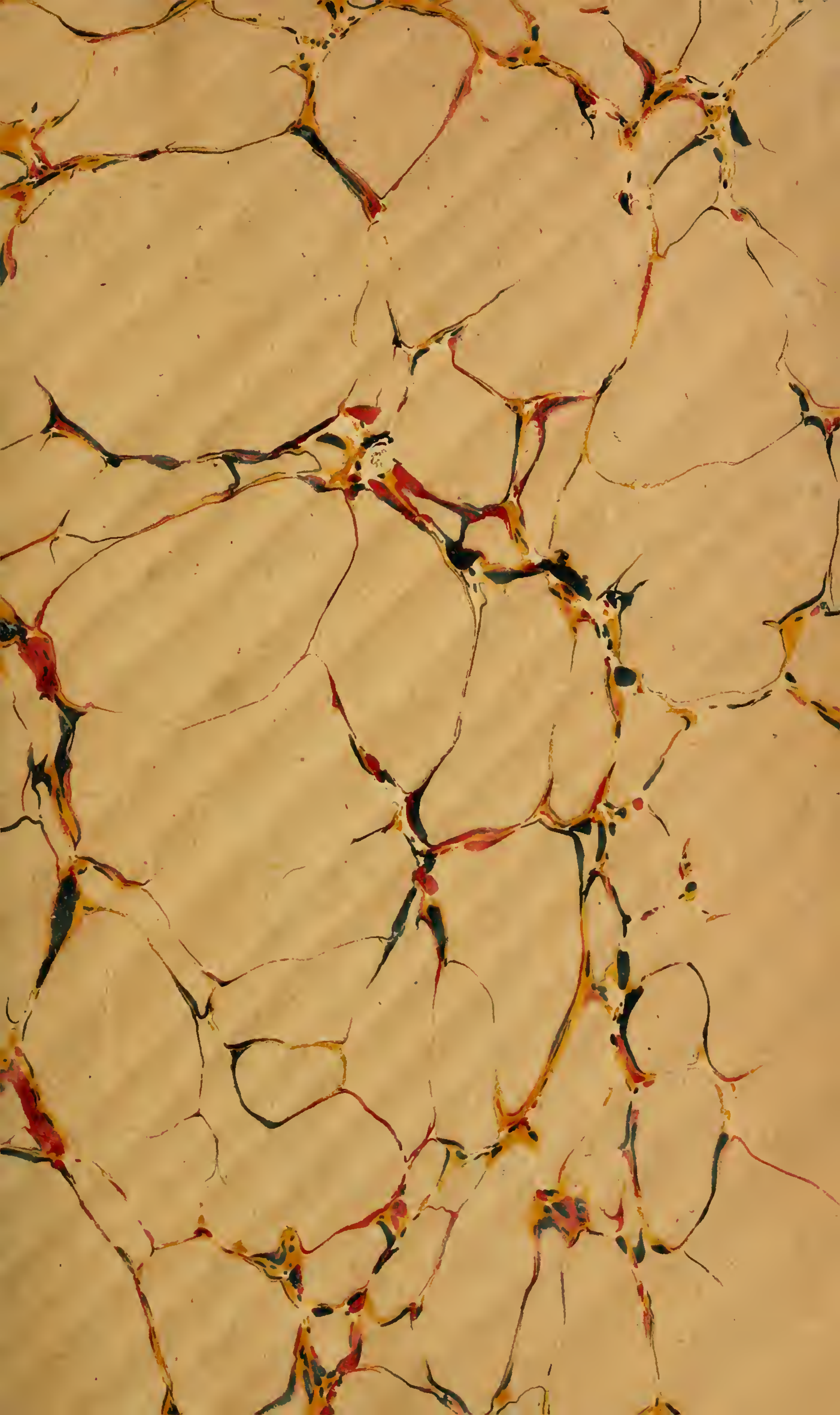
















POÉSIES

ET ŒUVRES DIVERSES

DU CHEVALIER

Antoine Bertin

TIRAGE A PETIT NOMBRE





A Lalauze sc. Imp. A. Quantin

POÉSIES

ET ŒUVRES DIVERSES

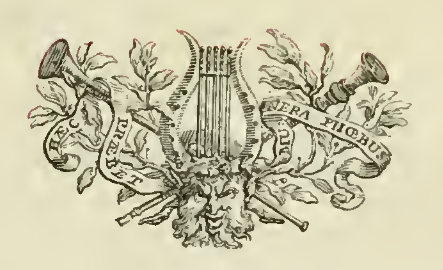
DU CHEVALIER

Antoine Bertin

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

EUGENE ASSE



PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-EDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1879



NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE BERTIN

VERS *la fin du* XVIIIe *siècle, alors que Dorat et son école brillaient de tout leur faux éclat, et qu'André Chénier n'avait encore écrit, même pour ses amis, aucun de ces vers qui devaient renouveler la poésie vieillissante, la France vit apparaître un jeune poète qui, né sous un ciel plus chaud, élevé dans l'étude, non des Grecs, il est vrai, comme l'auteur de* l'Aveugle, *mais des Latins, dont il s'était pénétré, vint heureusement remplacer le cliquetis de mots et d'idées, alors si fort à la mode, par une vivacité, une tendresse d'expressions, nées de sentiments vrais, et dont il avait déjà trouvé les modèles dans l'an-*

tiquité. Ce poète, c'est Bertin, dont nous rééditons aujourd'hui les œuvres, de tout temps chères aux gens de goût, aux délicats.

I

Antoine de Bertin, dit le chevalier de Bertin, naquit, le 10 *octobre* 1752, *dans cette belle île Bourbon, aujourd'hui île de la Réunion, qui comptait alors, avec l'île de France, sa voisine dans la mer des Indes, et avec l'île de Saint-Domingue, dans la mer des Antilles, toutes deux perdues depuis pour nous, parmi les plus riches colonies de la mère patrie, à qui elle appartenait depuis* 1642. *Quelques mois plus tard, le* 6 *février de l'année suivante, y naissait également un autre poète qui fut son compagnon d'études, de plaisirs et de gloire, le chevalier de Parny, dont le nom est inséparable du sien. Dans une de ses pièces les plus brillantes, dans l'élégie où il peint le mois des vendanges, avec une richesse de coloris qui semble empruntée à Properce, Bertin s'est souvenu de cet anniversaire qui se liait dans son esprit avec les saisissantes peintures de la terre natale.*

Quels cris dans les airs retentissent !
Quels chants sur ces coteaux d'un ciel ardent brûlés !
Déjà, le thyrse en main, s'unissent
Les Faunes aux Sylvains mêlés :
Les fougueux Egipans bondissent,
Et sous leurs pas au loin gémissent
La terre et les bois ébranlés.
Le front chargé des fruits d'une heureuse vendange,

La bouche teinte encor des raisins qu'il a bus,
Et penché sur son char, le Dieu vainqueur du Gange
Du plus riche des mois nous verse les tributs.
Je naquis dans ce mois : voici le jour que j'aime...[1].

Sa famille, qui avait occupé de grands emplois dans la colonie, était riche et puissante. Son père, qui paraît avoir été, de 1763 *à* 1767, *gouverneur de l'île, entoura sa jeunesse de tout ce que le luxe créole, joint au prestige de l'autorité, pouvait avoir de plus brillant. Même en faisant la part de l'exagération naturelle aux poètes, les premières années de Bertin durent être une sorte d'enchantement dont l'image resta d'autant plus vivement gravée dans sa mémoire, qu'elle contrasta davantage avec la situation modeste à laquelle le réduisirent plus tard des revers de fortune. C'est ce sentiment qu'on retrouve dans ces vers où la tristesse du présent mêle son amertume aux souvenirs d'un heureux passé.*

O tristesse! ô regrets! ô jours de mon enfance!
Hélas! un sort plus doux m'étoit alors promis.
Né dans ces beaux climats et sous les cieux amis
Qu'au sein des mers de l'Inde embrase le tropique,
Élevé dans l'orgueil du luxe asiatique,
La pourpre, le satin, ces cotons précieux
Que lave aux bords du Gange un peuple industrieux,
Cet émail si brillant que la Chine colore,
Ces tapis dont la Perse est plus jalouse encore,
Sous mes pieds étendus, insultés dans mes jeux,
De leur richesse à peine avoient frappé mes yeux.
Je croissois, jeune roi de ces rives fécondes :
. . . .
Et l'Océan, au loin se perdant sous les cieux,

1. *Les Amours,* liv. III, élégie XVII.

Sembloit offrir encor, pour amuser mes yeux,
Dans leur cours différent cent barques passagères
Qu'emportoient ou la rame ou les voiles légères.
. . . .
Que falloit-il de plus? Dociles à ma voix,
Cent esclaves choisis entouroient ma jeunesse;
Et mon père, éprouvé par trente ans de sagesse,
Au créole orgueilleux dictant de justes lois,
Chargé de maintenir l'autorité des rois,
Sembloit dans ces beaux lieux égaler leur richesse.
Tout s'est évanoui...[1].

Les parents du jeune Bertin étaient liés étroitement avec la famille Des Forges de Parny, dont l'un des membres, M. Des Forges-Boucher, avait été gouverneur général des îles de France et de Bourbon, et l'enfance de notre poète se passa presque autant dans la magnifique propriété du Gol, appartenant à ce dernier, que sur le domaine paternel. On en retrouve le souvenir attendri dans le tableau pittoresque que nous offre de ses premières années passées à l'île Bourbon, l'épître qu'il adressa à son vieil ami.

Que j'aime encore, après quinze ans d'absence,
Ce Gol, témoin des jeux de mon enfance!
Sur le penchant d'un fertile coteau,
Il m'en souvient, s'élève le château;
L'art a mêlé, sous son riche portique,
Le goût français au luxe asiatique...
De vos jardins, la mer calme et tranquille
Paroît au loin un cristal immobile...
Champs fortunés, ombrages toujours verts,
Ah! que ne puis-je, oubliant l'univers,
Dans votre sein couler des jours prospères!

1. *Les Amours*, liv. III, élégie xx.

J'irai, j'irai sous le toit de mes pères ;
J'irai revoir mes pénates chéris.
. . . . . . Où sont les matelots ?
Venez, montez, et sillonnez les flots,
Au doux zéphyr abandonnez la voile,
Et de Vénus interrogeons l'étoile...
Je vous revois, palais simple et rustique,
De mon berceau dépositaire antique !
O doux moment à mon cœur éperdu !
Je vous revois [1].

Quelle sorte d'éducation reçut le jeune Bertin pendant les neuf années qu'il vécut à l'île Bourbon? Celle sans doute qui était commune à tous les habitants de cette colonie, et dont Bernardin de Saint-Pierre, qui visita l'île de France en 1769, *nous a mis à même de nous faire une idée fort exacte. La nature y tenait beaucoup plus de place que la civilisation. « Les femmes, dit l'auteur de* Paul et Virginie, *y aiment passionnément leurs enfants. A peine sont-ils nés qu'ils courent tout nus dans la maison : jamais de maillot; on les baigne souvent; ils mangent des fruits à discrétion; point d'étude, point de chagrin : en peu de temps, ils deviennent forts et robustes. Le tempérament s'y développe de bonne heure dans les deux sexes. Cette éducation, qui se rapproche de la nature, leur en laisse toute l'ignorance. » Cette vie de liberté, sous un ciel splendide, au milieu d'une végétation luxuriante, fut aussi celle de Bertin, pendant ses années d'enfance. Lui-même nous parle de « ses premiers pas sur le sable du rivage [2] », et bien qu'il ait quitté, très*

1. *Épître à M. Des Forges-Boucher.*
2. *Id.*

jeune encore, l'île maternelle, vingt ans plus tard, son imagination lui en représentait encore avec une grande vivacité l'éternel printemps et les magnifiques horizons. Seul peut-être des poètes de cette époque, même de ceux qui, comme Chabanon, Léonard, Parny, étaient nés sous les tropiques, il s'est souvenu, dans ses vers, des arbres, des fleurs, des sites de la terre natale, et en a parlé avec émotion. Comme Bernardin de Saint-Pierre, son aîné de seize ans, et dont le Voyage à l'île de France *parut en* 1773, *il délaisse parfois les paysages français pour ceux de l'hémisphère où naissent le benjoin, la mangue sauvage, la jam-rosade, le palmier, le cocotier, le giroflier et les sombres bananiers. Cette veine de couleur locale n'est pas, il est vrai, continue, même chez lui, mais elle existe, et le distingue profondément de son ami et de son émule Parny, dont il est piquant de rapprocher le dédain railleur pour la nature tropicale. En cela, comme en tout, Bertin nous semble avoir donné une note plus sincère, plus franche, plus naturelle, et, même quand il nous offre plus tard, comme on le verra, un type accompli du jeune officier poète, poudré, musqué, faisant les délices de Versailles et de Trianon, avoir conservé beaucoup de la senteur du terroir. Sur ce point, le contraste est frappant entre lui et Parny. On en jugera par ce tableau, ou plutôt cette satire que celui-ci lui fait du climat de l'île Bourbon, dans une lettre qu'en* 1774 *il adressait à Bertin, de cette colonie où il avait fait un rapide séjour :*

« *Tu veux donc, mon ami, que je te fasse connaître ta patrie? tu veux que je te parle de ce pays ignoré, que tu chéris encore parce que tu n'y es plus? Je vais tâcher de te satisfaire en peu de mots. L'air est ici très sain; la*

plupart des maladies y sont totalement inconnues; la vie est douce, uniforme, et par conséquent fort ennuyeuse; la nourriture est peu variée; nous n'avons qu'un petit nombre de fruits, mais ils sont excellents.

« Ici ma main dérobe à l'oranger fleuri
Ces pommes dont l'éclat séduisit Atalante;
Ici l'ananas plus chéri
Élève avec orgueil sa couronne brillante;
De tous les fruits ensemble il réunit l'odeur
Sur ce coteau l'atte pierreuse
Livre à mon appétit une crème flatteuse;
La grenade plus loin s'entr'ouvre avec lenteur;
La banane jaunit sous sa feuille élargie;
La mangue me prépare une chair adoucie;
Un miel solide et dur pend au haut du dattier;
La pêche croit aussi sur ce lointain rivage;
Et plus propice encor, l'utile cocotier,
Me prodigue à la fois le mets et le breuvage.

« *Voilà tous les présents que nous fait Pomone : pour l'amante de Zéphire, elle ne visite qu'à regret ces climats brûlants.*

« *Je ne sais pourquoi les poètes ne manquent jamais d'introduire un printemps éternel dans les pays qu'ils veulent rendre agréables : rien de plus maladroit; la variété est la source de tous nos plaisirs; et le plaisir cesse de l'être quand il devient habitude. Vous ne voyez jamais ici la nature rajeunie; elle est toujours la même; un vert triste et sombre vous donne toujours la même sensation. Ces orangers couverts en même temps de fruits et de fleurs n'ont pour moi rien d'intéressant, parce que jamais leurs branches dépouillées ne furent blanchies par*

les frimas. J'aime à voir la feuille naissante briser son enveloppe légère; j'aime à la voir croître, se développer, jaunir et tomber. Le printemps plairoit beaucoup moins s'il ne venoit après l'hiver.

« *O mon ami! lorsque mon exil sera fini, avec quel plaisir je reverrai Feuillancour au mois de mai! avec quelle avidité je jouirai de la nature! avec quelles délices je respirerai les parfums de la campagne! avec quelle volupté je foulerai le gazon fleuri! Les plaisirs perdus sont toujours les mieux sentis. Combien de fois n'ai-je pas regretté le chant du rossignol et de la fauvette! Nous n'avons ici que des oiseaux braillards, dont le cri importun attriste à la fois l'oreille et le cœur. En comparant ta situation à la mienne, apprends, mon ami, à jouir de ce que tu possèdes.*

« *Nous avons, il est vrai, un ciel pur et serein; mais nous payons trop cher cet avantage. L'esprit et le corps sont anéantis par la chaleur; tous leurs ressorts se relâchent; l'âme est dans un assoupissement continuel; l'énergie et la vigueur intérieure se dissipent par les pores. Il faut attendre le soir pour respirer; mais vous cherchez en vain des promenades.*

« D'un côté mes yeux affligés
N'ont pour se reposer qu'un vaste amphithéâtre
De rochers escarpés que le temps a rongés.
De rares arbrisseaux, par les vents outragés,
Y croissent tristement sur la pierre rougeâtre,
Et des lataniers allongés
Y montrent loin à loin leur feuillage grisâtre.
Trouvant leur sûreté dans leur peu de valeur,
Là d'étiques perdreaux de leurs ailes bruyantes
Rasent impunément les herbes jaunissantes,

Et s'exposent sans crainte au canon du chasseur.
Du sommet des remparts dans les airs élancée,
La cascade à grand bruit précipite ses flots,
Et, roulant chez Thétis son onde courroucée,
Du nègre infortuné renverse les travaux.
Ici, sur les confins des états de Neptune,
Où jour et nuit son épouse importune
Afflige les échos de longs mugissements,
Du milieu des sables brûlants
Sortent quelques toits de feuillage.
Rarement le zéphyr volage
Y rafraîchit l'air enflammé ;
Sous les feux du soleil le corps inanimé
Reste sans force et sans courage[1]. »

La vie coloniale, si elle avait pour le jeune Bertin des avantages, aurait pu avoir aussi de graves inconvénients. Bernardin de Saint-Pierre, après avoir loué chez les jeunes créoles, comme aurait pu le faire Jean-Jacques Rousseau, une éducation plus rapprochée de la nature, ajoute que « les vices des négresses, qu'ils sucent avec le lait, et leurs fantaisies qu'ils exercent avec tyrannie, auraient une fâcheuse influence, si, pour remédier à ce mal, les gens aisés ne faisoient passer de bonne heure leurs enfants en France[2] ». *Parny, plus sévère encore pour sa patrie, dit à ce sujet, avec quelque exagération sans doute : « Ici on abandonne les enfants aux mains des esclaves ; ils prennent insensiblement les goûts et les mœurs de ceux avec qui ils vivent : aussi, à la couleur près, très souvent le maître ressemble parfaitement à l'esclave. A sept ans,*

1. *Œuvres de Parny,* Paris, 1826, in-12 ; t. I, p. 220.
2. *Voyage à l'île de France,* Paris, 1848, p. 209.

quelque soldat ivrogne leur apprend à lire et leur enseigne les quatre premières règles de l'arithmétique ; alors l'éducation est complète[1] ».

II

Suivant l'usage des riches créoles, et destiné d'ailleurs à faire son chemin à la cour et dans l'état militaire, Bertin touchait à sa neuvième année lorsque, vers 1761, *il fut envoyé en France pour y achever, ou plutôt y commencer son éducation.*

Foible arbuste, à neuf ans, transplanté dans Paris[2],

a-t-il dit lui-même. Si nous l'en croyons encore, cette séparation ne se fit pas sans larmes, et plus tard, se rappelant sa jeune douleur en quittant la terre natale, il s'écriait :

Toi, dont l'image en mon cœur est tracée
Toi, qui reçus ma première pensée,
Mes premiers pas sur ton sable imprimés,
Rivage heureux, tu n'es plus ma patrie !
O jour présent à mon âme attendrie,
Où de ton sein, jeune encore, enlevé,
Aux doctes sœurs nourrisson réservé
Sous d'autres cieux cherchant un autre monde
J'ai vu tes bords s'enfuir au loin dans l'onde !

1. *Œuvres de Parny*, 1826, t. I, p. 226.
2. Voir plus loin, la pièce intitulée *Épilogue*.

Que de regrets ont suivi mes adieux!
Combien de pleurs coulèrent de mes yeux[1]!

Placé d'abord à Picpus, chez Colin, maître de pension alors célèbre, il entra ensuite, en 1768, *au collège du Plessis, tandis que son compatriote Parny, venu en France sur le même vaisseau que lui, et échappé avec lui aux dangers d'un naufrage, allait faire ses études au collège de Rennes, où il rencontrait Ginguené. Les progrès de Bertin furent rapides et brillants. A seize ans, il remportait, en troisième, le prix d'honneur. On peut donc croire qu'il n'y a pas d'exagération poétique dans ces vers où, parlant de ses débuts, il s'écrie :*

Et de mon premier ciel favorisé peut-être,
Je surpassai l'espoir de mes maîtres chéris[2].

On peut conjecturer aussi qu'il n'était pas venu s'établir seul en France, mais qu'il y avait été accompagné par quelques membres de sa famille, ou que, du moins, il les y avait retrouvés. Nous voyons, en effet, dans sa pièce intitulée : Adieux à une terre qu'on était sur le point de vendre, *que sa famille possédait en France des biens patrimoniaux, auxquels se rattachaient pour lui les plus agréables souvenirs, et qu'il fit lui-même à cette terre des visites fréquentes et prolongées. Tout n'est pas fiction dans cette touchante élégie; l'on se tromperait en n'y voyant qu'une imitation de la première églogue*

1. *Épître à M. Des Forges-Boucher.*
2. *Épilogue.*

de Virgile et du Dulcia linquimus arva *du chantre de Mantoue. Bertin, dont la famille était atteinte par des revers de fortune, semble bien exprimer un sentiment personnel quand il dit :*

Champs toujours plus aimés, jardins délicieux,
Vénérables ormeaux qu'ont plantés mes aïeux,
Pour la dernière fois recevez votre maître...
O bois hospitaliers, mes rêveuses douleurs
N'ont pas longtemps, hélas ! à jouir de votre ombre...
Témoins de mes plaisirs dans des temps plus heureux,
Vous passerez bientôt en des mains étrangères :
Beaux lieux, il faut vous perdre...
Je ne vous verrai plus, mes pénates chéris,
Vous qui me consoliez du fracas de Paris...
Je n'ai plus, désormais étranger dans la France,
De retraite où chanter, ni d'asile où mourir...
Tout s'est évanoui. Trésors, gloire, splendeur,
Tout a fui tel qu'un songe à l'aspect de l'aurore,
Ou qu'un brouillard léger qui dans l'air s'évapore[1].

A en juger par les voyages qu'il faisait tous les ans en Angoumois et en Poitou[2]*, il paraît probable que des affections de famille le ramenaient souvent vers ces contrées. Comme son ami Évariste Parny, sorti de l'École militaire en* 1773*, Bertin, qui, lui aussi, se destinait au métier des armes, dut vers la même époque, et même un peu auparavant, entrer au service du roi, où nous le retrouvons plus tard lieutenant, puis capitaine au* 4e *régiment de chasseurs à cheval, qui avait pour maître de*

1. *Les Amours*, liv. III, élégie XX.
2. *Épitre à M. de Parny.*

camp M. de Choisy, pour lieutenant-colonel M. de Lardemelle, et dont les capitaines étaient, en 1780, *le marquis de Chenevières, le chevalier de Comeiras, le baron de Maillé, MM. d'Elbée, de Marchais, de Cornier, Mahuet de Battainvillier et Du Hamel* [1].

C'est vers la même époque, en 1772, *que Bertin fit ses débuts poétiques, en publiant dans* l'Almanach des Muses *la jolie pièce* Aux sauvages, *où il fait bien plus la leçon aux élégants de Paris qu'aux naturels de l'Amérique. Dans ces vers très mondains et très spirituels, il serait difficile de reconnaître l'écolier à peine échappé du collège du Plessis. Déjà y apparaît l'habitué des salons de Paris et de Versailles, le jeune officier passionné pour tous les plaisirs, fêté à la cour, à l'opéra et au régiment. Ses succès de société ne furent en effet ni moins précoces ni moins brillants que ses succès littéraires.*

C'était l'époque où fleurissait l'école de Dorat et du marquis de Pezay; le premier, capitaine au régiment d'Artois, le second, poussé, un peu pour lui-même, beaucoup pour sa sœur, la jolie et galante comtesse de Cassini, par le lieutenant général comte de Maillebois, et qui fut même un moment en passe de devenir ministre de la guerre. La poésie légère et galante portait volontiers à cette époque le casque de dragon ou le bonnet de hussard, et l'Almanach des Muses, *entre* 1770 *et* 1785, *est comme une seconde édition de* l'État militaire de la France. *Parmi les nouveaux noms faisant alors leur apparition dans les lettres, combien appartiennent à l'armée! C'est*

1. *État militaire de la France pour l'année 1780*, Paris. Onfroy, 1780, p. 411.

Boufflers, colonel du régiment de Chartres; Laclos, capitaine d'artillerie au régiment de Toul, qui écrit des vers A la mort, *et un conte,* le Bon Choix, *en attendant qu'il publie, en* 1782, les Liaisons dangereuses; *le chevalier de Bonnard, capitaine au régiment d'Artois; Ginguené, lieutenant au régiment de Provence; de Pomereuil, officier d'artillerie; le comte de Nigris Clermont-Lodève; le chevalier de Bock, lieutenant aux hussards d'Esterhazy, traducteur des* Aventures du baron de Trenck; *le vicomte de Bourbon-Busset, capitaine dans* Colonel-Général; *le marquis de Brazais, capitaine dans* Dauphin-Cavalerie, *le chevalier de Pange, sous-lieutenant aux chevau-légers; le chevalier de Lezay-Marnesia, major au régiment de Custines; Carnot, Carnot lui-même, le futur membre du Comité de salut public, ingénieur ordinaire dans le corps du génie; enfin, André Chénier, un instant cadet-gentilhomme au régiment d'infanterie d'Angoumois.*

Bertin courut la triple carrière des armes, des lettres et des plaisirs. Lui-même nous en fait l'aveu avec tant de bonne grâce, qu'on ne songe pas à l'attribuer à la fatuité, un des grands défauts de ses contemporains.

Au Pinde et chez les rois, dans les camps, à Cythère,
J'osai me montrer tour à tour :
Sincère et timide à la cour,
J'eus pourtant le bonheur de n'y pas trop déplaire.
En amitié fidèle, encor plus qu'en amour,
Tout ce qu'aima mon cœur, il l'aima plus d'un jour.
Lorsque j'entrai dans la carrière,
On caressa ma muse; on daigna l'accueillir,
Comme on accueille en France une jeune étrangère,
Qui d'un lointain climat dans nos murs vient s'offrir.

Le chantre de Ferney, sous son toit solitaire,
Voyoit alors l'Europe à grands flots accourir :
Hélas! j'ai peu connu Voltaire,
Je l'ai vu seulement triompher et mourir.
Mais Dorat, mais Bonnard, mais cette foule aimable
De convives joyeux et d'esprits délicats
Me rechercha longtemps : je leur versois à table
Les rubis du pomar et l'ambre des muscats[1].

Ce portrait, que la mention de Voltaire et de ses derniers triomphes date de 1775 *ou environ, n'était pas trop flatté. Le succès des premiers vers de Bertin dans* l'Almanach des Muses *avait été très grand, et la publication de son recueil des* Amours, *en* 1780, *ne fit que le confirmer. C'est à ce succès, autant qu'à un caractère aimable, à un esprit vif et charmant, à une âme tendre et dévouée, qu'il faut attribuer l'amitié qui le lia bientôt avec Dorat, alors dans tout l'éclat de sa fragile renommée ; avec ce charmant chevalier de Bonnard, qui, sous les apparences d'un épicurien, cachait les plus solides qualités du cœur et de l'esprit, et que le duc d'Orléans devait donner pour gouverneur à ses enfants ; avec le duc de Nivernais, ce dernier héritier de Mazarin, dont les fables faisaient alors les délices des séances académiques ; avec Delille, que sa traduction des* Géorgiques (1769) *avait placé du premier coup parmi les poètes les plus renommés ; avec le vicomte de Bourbon-Busset, le comte de Maillebois, qu'il connut sans doute par le marquis de Pezay, et le chevalier du Hautier, ce serviteur, ou plutôt cet ami de l'excellent duc de Penthièvre, à la cour duquel, soit à Sceaux, soit à*

1. *Épilogue.*

Anet, Bertin dut rencontrer Florian, de trois ans seulement plus jeune que lui, et dont la Galatée (1785) *suivit de près la publication des* Amours. *Le suffrage du plus redoutable des critiques de cette époque, de La Harpe, ne lui fit pas même défaut. Ces sympathies, ces amitiés touchèrent plus encore le cœur aimant de Bertin qu'elles ne flattèrent sa vanité, et c'est moins l'orgueil du poète que la sensibilité de l'ami qui respire dans les vers suivants :*

Tout Paphos applaudit aux accords de ma lyre,
Et sans être fameux, mon nom courut partout.
Je vis à mes accents les dieux même sourire.
Plus d'un héros m'aimoit et daigna me l'écrire.
La Harpe m'estimoit : cet oracle du goût,
Qui sut le mieux donner, par leur juste mesure,
Du prix à la louange et même à la censure,
M'aborda quelquefois en répétant mes airs.
Delille, dans Marly, me récitoit les vers
Où de ce lieu charmant il vante les prodiges :
Ses vers qu'il marioit au murmure des eaux,
Au doux bruit des forêts, au doux chant des oiseaux,
Beaux lieux, étoient alors vos plus heureux prestiges [1] !

Parmi les écrivains de cette époque que Bertin dut certainement fréquenter, il faut compter Chabanon, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions, né en 1730 *à Saint-Domingue, et qui, tout à la fois écrivain et violoniste, faisait des tragédies médiocres, mais fondait d'excellents concerts connus sous le nom de* Concerts des Amateurs, *où se réunissait la société la plus brillante. Si son nom ne figure pas dans les poésies de*

1. *Épilogue.*

Bertin, nous le retrouvons du moins dans celles de son ami, le chevalier de Bonnard. Dans le portrait qu'ils en ont tracé, dix ans avant l'époque où nous sommes arrivés, les Mémoires de Bachaumont *le représentent ainsi :*

« C'est un jeune homme de trente-cinq ans qui, après avoir fait de bonnes études, s'est jeté dans le monde ; il y a réussi par une figure agréable, par un esprit aisé, brillant et facile, et surtout par un talent supérieur sur le violon. Il a longtemps fait les délices de la société. »

En 1775, *Chabanon était encore très en vue. Riche et hospitalier, il recevait, soit dans son salon de Paris, soit dans sa jolie propriété de Verbery, les écrivains et les artistes en renom que nous pourrions appeler la colonie créole du temps, laquelle comptait parmi ses membres le poète Léonard, né à la Martinique; le chevalier de Saint-Georges; Chabanon de Maugris, frère de l'académicien; de Gouy d'Arsy; la vicomtesse de Castellane, etc. Cette dernière appartenait à une riche et aristocratique famille de Saint-Domingue, les Fournier de Bellevue. Alliée aux Mirabeau, et d'ailleurs, femme aussi aimable que spirituelle et instruite, elle réunissait, soit à Paris, soit à son château des* Pressoirs du Roi, *sur la rive droite de la Seine, en face de Thomery, une société des plus choisies, où l'on peut croire que Bertin fut fort apprécié.*

Les succès de cour de notre auteur nous sont attestés par le titre d'écuyer de M. le comte d'Artois, dont nous le voyons revêtu dès 1777. *En cette qualité, Bertin dut prendre part à ces fêtes brillantes qui marquèrent le commencement enchanté de ce nouveau règne qui semblait s'ouvrir sous de si heureux auspices. Admirateur*

respectueux de Marie-Antoinette, il chanta les jardins de Trianon, créés et embellis par elle.

J'ai vu ce désert enchanté
Dont le goût même a tracé la peinture :
J'ai vu ce jardin si vanté
Où l'art en l'imitant surpasse la nature.
O Trianon, puissiez-vous des hivers
Ne ressentir jamais les glaces rigoureuses [1].

Si la douleur de voir vendre cette propriété de famille dont nous avons parlé plus haut, et que sa dissipation, plus peut-être encore que les revers de fortune de sa famille, avait compromise, lui fut épargnée, ce fut par la bienveillante intervention du comte d'Artois, et même de la reine. Ce sont là les dieux que Bertin remercie dans une de ses élégies.

Je n'ai fait que nommer les dieux,
Et soudain je les vis des cieux,
Sans cortège, à ma voix descendre.
« C'est trop, ont-ils dit, l'éprouver.
. . . .
Rendons-lui ses grottes chéries,
Son lac, ses riantes prairies,
Ses bois, ses vignes, ses moissons [2] ».

Et ailleurs, ne désigne-t-il pas très clairement Marie-Antoinette dans ces vers :

Elle a tant pris de soin de combler mes désirs !
Qu'on prévienne les siens, qu'on charme ses loisirs !

1. *Les Amours*, liv. III, élégie XIX.
2. *Id.*, liv. III, élégie XXI. Telle est aussi l'opinion de Boissonade.

Qu'on la console des soupirs
Que coûte quelquefois la grandeur souveraine[1].

Jeune, passionné pour les plaisirs, Bertin ne pouvait être mieux placé qu'auprès de cet aimable frère de Louis XVI, qui s'abandonnait alors à toute la fougue de sa jeunesse. Il y a plus que le sentiment d'un devoir de cour accompli dans ces lignes qu'il écrivait à Parny, en s'excusant de ne l'avoir pas été retrouver chez un ami, habitant d'un château des bords de la Marne, et en lui annonçant la maladie du comte d'Artois, qui l'a retenu :

« Il m'a été impossible d'abandonner Versailles; il m'a été impossible de m'éloigner de mon prince, qui nous est encore plus cher depuis que nous avons tremblé pour ses jours.

« Ce demi-dieu convalescent,
Paré des grâces du bel âge,
Dans sa foiblesse intéressant
Ressemble au lis couché, qui lève, après l'orage,
Un front plus radieux dans un ciel sans nuage,
Et se balance au gré d'un zéphyr caressant.
Qui n'aimeroit mon maître, au pied même du trône,
Dédaignant l'appareil qui fait la majesté,
Et rassurant par sa bonté
Ceux que trouble, à ses yeux, l'éclat qui l'environne[2] ? »

C'était l'usage parmi les princes du sang d'avoir auprès de leur personne un homme de lettres attitré, qui était pour eux comme un surintendant des plaisirs de l'esprit : le comte de Clermont eut Moncrif; le prince de

1. *Lettre à M ****, 19 septembre 1780.
2. *Épître au chevalier de Parny*, 4 juin 1776.

Conti, Le Brun; le duc d'Orléans, Collé; le duc de Penthièvre, Florian. Tout donne à penser que Bertin eut le même honneur auprès du second frère de Louis XVI.

III

Dans cette vie de cour, Bertin ne se distingue pas cependant de ses contemporains, et sa vie mondaine fut celle de tous ces jeunes officiers galants, même libertins, braves, spirituels, dont Boufflers avait déjà offert le parfait modèle. Il n'en est pas de même de sa vie plus intime, celle qu'il menait soit à Paris, soit à Feuillancour, dans ce qu'il appelait la société de la Caserne. *Ce nom, qui revient souvent dans ses poèsies, donnerait fort peu l'idée de ce que pouvait être cette réunion d'esprits délicats, fort épicuriens, charmants, en somme, et qui ressemblait aussi peu à une caserne véritable que la fameuse abbaye de Thélème, créée par l'imagination de Rabelais, pouvait ressembler aux abbayes du* XVIe *siècle. Ce que les romantiques de* 1830, *avec plus de prétentions, appelèrent un* Cénacle, *quelques jeunes officiers de la fin du* XVIIIe *siècle le nommèrent avec une ironique gaieté* la Caserne. *La poésie, l'amour et surtout l'amitié y étaient la grande affaire. Mais écoutons Bertin nous décrire lui-même cette aimable institution de* la Caserne, *dont il fut le fondateur, avec Parny, qui lui donna asile sous les frais ombrages de sa propriété de Feuillancour. La description est adressée à une jeune femme dont le galant capitaine voudrait bien faire une nouvelle recrue*

pour l'ordre de la Caserne, — *car il y avait aussi un ordre et il admettait l'un et l'autre sexe.*

« *Représentez-vous une douzaine de jeunes militaires, dont le plus âgé ne compte pas encore cinq lustres* [1], *transplantés la plupart dans un autre hémisphère, unis entre eux par la plus tendre amitié, passionnés pour tous les arts et pour tous les talents, faisant de la musique, griffonnant quelquefois des vers, paresseux, délicats et voluptueux par excellence, passant l'hiver à Paris, et la belle saison dans la délicieuse vallée de Feuillancour. L'un et l'autre asile est nommé par eux* la Caserne. *C'est là qu'aimant et buvant tour à tour, ils mettent en pratique les leçons d'Aristippe et d'Épicure. Qu'on appelle cette société charmante l'ordre de* la Caserne *ou de Feuillancour, le titre n'y fait rien; la chose est tout. C'est toujours l'ordre qui dispense le bonheur, et les autres ne promettent que la gloire* [2]. »

Était-ce bien le bonheur qu'on rencontrait à la Caserne? *Plus d'un vers empreint d'un sentiment de tristesse et de regrets, échappé à la muse de Bertin, pourrait en faire douter* [3]. *Mais c'était au moins le plaisir, comme en témoigne ce passage d'une lettre à Parny, où il ajoute de nouveaux traits à son tableau de* la Caserne :

« *Nous sommes depuis trois semaines à Feuillancour, et tels à peu près que tu nous as laissés, si ce n'est que ton frère est devenu encore plus gourmand, et moi plus paresseux, depuis que nous avons été inoculés. Le soleil est à*

1. Au moment où Bertin écrivait ceci (1774), il était âgé à peine de vingt-trois ans et Parny de vingt-deux.

2. *Voyage de Bourgogne.*

3. *Les Amours,* liv. III, élégie XI.

peu près au tiers de sa course lorsqu'on se lève : et pour remplir alors ce que nous nommons bravement la matinée, on s'occupe de vers, de prose, de musique et d'autres semblables bagatelles. Le soleil baisse, nos dames montent dans des calèches découvertes que nous conduisons nous-mêmes avec assez d'adresse ; nous courons jouir, sur cette longue et superbe terrasse de Saint-Germain, d'un des plus beaux aspects qui soit au monde, et nous nous égarons dans les mille et une routes de la forêt. La soirée est terminée par un souper fort gai et par des chants qui se prolongent fort avant dans la nuit [1]. »

Pittoresquement situé entre Versailles et Saint-Germain, le village de Feuillancour était fait à souhait pour ces jeunes officiers poètes qui, suivant leur goût du moment, y trouvaient ou la solitude studieuse ou les plaisirs, et d'où ils pouvaient diriger leurs courses vers les épaisses futaies de la forêt de Saint-Germain ou de Marly, vers les hauteurs de Satory ou vers les déclivités au pied desquelles serpente si gracieusement la Seine [2]. Voisin de Rocquencourt chanté par Ducis [3], Feuillancour devait plus tard être la retraite du plus mondain, du plus libertin des poètes du XVIIIe siècle, de Boufflers, qui y passa ses dernières années près de cette charmante comtesse de Sabran, devenue marquise de Boufflers.

Parny, auquel ni à Rio-Janeiro, la beauté de doña Theresa, cette Portugaise « de seize ans et demi, à la taille

1. *Lettre à Parny*, 30 juin 1774.

2. Voir la *Lettre à Parny*, même date.

3. Voir dans les *Œuvres de Ducis*, Paris, 1827, in-12, t. IV, p. 111 et 215, les épîtres au curé de Rocquencourt et à Boufflers.

de nymphe et à la physionomie piquante », *ni au Cap, les fêtes gastronomiques de son hôte hollandais, ni à l'île Bourbon, les paysages si pittoresques de son île natale, n'avaient fait oublier* la Caserne, *et ses loisirs voluptueux ou studieux, s'écriait, en évoquant ce souvenir et en se confessant aussi un peu pour le compte de son ami :*

« *C'est là que je jouis encore par le souvenir de ces moments passés avec toi, des douceurs de notre amitié, de nos folies et des charmes de* la Caserne ; *c'est là que je t'écris, tandis que tu m'oublies peut-être dans Paris ;*

« Tandis qu'entouré de plaisirs,
Toujours aimé, toujours aimable,
Tu sais partager les loisirs
Entre les muses et la table.
Adieu, conserve tous ces goûts ;
Vole toujours de belle en belle,
Au Parnasse fais des jaloux,
A l'amitié reste fidèle.
Puisses-tu dans soixante hivers
Cueillir les fleurs de la jeunesse,
Caresser encor ta maîtresse,
Et la chanter en jolis vers [1]. »

Dans une autre lettre, cet ami fidèle, nous pourrions presque dire ce frère de Bertin, tant ils furent unis par les mêmes goûts, les mêmes plaisirs, les mêmes infortunes amoureuses [2], *et aussi la même renommée littéraire, revient encore sur cette* Caserne *tant regrettée, et nous four-*

1. *Œuvres de Parny,* Paris, 1826, in-12. Lettre à Bertin, octobre 1773.

2. *Les Amours,* liv. II, élégie IX.

nit sur elle quelques nouveaux détails. C'est de l'île du Repos, en vue de Rio, pendant les heures fort tristes d'un calme plat, que l'image des beaux jours du Marais et de Feuillancour s'offre ainsi à lui :

« Je m'abandonnois aux charmes de la rêverie, et mon âme se plaisoit dans ces idées mélancoliques, lorsque, reprenant tout à coup leur cours naturel, mes pensées se tournèrent vers Paris... L'espérance me vint dire à l'oreille : Tu les reverras ces épicuriens aimables qui portent en écharpe le ruban gris de lin et la grappe de raisin couronnée de myrte ; tu la reverras cette maison, non pas de plaisance, mais de plaisir, où l'œil des profanes ne pénètre jamais, tu la reverras

« Cette *Caserne,* heureux séjour
Où l'amitié, par prévoyance,
Ne reçoit le fripon d'Amour.
Que sous serment d'obéissance ;
Où la paisible égalité,
Passant son niveau favorable
Sur les droits de la vanité,
Ne permet de rivalité
Que dans les combats de la table ;
Où l'on ne connaît d'ennemis
Que la raison toujours cruelle ;
Où Jeux et Ris font sentinelle
Pour mettre en fuite les ennuis ;
Où l'on porte, au lieu de cocarde,
Un feston de myrte naissant,
Un thyrse au lieu de hallebarde,
Un verre au lieu de fourniment ;
Où l'on ne fait jamais la guerre,
Que par d'agréables bons mots
Lancés et rendus à propos ;
Où le vaincu dans sa colère

Du nectar fait couler les flots,
Et vide insolemment son verre
A la barbe de ses rivaux.
Cette ordonnance salutaire
Est écrite en lettre de fleurs
Sur la porte du sanctuaire,
Et mieux encor dans tous les cœurs :

« De par nous, l'Amitié fidèle,
Et plus bas, Bacchus et l'Amour ;
Ordonnons qu'ici chaque jour
Amène une fête nouvelle ;
Que l'on y pense rarement,
De peur de la mélancolie ;
Qu'on y préfère sagement
A la sagesse la folie,
A la raison le sentiment ;
Et qu'on y donne à la paresse,
A l'art peu connu de jouir,
Tous les moments de la jeunesse :
Car tel est notre bon plaisir[1]. »

Nous pouvons même offrir au lecteur l'intéressant récit d'une réception, et mieux encore, d'une réception féminine dans l'ordre de la Caserne, *d'une initiation à ses mystères. Les circonstances en sont d'autant plus piquantes qu'il s'agit d'une recrue, jusque-là rebelle à toutes les séductions déployées par ses galants convertisseurs, fort incrédule sur les béatitudes de la communauté, peut-être aussi sur sa sainteté, affectant pour ses dévotions la plus grande irrévérence, et déconcertant par ses bons mots les docteurs qu'on lui avait plus d'une fois dépêchés pour*

1. *Œuvres de Parny*, Paris, 1826, in-12. Lettre à son frère, septembre 1773.

vaincre ses doutes et ses préventions. Bertin, qui travailla fort à cette conversion, espérait sans doute en être récompensé comme il le méritait.

*Sans approfondir ce point plus qu'il ne convient, mais sans oublier non plus d'ajouter que la rebelle, Mme de ***, se distinguait entre les plus jolies et les plus aimables, « par sa taille élégante, sa longue chevelure, son esprit qui étincelait dans ses yeux », nous brusquerons le dénouement en disant que l'habile et éloquent chevalier en vint à ses fins, et conquit à* la Caserne *cet esprit, ce cœur jusque-là hostiles. La cérémonie se fit avec toute la pompe que réclamait une si belle victoire. Le trône où devait prendre place la nouvelle initiée, plus reine que sujette, s'élevait au bord d'une longue galerie soutenue par des colonnes de verdure où s'entrelaçait le chèvrefeuille. On aurait cru entrer dans le temple de la divinité que vénéraient ces très zélés, mais peu austères néophytes. Lorsque chacun y eut pris place, le comte de Parny, frère du chevalier de Parny, et qui, en l'absence de celui-ci, remplissait les fonctions de chancelier, donna l'accolade à la nouvelle chevalière, et Bertin, en lui remettant le thyrse et la couronne, ses nouveaux insignes, lui adressa ce discours, moins solennel encore que galant :*

Le chancelier de *la Caserne*
Qu'on vit fleurir chez les Latins,
Ovide, ainsi que le moderne,
Vous eût admise à ses festins ;
Vous eussiez servi le falerne
Aux plus aimables libertins !
Corinne, croyez-moi, dont vous prenez la place,
Instruite par le dieu du goût,
Paraissoit avec moins de grâce

Tout ignorer, en sachant tout.
Oui, vous reçûtes en partage
Sa beauté, son esprit, et son humeur volage,
Ses talents enchanteurs et ses défauts plus doux;
Elle fut peut-être, entre nous,
Pour les jeunes Romains plus facile et moins sage;
Mais voilà le seul avantage
Qu'au parallèle on lui donne sur vous [1].

IV

Bertin a chanté les Amours. *Il nous est d'autant plus permis de parler des siens, que c'est à eux que nous devons les trois livres d'élégies qu'il publia sous ce titre en* 1780. *Sans être de véritables confessions, et à condition qu'on y fera largement la part de la fiction, et, plus encore peut-être, de l'imitation des élégiaques latins, de Tibulle, de Properce et d'Ovide, ces trois livres sont en quelque sorte la trilogie de ses aventures amoureuses. Lui-même en fait l'aveu : « Je corrige, écrit-il à son ami, le vicomte de Bourbon-Busset, ces* Amours... *qui n'ont d'autre mérite que d'être l'histoire fidèle de ma vie* [2] ». *Cette histoire, du reste, est l'éternelle histoire des amoureux. On triomphe, on chante sa victoire, — et qui l'a chanté avec plus d'ivresse que Bertin :*

Elle est à moi! Divinités du Pinde,
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur.

1. *Voyage de Bourgogne.*
2. *Lettre au vicomte de Bourbon-Busset.*

Elle est à moi ! que les maîtres de l'Inde
Portent envie au maître de son cœur[1] !

C'est là le premier acte ou le premier livre ; on est trompé, on sent dans son âme tous les tourments de la jalousie :

Je n'ai plus d'Eucharis ! que m'importe la vie ?
O nuit, viens dans ton ombre ensevelir mes yeux !
Je n'ai plus d'Eucharis ! après sa perfidie,
Je ne veux plus revoir la lumière des cieux[2].

On éprouve toutes les misères des lâches retours :

N'en crois pas mes dédains, n'en crois pas ma colère :
Nulle autre n'entrera dans mon lit solitaire...
Avant que ta beauté sorte de ma mémoire,
On verra l'eau suspendre et rebrousser son cours,
Le soleil oublîra de dispenser les jours...
Sois plus coupable encor, je t'aimerai toujours.
Je t'aimerai : voilà ma destinée.
Oui, malgré ton crime odieux,
Je ne saurois haïr tes yeux,
Ces yeux encor si chers à mon âme étonnée,
Ces yeux mes souverains, mes astres et mes dieux[3] !

C'est le second acte ; on se console, l'amante devient

1. *Les Amours*, liv. I, élégie IV. Pour être juste envers tout le monde, rappelons que ce cri de victoire est déjà dans Ovide :

Ite, triomphales circum mea tempora lauri.
Vicimus : in nostro est ecce Corinna sinu.

2. *Les Amours*, liv. II, élégie II.
3. *Idem*, liv. II, élégie III.

l'amie, et l'on rencontre seulement le plaisir, en croyant suivre les traces de l'Amour :

> Après quatre ans entiers d'erreurs et d'inconstance :
> Vous qui m'avez trahi, vous réclamez ma foi !
> Il n'est plus temps : une autre a ma tendresse,
> Et m'a fait oublier votre injuste rigueur...
> L'amour ne renoît point, il est mort entre nous.
> Mais le nœud qui nous reste est encore assez doux ;
> A l'amour qui n'est plus l'amitié doit survivre[1].

C'est le troisième et dernier acte, et la toile tombe, le plus souvent, sur un mariage. All's well that ends well, *dirait Shakspeare. Ce fut le cas de Bertin, mais triste mariage, comme on le verra, et auquel l'époux, qui n'en eut que le nom, devait survivre quelques jours, quelques heures à peine.*

Quelle fut cette Eucharis qui alluma le premier feu de la passion dans le cœur de Bertin, et dont le nom remplit seul les deux premiers livres des Amours? *Boissonade, qui avait connu plusieurs des amis de Bertin encore survivants, a levé un coin du voile qui couvre le véritable personnage d'Eucharis ; voici ce qu'il écrivait en* 1824, *dans la notice placée en tête de son édition des* Œuvres *de notre poète : « Nous ne savons pas quelle est cette Catilie ; mais nous pourrions dire le véritable nom d'Eucharis ; nous le tenons de deux personnes fort instruites de l'histoire scandaleuse de cette époque. Eucharis était une créole mariée à un armateur de B..., et sœur de trois femmes qui avaient alors quelque réputation d'agréments*

1. *Les Amours,* liv. III, élégie x.

et de beauté; mais le temps n'est pas venu de soulever tout à fait le voile qui couvre ces petits secrets d'une société encore trop voisine de la nôtre[1]. » *Nous ne substituerons pas plus que Boissonade, bien que tenu à moins de discrétion, un nom réel à ce nom de fantaisie poétique et amoureuse, mais nous avons recueilli dans les* Œuvres de Bertin *assez de renseignements épars pour fixer les principaux traits de cette aimable figure. Née, comme lui, à l'île Bourbon, elle y avait grandi avec lui, et c'est de ces premiers jeux, de ces premiers et naïfs bonheurs partagés que naquit plus tard un sentiment plus tendre dont la vivacité s'accrut encore de la contrainte qu'il rencontra. Il paraît, en effet, que le père de Bertin s'opposa à cette union, lorsque son fils, retrouvant à Paris sa compagne d'enfance, voulut unir pour toujours sa destinée à la sienne :*

Cher et cruel objet de plaisirs et d'alarmes,
Toi, qu'un père autrefois me défendit d'aimer,
Rappelle-toi combien tu m'as coûté de larmes!
Ah! garde-moi ton cœur, conserve-moi ces charmes
Que l'amour pour moi seul se plaisoit à former[2]...

1. Boissonade. Notice sur Bertin, édition de 1824, p. viij. On voit encore que Boissonade n'avait pas trouvé près des anciens amis de Bertin tous les renseignements qu'il aurait pu en attendre pour éclaircir certains points de sa vie.

« Nous avions eu, dit-il, un moment l'espoir de nous montrer beaucoup mieux instruit que les biographes qui nous ont précédé; mais les renseignements que nous attendions de quelques contemporains de Bertin nous ont été refusés. » *Avertissement* de la même édition.

2. *Les Amours,* liv. I, élégie IX.

Faut-il mettre sur le compte de la fiction, ou accepter comme un récit véridique à peine embelli cette aventure de la grotte, qui rappelle celle du IVe livre de l'Énéide :

> Je vous revois, ombrage solitaire,
> Lit de verdure impénétrable au jour,
> De mes plaisirs discret dépositaire,
> Temple charmant où j'ai connu l'amour...
> C'est là qu'un soir, j'osai prendre sa main,
> Et la baiser d'un air timide et sage :
> C'est là qu'un soir j'osai bien davantage :
> Rapidement je fis battre son sein,
> Et la rougeur colora son visage :
> C'est là qu'un soir je la surpris au bain.
> Je vois plus loin la grotte fortunée,
> Où dans mes bras soumise, abandonnée,
> Les nœuds défaits et les cheveux épars,
> De son vainqueur évitant les regards,
> Mon Eucharis, heureuse et confondue,
> Pleura longtemps sa liberté perdue [1].

ou bien ne faut-il voir dans ce galant tableau qu'une licence poétique? Question délicate et que nous serions bien fâché de résoudre, préférant laisser planer sur ce point un mystère qui ne messied pas à un pareil sujet. Ce que nous pouvons dire, c'est que, lorsque l'amour vint, à sa manière, se venger des calculs qui avaient séparé nos deux amants, Eucharis était mariée [2], *qu'elle était l'une des plus jolies femmes de Paris, l'une des plus fêtées :*

> C'est vous que je nomme Eucharis,
> O vous, des beautés de Paris

1. *Les Amours,* liv. II, élégie v.
2. *Idem,* liv. I, élégie ix.

La plus belle et la mieux aimée!
Sous ce voile mystérieux
Cachons nos voluptés secrètes;
Dérobons-nous à tous les yeux;
Vous me ferez trop d'envieux
Si l'on sait jamais qui vous êtes.
C'est vous que, sous des noms divers,
Mes premiers chants ont célébrée[1].

Sa beauté, qu'il oppose ailleurs à celle plus naïve, plus tendre de Catilie, semble avoir eu une certaine ressemblance avec la beauté de cette jeune et séduisante Marie-Antoinette, que le duc de Brissac ne flattait pas alors, quand il lui disait que tous ses sujets qui depuis!... étaient amoureux d'elle. Bertin voyait sans doute Eucharis avec les yeux d'un amant; mais ce n'est pas une raison suffisante pour ne pas l'en croire dans ces vers :

Lorsqu'elle parut, l'autre soir,
Dans le Temple de Melpomène,
On lui battit des mains, on la prit pour la reine
Et tout Paris charmé se leva pour la voir[2].

Ailleurs, il lui rappelle cette belle chevelure blonde

Dont l'or superbe enivroit sa fierté[3].

« *Taille élégante, cou d'ivoire* », *ce sont là des traits un peu vagues auxquels nous ne nous arrêterons pas. D'autres sont plus précieux. Musicienne, Eucharis jouait*

1. *Les Amours*, liv. I, élégie V.
2. *Idem*, liv, I, élégie VIII.
3. *Idem*, liv. II, élégie X.

de la harpe, cet instrument que les jolies femmes devraient regretter, tant il faisait valoir les purs contours d'un bras de forme antique, l'élégance d'une taille souple et bien prise, la petitesse d'un pied vif et cambré; c'est vraiment un joli tableau que celui où Bertin montre Eucharis qui, le soir,

... Prenant sa harpe entre ses beaux genoux,
Mêle à ce doux concert sa voix plus douce encore.
Que de légèreté dans ses doigts délicats!
Tout l'instrument frémit sous ses deux mains errantes;
Et le voile incertain des cordes transparentes
Même en les dérobant, embellit ses appas.
Tel brille un astre pur dans le mobile ombrage[1].

André Chénier, plus tard, ne dira pas mieux, et sa Camille n'aura pas un meilleur peintre. Nous ne reproduirons pas ici toutes les scènes touchantes ou voluptueuses que notre poète a encadrées dans ses élégies, et qui sont comme les différents épisodes de cette histoire d'amour : la promenade aux Tuileries[2]*, le premier baiser*[3]*, le beau-père importun*[4]*, le séjour à Spa, — si funeste à ses amours*[5]! — *le rival, c'était* (lugete, Veneres, Cupidinesque) *un financier*[6] *:*

Peux-tu me préférer ce rival orgueilleux
Vil suivant de Plutus que l'intérêt dévore.

1. *Les Amours,* liv. I, élégie VIII.
2. *Idem,* liv. I, élégie II.
3. *Idem,* liv. II, élégie V.
4. *Idem,* liv. I, élégie XI.
5. *Idem,* liv. I, élégie X.
6. *Idem,* liv. II, élégie IV.

Scènes charmantes, qu'on lira plus loin, et auxquelles notre prose ne veut pas enlever leur fleur de poésie. Ce bonheur dure sept ans[1]*; presque une éternité, pour une époque qui ne se piquait pas plus de fidélité dans l'amour que dans le mariage. Après quoi, un autre nom, celui de Catilie, succède dans les vers de Bertin à celui d'Eucharis. Mais le souvenir de ces premières amours resta toujours profondément gravé dans le cœur de Bertin, et la mort d'Eucharis* (1784)*, consumée par une maladie de langueur, lui coûta de véritables larmes :*

...Dors en paix, ombre toujours chérie,
D'un reproche jaloux ne crains plus la rigueur :
Ma haine s'est évanouïe.
Tu fis, sept ans entiers, le bonheur de ma vie ;
C'est le seul souvenir qui reste dans mon cœur[2].

Les premiers vers adressés à Eucharis avaient été un chant de triomphe et d'ivresse, éclatant en quelque sorte sans prélude ; dans ceux dont Catilie est l'objet, la gradation se fait mieux sentir, Bertin y ressemble davantage à un gourmet qui savoure longuement le bonheur, ou plutôt le plaisir. Nous y trouvons quelques traits d'in-

1. Voyez *les Amours*, liv. II, élégie x, et liv. III, élégie xvi. On peut conclure d'un autre passage des *Amours*, liv. I, élégie vi, que la demeure d'Eucharis était sur les boulevards :

J'avançois cependant sous cet immense ombrage
Qui couronne en jardins nos remparts orgueilleux ;
La maison d'Eucharis frappa bientôt ma vue.

2. *Les Amours*, liv. III., élégie xvi. Parny a célébré aussi, mais à titre d'ami seulement, cette charmante Eucharis, qui

térieur paisible qui manquent aux amours d'Eucharis, dont l'époux oblige à plus de mystères. Bertin nous fait assister aux soirées passées chez la mère de Catilie, entre sa maîtresse, dans toute la grâce naïve de ses seize ans, et une sœur ou plus jeune encore, ou moins séduisante peut-être :

Tu n'avois pas encor seize ans :
Les jeux seuls occupoient ta naïve ignorance,
Tes plaisirs étoient purs et tes jeux innocents...
Te souvient-il de ces belles soirées
Où dans le bois touffu nous respirions le frais ?
Entre ta sœur et ta mère égarées
Mes mains savoient toujours rencontrer tes attraits[1].

paraît avoir été une femme du monde accomplie. Voici les vers qu'il fit à l'occasion de sa mort :

Elle n'est déjà plus, et de ses heureux jours
J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère.
Ainsi s'éclipse pour toujours
Tout ce qui brille sur la terre.
Toi que son cœur connut, toi qui fis son bonheur,
Amitié consolante et tendre,
De cet objet si cher viens recueillir la cendre.
Loin d'un monde froid et trompeur
Choisissons à sa tombe un abri solitaire ;
Entourons de cyprès son urne funéraire.
Que la jeunesse en deuil y porte avec ses pleurs
Des roses à demi fanées ;
Que les Grâces plus loin, tristes et consternées,
S'enveloppent du voile emblème des douleurs.
Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable,
Appuyé sur le monument ;
Ses pénibles soupirs s'échappent sourdement ;
Ses pleurs ne coulent pas, le désespoir l'accable.
L'instant du bonheur est passé :
Fuyez, plaisirs bruyants, importune allégresse.
Eucharis ne nous a laissé
Que la triste douceur de la pleurer sans cesse.

1. *Les Amours*, liv. III, élégie II.

Ailleurs il fait l'éloge de son « maintien modeste », de son « cœur simple et naïf », de ses yeux « pleins de douceur ». Las des amours enfiévrés, Bertin, on le voit, se complaît dans des amours plus paisibles. C'était croire au calme éternel de la mer. Malgré ces débuts tranquilles, cette nouvelle passion eut aussi ses orages ; les douleurs : l'absence d'abord [1], *— « l'absence est le plus grand des maux », a dit La Fontaine, — puis, hélas ! le mariage de Catilie qui, aux libres promenades dans les bois de Vincennes* [2], *fait succéder les rares et furtifs rendez-vous.*

V

C'est au milieu de ces plaisirs et de ces peines, mêlés à quelques studieux loisirs sous les ombrages de Feuillancour, à ses obligations de service à la cour, à divers séjours en Bourgogne, en Poitou et en Saintonge, à Anet, chez le duc de Penthièvre, au château de Branay et à celui d'Armainvilliers [3], *que Bertin, qui, dès 1772, fournissait chaque année des vers à* l'Almanach des Muses, *et qui, en 1777, avait fait paraître ce charmant* Voyage de Bourgogne, *où il se montre l'émule de Chapelle, prit rang parmi les maîtres de la poésie légère, en publiant en* 1780 les Amours. *Voici en quels termes le* Mercure

1. *Les Amours,* liv. III, élégie VIII.
2. *Idem,* liv. III, élégie V.
3. Lettre au chevalier de Parny, juin 1776.

de France *en rendit compte dans un article qui, d'après la manière dont Bertin a parlé de La Harpe, peut être attribué au célèbre critique :*

« *Dans un temps où le néologisme, l'afféterie des expressions, le clinquant des idées, la fausse enluminure sont si fort à la mode; où l'on substitue au naturel, au sentiment, aux grâces, le maniéré, le petit esprit, les faux agréments, combien tous ceux qui aiment la belle poésie, la poésie vraie, naturelle, élégante, harmonieuse, ne doivent-ils pas applaudir aux talents d'un jeune poète qui, doué d'une imagination nette et agréable, et nourri de la lecture de Tibulle et d'Ovide, se montre digne, en quelque sorte, de les ressusciter dans notre langue; et, ce qui est remarquable, de qui la diction, toujours poétique, toujours pittoresque, s'est conservée pure, franche et saine, au milieu de la contagion du mauvais goût, du mauvais style et du mauvais exemple! Depuis longtemps, il ne s'est rien fait dans le genre érotique de plus agréable, de plus voluptueux et de plus spirituel... Au reste, nous ne donnons point d'éloges à l'auteur des* Nouvelles Élégies *pour dissimuler ses négligences ou ses imperfections. Nous serons vrais, et nous ne craindrons ni de louer ni même de blâmer. La première élégie est imitée d'Ovide... Tous les juges éclairés et délicats... conviendront qu'en général le poète possède l'art de mettre en œuvre les endroits qu'il emprunte d'Ovide, et plus souvent encore de Tibulle. Mais... ici l'imitation pouvait être plus heureuse... Nous invitons sincèrement l'auteur à retravailler sa pièce sur ces idées; il est plus capable qu'un autre de les faire valoir... Au surplus, la fin en est charmante, elle égale presque le latin... Rien de plus animé et de plus délicat*

que la IIIe élégie. Elle peut être regardée comme l'élan rapide d'une âme voluptueuse et passionnée... Voici de la poésie vraie et sentie. Ce n'est point là ce jargon mystique et alambiqué que Montesquieu appelle le mensonge de l'amour. *Malheur aux âmes éteintes et desséchées qui ne sentiroient qu'à demi le charme des vers suivants :*

« O ma chère Eucharis, les dieux veillent sur nous...

« *Tous ces détails sont pleins de charmes et riches de poésie. On y voit une imagination délicate, ornée de l'étude des poètes latins. Mais si l'auteur profite souvent de leurs idées, il ne les imite jamais servilement. Il joint les richesses de son imagination aux richesses antiques. Voici des vers où, sans imiter ni Tibulle ni Ovide, il n'est inférieur ni à l'un ni à l'autre :*

« O toit rustique et pauvre...

« *Le lecteur partage l'illusion du poète. On voit qu'il n'écrit que parce qu'il a senti. Son esprit part de l'âme. Sa pensée est ou en sentiment ou en images qui, présentées sous les couleurs de la volupté, ravissent à la fois l'imagination, l'âme et les sens ; mais les grâces ne sont pas les seuls caractères de sa poésie. Sa touche est quelquefois savante et énergique. Le tableau qu'il trace de la moisson brille par une élégante correction :*

« Voyez-vous ces vieillards...

« *Cette description, selon nous, peut être mise en parallèle avec les morceaux les plus finis du poème des* Saisons...

Il n'y a guère de pages, dans ces trois livres des Amours, *où l'on ne trouve aisément des endroits aussi gracieux que ceux qu'on vient de lire. L'auteur est du très petit nombre de ceux qui parlent, dans toute sa pureté et avec son véritable accent, cette langue poètique que tant de rimeurs corrompent en essayant de la bégayer... Son style est plein d'images et d'agréments, et l'on y remarque surtout cette tournure de pensées vive, naturelle et délicate qui décèle à la fois l'homme de plaisir et le poète* [1]. »

Lorsque Bertin touchait ainsi à la célébrité, les plaisirs avaient déjà beaucoup affaibli sa santé. Un moment, il avait cru ne pas survivre à Eucharis, et il adressait ces vers aux mânes de sa maîtresse :

Eucharis, si tu peux m'entendre,
Des bords du fleuve affreux qu'on passe sans retour,
Reçois ces derniers vers que j'adresse à ta cendre !
Lorsque, du sort, si jeune, éprouvant la rigueur,
Tu périssois, hélas ! d'un mal lent et funeste ;
Moi-même, tu le sais, consumé de langueur,
Je voyois de mes jours s'évanouir le reste [2].

Plus d'une fois, au sein des plaisirs, dont il commençait à voir le vide, il avait regretté une dissipation au milieu de laquelle il sentait la vie lui échapper. C'est alors qu'il s'écriait :

Hélas ! à célébrer ma honte
Je perds les plus beaux de mes jours [3].

1. *Mercure de France*, avril 1780, p. 216. En 1774, La Harpe avait déjà parlé d'une pièce de Bertin : *A Rosine,* publiée dans l'*Almanach des Muses* de cette année. Voir plus loin, p. 206.

2. *Les Amours*, liv. III, élégie XVI.

3. *Ibid.*, liv. III, élégie XI.

La guerre de l'indépendance américaine, à laquelle il semble avoir pris part, et où il gagna sans doute sa croix de Saint-Louis, était venue faire une glorieuse diversion à des plaisirs funestes et à cette oisiveté de la vie militaire qui lui pesait[1]*, comme elle devait peser plus tard à André Chénier et à Alfred de Vigny. Il avait clos le livre des* Amours *sur cette belliqueuse apostrophe :*

> Levons-nous, il est temps : qu'on m'apporte mes armes ;
> Amour, perfide Amour, je renonce à tes charmes.
> C'en est fait : l'honneur parle, et je vole aux combats[2].

Mais, de retour en France, le monde, les plaisirs l'avaient bientôt repris tout entier, et nous le voyons obligé de faire un voyage aux Pyrénées pour y soigner sa santé compromise. C'est de Cauterets qu'il écrivait à un ami : « Je semblois condamné à ne plus vous écrire que des rives du Cocyte. Les dernières lignes que j'ai dictées pour vous, avant mon départ, vous annonçoient que j'étois mourant ; vous jugerez par cette longue épître que je suis plus qu'à demi ressuscité[3]*. » Cette lettre était adressée au frère de Parny, de ce Parny pour lequel son amitié ne s'était jamais démentie, et qui lui inspira peut-être le sentiment le plus durable que son cœur ait éprouvé. Ni les rivalités du monde ni les rivalités littéraires ne trou-*

1. *Les Amours*, liv. III, élégie XII.

> *Je traîne, hélas! ma fortune incertaine*
> *Aux champs de Mars et dans la cour des rois.*

2. *Ibid.*, liv. III, élégie XXIII.
3. *Lettre au comte de Parny.*

blèrent un seul instant cette mutuelle affection, et après avoir guidé les premiers pas de Parny dans la carrière littéraire, après avoir applaudi à ses succès rivaux, Bertin pouvait écrire en toute conscience :

> Cher Parny, tu le sais : rivaux et frères d'armes,
> Et dans tous les sentiers nous rencontrant toujours,
> Compagnons échappés aux fureurs de Neptune,
> Témoins de nos succès sans en être jaloux,
> Espoir, craintes, ennuis, plaisirs, gloire, fortune,
> Tout devint commun entre nous [1].

Tandis qu'on comparait Parny à Tibulle, dont on lui reconnaissait la tendresse, on rapprochait volontiers Bertin de Properce, dont on lui donnait le brillant coloris et les vives peintures. C'est là un parallèle auquel nous ne nous associerons pas, et à ceux qui reliront ces deux aimables poètes nous croyons que la note de l'un ne paraîtra pas moins tendre que celle de l'autre. Dans sa trop courte notice sur Bertin, M. Goupil, son meilleur éditeur avec Boissonade, s'exprime ainsi : « Ses relations étaient choisies et son caractère aimable. Il eut un attachement pour son émule et compatriote Parny. Quant aux succès, il dut en obtenir beaucoup avec ses pièces fugitives, ses lettres en vers, ses voyages en vers et en prose. Mais ses vrais titres à la gloire sont les trois livres d'élégies qu'il a intitulés : les Amours. *Comme la poésie en est brûlante! comme on y reconnaît l'amour, ses troubles, son ivresse, ses emportements, ses regrets! C'est que Bertin, pour écrire* les Amours, *n'a rien cherché que*

1. *Épilogue.*

dans son cœur ou dans les anciens, ces peintres admirables de la nature[1]. »

Jeune, en possession d'une brillante renommée, — mais hélas! déjà atteint dans sa santé, — Bertin se promettait un long et paisible bonheur dans une union avec une jeune créole de Saint-Domingue, rencontrée à Paris, peut-être dans ce salon choisi où l'aimable comtesse de Castellane réunissait ses compatriotes. Le sort en décida autrement. Parti, à la fin de 1789, *pour cette île où l'avait devancé sa fiancée, il y était arrivé vers le commencement de* 1790. *Deux jours avant le mariage, qui devait avoir lieu à la fin de juin, il tomba tout à coup malade. Il demanda cependant que rien ne fût remis. Mais le mal ne fit qu'empirer. Voici comment Ginguené, qui tenait ses renseignements des contemporains de Bertin et probablement de Parny lui-même, avec lequel il était fort lié, raconte ses derniers moments*[2] : « *Il éprouvait quelques accès de fièvre et une douleur à l'estomac, avec un peu de toux. On crut que c'était un rhume. Le jour du mariage arrivé, le malade demanda qu'il se fît dans sa chambre; mais, à peine eut-il prononcé le* oui *d'une voix très faible, qu'il s'évanouit. Quand il reprit connaissance, il avait une très forte fièvre et fut pris de nouveaux vomissements. Le septième accès fut accompagné de convulsions et d'un évanouissement très prolongé; on le crut mort, et on éloigna sa jeune épouse. Au bout de quarante-huit heures, ses yeux se rouvrirent, mais ses idées ne revinrent pas. Il mourut le dix-septième jour, le* 30 *juin* 1790, *dans l'habitation*

1. Notice de l'édition de 1823, Paris, Didot, in-16.
2. *Décade philosophique*, t. V, p. 354.

*de son beau-père, plaine de l'Artibonite, près le quartier Saint-Marc. » Ainsi disparut ce poète aimable, dont le talent n'avait pas donné encore tout ce qu'il promettait, et dans les vers duquel on retrouve, au milieu de défauts communs à son temps, bien des qualités qui l'en distinguent heureusement, et parfois un soin de la forme, un tour, une élégance, une grâce qui rappellent André Chénier, non pas sans doute le Chénier de l'*Aveugle *et des* Iambes, *mais du moins le chantre de Camille*[1]. »

Contemporain, ami et émule de Parny, Bertin lui fut souvent comparé, même de son vivant. Tout en faisant nos réserves sur ces parallèles où les qualités de Bertin, très différentes de celles de Parny, n'ont pas toujours été équitablement appréciées, nous reproduisons ici celui qu'en a fait Ginguené, l'ami personnel, trop personnel du second. Ce parallèle est devenu comme le type de tous ceux qui suivirent : « Dans le cours d'une révolution de six ans, les lettres et les arts ont fait des pertes de tout genre. Ils en ont fait de très publiques et qui ont excité de vives douleurs; ils en ont fait aussi de moins connues, et qui ne méritent pas moins de regrets. Celle de Bertin, l'un de nos poètes les plus aimables, est de ce nombre. Il est mort loin de la France, où il avait chanté l'amour, et dans un autre hémisphère où l'amour l'avait conduit... Lorsque Bertin publia ses Amours, *un autre jeune poète érotique,*

1. On peut, entre autres pièces, rapprocher les élégies IV et XVI du livre I des *Amours*, de celles d'André Chenier portant, dans l'édition de M. Becq de Fouquières, Paris, Charpentier, 1872, in-18, les numéros XVIII (p. 260), et V (p. 164), et les élégies I et X du livre II, des élégies XX (p. 268) et XV (p. 270).

né comme lui à l'île de Bourbon, s'était acquis un réputation méritée, avec laquelle il était devenu difficile de lutter. Parny, par un naturel rempli de grâce et de sensibilité, par des vers harmonieux, soignés et faciles, par une expression voluptueuse et délicate, avait détruit le fragile édifice des petites féeries de Dorat et de son école; il avait plu à tous les amis de la poésie et de la nature; il avait vivement intéressé ce sexe aimable pour lequel il semble principalement avoir écrit : toutes les femmes le savaient par cœur. On le nommait le Tibulle français. Bertin, moins tendre, moins naturel, mais doué d'une imagination brillante, dut son succès à des peintures vives, à des descriptions riches et variées, à un style quelquefois privé de la mollesse aimable qui convient le mieux à ce genre, mais pétillant de pensées et d'images; il parut ambitionner d'être nommé notre Properce [1]. »

VI

En abordant la bibliographie de Bertin, une question se présente tout d'abord : Avant de publier, en 1780, *la première édition des* Amours, *Bertin avait-il donné, dès* 1773, *ainsi que l'affirme Ginguené, un premier* Recueil de Poésies [2]? *Comme Boissonade l'avait déjà fait en* 1824,

1. *Décade philosophique*, t. V, p. 355.

2. Voici le passage même de Ginguené : « Son premier recueil de Poésies parut en 1773 : elles étaient loin d'être le prélude du succès qu'eurent les Elégies, en 1782. Ce dernier

nous avons cherché ce prétendu Recueil, *mais nos recherches ont été tout aussi vaines* [1], *et nous sommes très persuadés que Ginguené s'est trompé sur ce point, comme sur la date de la publication des* Amours, *qu'il reporte à l'année* 1782, *alors qu'elle est de* 1780. *On peut croire aussi que, par le mot de* Recueil, *Ginguené entendait le recueil collectif de l'*Almanach des Muses, *dans lequel Bertin publia, en effet, des vers à partir de* 1772. *Enfin, il nous paraît évident que, si Bertin avait véritablement donné en* 1773 *un premier volume de poésies, il l'aurait fondu, comme il a fait pour celui de* 1780, *dans l'édition qu'il publia en* 1785 *de ses œuvres complètes.*

Cette question ainsi tranchée, nous dirons, avant d'entrer dans la description détaillée des diverses éditions de notre poète, que le texte original de ses poésies se trouve à quatre sources différentes : le recueil de l'Almanach des Muses, *de* 1772 *à* 1785 ; *la première édition de* 1780 *des* Amours, *les éditions de* 1777 *et de* 1778 *du* Voyage de Bourgogne *et de l'*Épître à M. Des Forges, *et enfin l'édition de* 1785 *des* Œuvres complètes, *dans laquelle*

recueil est resté, l'autre n'a laissé aucune trace. » *Décade philosophique*, t. v, p. 354.

1 « Depuis Ginguené, dit Boissonade, tous les biographes parlent du recueil de 1773 ; mais il est douteux que tous aient pu le voir. Pour nous, quelques soins que nous nous soyons donnés, et qu'ait bien voulu prendre, pour nous aider, un bibliographe aussi érudit que complaisant, et qui assurément est l'homme du monde le mieux placé pour ce genre de recherches, nous n'avons pu découvrir ce petit volume de 1773 ; et ce que Ginguené ne disait que par une exagération de style, se trouve vrai, à la lettre : « Il n'a laissé aucune « trace. » (Notice sur Bertin, dans l'édition de 1824.)

Bertin a réuni (à l'exception de quatre d'entre elles), les diverses pièces, revues, corrigées et augmentées, qu'il avait précédemment publiées. Le texte que nous donnons de Bertin a été constitué, sauf pour les quatre pièces dont nous venons de parler, sur celui de l'édition de 1785, *la dernière donnée par l'auteur. Nous avons indiqué à la table la date de toutes les pièces publiées séparément ou parues dans* l'Almanach des Muses.

1780. — *Les Amours,* élégies, en trois livres, à Londres, 1 vol. in-8° de 130 pages.

Cette édition, sur papier vergé, est ornée à la fin de la plupart des élégies de fleurons, d'ailleurs fort médiocres. Le nombre de ces élégies est de 15 pour le livre Ier, de 13 pour le IIe, et de 14 pour le IIIe, en tout 42 élégies. Le nom des destinataires y est désigné par des lettres initiales seulement : P pour les frères de Parny, et B pour le vicomte de Bourbon-Busset. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale est catalogué Y 5492. R + 61.

1777. — *Voyage de Bourgogne à M.* ***, à l'isle de Bourbon, et se trouve à Paris, rue Saint-Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, à l'enseigne du *Grand Corneille,* in-8° de 28 pages.

Sur le titre se trouve un médaillon de P. Corneille, entouré de lauriers et avec cet exergue : *Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.* Sur le verso du titre, on lit : « M*** (de Parny), était à l'isle de Bourbon, lorsque cette petite bagatelle lui fut adressée. » A la page 4, on trouve, se rattachant à ce passage : « Nous avons appareillé aujourd'hui de la rade du port Saint-Paul, » une note ainsi conçue : « *15 septembre 1774,* » et à la page 7, une seconde et dernière note relative à Gentil-Bernard : « Il était secrétaire du cabinet de Choisy. » L'exemplaire de la Bibliothèque nationale porte le n° Y. 5492 + o + a. Le *Voyage de Bourgogne* a été réimprimé deux fois du vivant de l'auteur, une première fois dans le tome III du *Recueil amusant de Voyages,* Paris, 1783, in-12. et une seconde fois, plus correctement, dans l'édition des *Œuvres*

de Bertin de 1785. La *Lettre* au chevalier du Hautier, récit d'un voyage de Bertin au château d'Anet, a éte publiée dans les *Voyages en France,* Paris, 1798, in-18, t. II, avec notes de M. de La Mésangère, et dans le *Recueil amusant de Voyages,* t. V.

1778. — *Épître à M. Des Forges-Boucher,* ancien gouverneur général des îles de France et de Bourbon chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, commandeur de l'ordre du Christ; par M. le chevalier de Bertin. A l'isle de Bourbon, et se trouve à Paris, chez les marchands de nouveautés, 1778, petit in-8° de 24 pages.

Le *Journal de Paris* rendit ainsi compte de cette épître dans son numéro du 3 juin 1778, p. 613 : « M. le chevalier de Bertin est avantageusement connu par quelques jolies poésies fugitives, insérées dans plusieurs recueils et par le *Voyage de Bourgogne,* badinage très agréable, qui a paru, il y a environ un an, et qui a eu du succès. Cette épitre contribuera à justifier les espérances que l'on a conçues de ce jeune auteur. Elle est presque entiérement consacrée à peindre la nature et ses productions dans nos îles de l'Amérique. M. Bertin est né dans ces climats; son imagination l'y ramène... Il y a de la douceur et même du sentiment dans ces vers *(Je vous revois...)...* La marche de cette épître est un peu lente, et le ton en est sérieux. Le talent de M. le chevalier de Bertin nous a paru plus marqué pour la poésie légère et enjouée. »

1785. — *Œuvres de M. le chevalier de Bert**,* publiées par Flins des Oliviers. Paris, Hardouin, 2 vol. in-16.

Cette seconde édition originale contient, dans une première partie : *les Amours,* augmentés de onze élégies nouvelles, dont une dans le livre Ier (la IIe), et dix dans le livre III (celles portant les numéros X, XII, XIII, XIV, XVI, XVII, XVIII, XX, XXI et XXII) en tout 52 élégies au lieu de 42; dans une seconde partie : le *Voyage de Bourgogne,* précédé de cet avertissement : « M. le chevalier de Parny étoit à l'ile de Bourbon, lorsque cette petite bagatelle lui fut adressée. On l'imprima dans le temps sur une copie infidèle, et elle a reparu depuis dans les recueils également

défigurée. On la donne ici telle qu'elle a été envoyée à M. le chevalier de Parny, » et toutes les pièces que nous donnons dans notre édition, sous le titre de poésies diverses, à l'exception des quatre pièces réunies pour la première fois, en 1824, par Boissonade dans son édition de Bertin, et dont la première, qui figurait dans l'édition des *Amours* de 1780, avait été retranchée par Bertin lui-même dans cette édition de 1785, et les trois autres avaient été insérées dans l'*Almanach des Muses.*

1791. — *Œuvres de M. le chevalier de Bertin,* corrigées et augmentées, avec figure. Paris, Gattey, au Palais-Royal. 2 vol. in-16.

Jolie édition, imitation de celles de Cazin. Des deux frontispices dessinés par Moinet et gravés par Anselin, l'un représente à gauche le tombeau d'Eucharis, à droite un autel dédié à Catilie, dont deux Amours alimentent la flamme; l'autre un navire monté par les Amours.

1802. — *Œuvres de M. le chevalier de Bertin.* Paris, Lemarchand, place de l'École, en face le café Manoury, an X, 2 vol. in-16.

Avec un joli portrait de Bertin, de profil, regardant à droite, en habit militaire (Bovinet, *Sculp.*). Ce portrait, fait certainement d'après un original, a été reproduit dans l'édition de 1818, et a inspiré celui de l'édition de 1823, qui en diffère tant par l'expression du visage que par la pose qui est plutôt de trois quarts que de profil. L'édition de l'an X se remarque encore par une notice sur Bertin, découpée dans l'article publié par Ginguené, en 1796, dans la *Décade philosophique,* t. V, p. 354. Quant au texte, elle reproduit l'édition de 1785.

1806. — *Œuvres complètes de Bertin,* édition stéréotype. Paris, Pillot, 2 vol. in-16.

Imitation des éditions Cazin. Même portrait que celui de l'an X.

1812. — *Œuvres complètes de Bertin.* Paris, Duprat-Duverger, 2 vol. in-18, impr. d'Andr. Egron.

1818. — *Œuvres complètes de Bertin,* Paris, de Pelafol, rue des grands Augustins, 2 vol. in-12.

Le portrait de Bertin (Bovinet, *sculp.*), qui se trouve en tête du premier volume, ainsi que la notice sur l'auteur, sont les mêmes que dans l'édition de l'an X. Cette édition se distingue cependant de cette dernière par la gravure qui orne le deuxième volume (Garnerey, *inv.*, Canu, *fecit*) et qui représente Bertin en uniforme militaire et couronnant de roses une jeune femme assise et coiffée d'un chapeau ; au bas sont ces vers :

Zirphé, je suis jaloux d'embellir ce que j'aime :
Couronnons ton chapeau de fleurs ;
Mais je veux les placer moi-même :
Flore n'en viendra pas assortir les couleurs.

Cette édition a servi de type à l'édition très médiocre, et sans portrait ni gravures, faisant partie de la *Bibliothèque française.* Paris, Ménard et Desenne fils, 1 vol. in-12.

1822. — *Œuvres de Bertin.* Paris, Ménard et Desenne, in-18 et in-12, papier fin et papier vélin, portrait avant la lettre.

1823. — *Œuvres de Bertin,* avec les passages imités des poètes latins. Paris, Brière, rue Saint-André des Arts, 2 vol. in-16.

Édition très élégante, avec un joli portrait, en taille-douce (Desenne, *del.* — Le Comte). Bertin y est représenté en buste, le visage vu de trois quarts, en uniforme. Au bas figurent, comme attributs, une lyre et une épée. C'est la première où soient signalés les emprunts faits par Bertin aux poètes latins et où se trouvent plusieurs rapprochements avec les poèmes d'André Chénier. C'est la première aussi où le nom de Parny soit mis en toutes lettres à la tête des pièces qui leur sont dédiées. Elle se distingue encore par l'insertion de trois pièces (*Aux Turcs, le Congé, Romance*), parus dans l'*Almanach des Muses* de 1775, 1777 et 1778, mais omises dans l'édition originale de 1785 et dans celle de l'an X. Cette édition fut donnée par Goupil. Voici comment Boissonade, dans son édition de 1824, rend hommage à celui qui l'avait précédé dans la recherche des passages des poètes latins traduits ou imités par Bertin : « Nous déclarons avec reconnaissance que, dans cette

partie de notre travail, nous avons été aidés par les notes de l'édition qu'a publiée récemment un homme d'esprit et de goût, à qui la littérature ancienne est familière et qui récemment s'est fait connaître par un travail plus important. » Un tirage différent de la même édition porte sur le titre : *Paris*. J. Didot, aîné, 1823.

1824. — *Œuvres complètes de Bertin,* notes et variantes, précédées d'une notice historique sur sa vie. Paris, Roux-Dufort aîné, quai des Augustins, 1 vol. in-8° de 366 pages.

Faisant face au titre se trouve une très jolie gravure en taille-douce (Desenne, *del.* — Blanchard, *sculp.*), représentant un jeune berger, à demi couché dans une grotte, et serrant dans ses bras une jeune fille dont la main gauche laisse échapper une lyre. Au bas, on lit ces vers :

Plus loin je vois la grotte fortunée
Où dans mes bras soumise, abandonnée...

Cette édition, d'une exécution typographique très soignée, est surtout intéressante par un avertissement et par une notice sur Bertin (I-XIV) dus à la plume de l'érudit Boissonade qui rédigea également les nombreuses notes qui s'y trouvent. On trouve à la fin, sous le titre d'Appendice, quatre pièces (*le Clair de lune*, édit. de 1780 ; *Aux Turcs, le Congé, Romance*) que Bertin n'avait pas fait figurer dans son édition de 1785, mais dont les trois dernières, parues dans l'*Almanach des Muses* de 1775, 1777 et 1778, avaient déjà été recueillies dans l'édition de 1823.

1825. — *Œuvres de Bertin*. Paris, Dabo-Butschert, stéréot. d'Herhan, 1 vol. in-16.

Une notice sur l'auteur, signée P.-M.-M. Lepeintre, distingue seule cette édition, qui d'ailleurs est d'une très mauvaise exécution typographique.

1826. — *Œuvres complètes de Bertin*. Paris, Charles Froment, quai des Augustins, 1 vol. in-16.

Même portrait que dans l'édition de 1823 (Brière), mais d'une planche un peu usée. Cette édition, qui ne contient ni notice, ni notes, donne les quatre pièces nouvelles publiées par Boissonade en 1824.

1826. — *Œuvres complètes de Bertin.* Paris, Lemoine, Palais-Royal, à côté de l'ancienne Bourse, 2 vol. in-32 (*Bibliothèque en miniature*).

Sans portrait, sans notice, mais avec les passages des poètes latins en notes au bas des pages, et les quatre pièces données par Boissonade.

1829. — *Œuvres complètes de Bertin.* Paris, au bureau des éditeurs, rue Saint-Jacques, 1 vol. in-16.

Avec une notice (1-8) non signée, mais d'ailleurs sans valeur, et reproduction des précédentes. Un deuxième tirage porte la même date de 1829.

Nous ne terminerons pas cette notice sans dire un mot des espérances que nous avons conçues un instant d'obtenir quelques renseignements nouveaux sur Bertin, et même de découvrir de lui quelques œuvres inédites. Mis sur la trace d'un petit-neveu du poète, nous attendions beaucoup de cette heureuse rencontre. Malheureusement tout ce que put nous apprendre ce jeune parent du chantre d'Eucharis se borna à bien peu de choses. Nous sûmes de lui que Bertin avait eu une sœur, mariée à un M. Gros, colonel de cavalerie, et quatre frères dont l'un fut ce Fr. de Bertin de Reaucourt, que nous avions vu nous même figurer dans les États militaires *avec le grade de lieutenant au* Régiment d'Austrasie, *puis de capitaine dans* Royal-Dragon, *et que M. Mazas, dans son* Histoire de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, *mentionne comme ayant reçu la croix après l'affaire de la Praya, où il avait été blessé en combattant sous le bailli de Suffren. Ce renseignement, qui ne nous rendait que plus cher le nom du poète, en l'unissant en quelque sorte au souvenir de notre propre*

grand-père, J.-B. Asse du Plessis-Asse, qui prit part aussi à cette brillante campagne de l'illustre marin dans les mers de l'Inde, ce renseignement n'était malheureusement accompagné d'aucun détail, d'aucune autre date que celle du décès de ce frère de Bertin, mort en 1849, *à l'île de la Réunion, âgé de quatre-vingt-seize ans. Ce n'est pas non plus sans un profond regret que nous apprîmes que Bertin avait laissé un volume manuscrit de vers inédits, longtemps conservé par la famille, mais que, sorti, il y a quelques années, de sa possession, toute trace en avait été perdue depuis. C'est bien des manuscrits qu'on peut dire:* Habent sua fata libelli. *Puisse du moins ce sort n'être pas irrévocable, et la personne qui a recueilli les vers inédits de Bertin les donner un jour au public !*

EUGÈNE ASSE.

Août 1879.







votre très humble et très
obeissant serviteur.

ce 23. 7bre 1786.

Le Chev. de Bertin

au chateau de marly, pavillon vis-à-vis la chapelle.



POÉSIES

DU CHEVALIER

DE BERTIN



LES AMOURS

LIVRE PREMIER





LES AMOURS

LIVRE PREMIER

ÉLÉGIE I

Je chantois les combats : étranger au Parnasse,
Peut-être ma jeunesse excusoit mon audace :
Sur deux lignes rangés, mes vers présomptueux
Déployoient, en deux temps, six pieds majestueux.
De ces vers nombreux et sublimes
L'Amour se riant à l'écart,
Sur mon papier mit la main au hasard,
Retrancha quelques pieds, brouilla toutes les rimes
De ce désordre heureux naquit un nouvel art.

« Renonce, me dit-il, aux pénibles ouvrages,
Cadence des mètres plus courts ;
Jeune imprudent, fuis pour toujours
Cet Hélicon si fertile en orages ;
Enfonce-toi sous ces ombrages ;
Prends ce luth paresseux, et chante les Amours. »
Comment voulez-vous que je chante
Des plaisirs ou des maux que je ne connais pas?
Pour sujet de mes vers, nulle beauté touchante,
Nulle vierge à mes vœux n'offre encor ses appas.
Je me plaignois : soudain, d'une main assurée,
L'Amour sur son genou courbe son arc vainqueur,
Choisit dans son carquois une flèche dorée,
L'ajuste, et, me perçant de sa pointe acérée,
« Tu peux chanter, dit-il, l'ouvrage est dans ton cœur. »
Je cède, enfant terrible, à votre ordre suprême.
Hélas ! d'un feu brûlant je me sens consumer !
Mais de rigueurs n'allez point vous armer :
Faites que dès ce soir on m'aime ;
Ou si c'est trop, du moins que l'on se laisse aimer.





ÉLÉGIE II

C'EN est fait, et mon âme émue
Ne peut plus oublier ses traits victorieux.
Dieux ! quel objet ! Non, jamais sous les cieux
Rien de si doux ne s'offrit à ma vue.
Dans ce jardin si renommé,
Où l'Amour vers le soir tient sa cour immortelle,
De cent jeunes beautés elle étoit la plus belle,
Elle effaçoit l'éclat du couchant enflammé.
Un peuple adorateur, que ce spectacle appelle,
S'ouvroit à son approche interdit et charmé :
Elle marchoit, traînant tous les cœurs après elle,
Et laissoit sur ses pas l'air au loin embaumé.
Je voulus l'aborder : ô funeste présage !
Ma voix, mon cœur, mes yeux parurent se troubler ;
La rougeur, malgré moi, colora mon visage,
Je sentis fuir mon âme, et mes genoux trembler.
Cependant, entraîné dans la lice éclatante
Où toutes nos beautés conduites par l'Amour
De parure et d'attraits disputent tour à tour,

Mes regards dévoroient et sa taille élégante,
Et de son cou poli la blancheur ravissante,
Et sous la gaze transparente
D'un sein voluptueux la forme et le contour.
Au murmure flatteur de sa robe ondoyante,
Je tressaillois; et l'aile des Zéphyrs,
En soulevant l'écharpe à son côté flottante,
Au milieu des parfums m'apportoit les désirs.
Que dis-je? l'Amour, l'Amour même...
Quel enfant! Oui, j'ai cru le voir,
Se mêlant dans la foule à la faveur du soir,
M'exciter, me pousser par un pouvoir suprême,
Remplir mon cœur ému d'un séduisant espoir,
Secouer son flambeau sur la nymphe qu'il aime,
Et sous l'ombrage épais, dans un désordre extrême,
A mes côtés enfin la forcer de s'asseoir.
O plaisirs! ô transports! ô moment plein de charmes!
Quel feu tendre animoit ses yeux!
Déjà d'un cœur timide, étonné de ses feux,
Son silence expliquoit les naïves alarmes;
Mais bientôt un soupir me les raconta mieux;
Et je sentis mes doigts humectés de ses larmes.
Quel son de voix alors, touchant, délicieux,
Sortit de ses lèvres de rose!
Et quels discours! Zéphyr en retint quelque chose,
Et le porta soudain à l'oreille des dieux.
Depuis ce temps je brûle: aucun pavot n'apaise
Les douleurs d'un poison lent à me dévorer.
La nuit, sur le duvet, je me sens déchirer:
Le plus léger tapis m'importune et me pèse,
Et mes yeux sont, hélas! toujours prêts à pleurer.



ÉLÉGIE III

A Eucharis.

Deux fois j'ai pressé votre sein,
Et vous m'avez deux fois repoussé sans colère.
Vous avez rougi du larcin :
Ne fait-on que rougir lorsqu'il a pu déplaire ?
Ah ! c'est assez : oui, je lis dans vos yeux,
Et ma victoire et votre trouble extrême.
Mortel, à vos genoux, je suis égal aux dieux ;
Vous m'aimez, je le vois, autant que je vous aime,
Mais de vos bras laissez-moi m'arracher ;
Il n'est pas temps de combler mon ivresse.
Unis trop tôt nos cœurs, ô ma belle maîtresse !
De leurs liens encor pourroient se détacher.
Faites que mon amour dure autant que ma vie !
Laissez-moi par des soins acheter vos faveurs.
N'écoutez ni soupirs, ni prières, ni pleurs,
Combattez ma plus chère envie ;
A mon désespoir même opposez des rigueurs.

Les longs hivers font les printemps durables,
Les noirs frimas épurent les beaux jours;
Et l'amant, asservi sous vos lois adorables,
Doit espérer longtemps pour vous aimer toujours.





ÉLÉGIE IV

Elle est à moi! Divinités du Pinde,
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur.
Elle est à moi! que les maîtres de l'Inde
Portent envie au maître de son cœur!
Sous ses rideaux j'ai surpris mon amante.
Quel fut mon trouble et mon ravissement!
Elle dormoit, et sa tête charmante
Sur ses deux mains reposoit mollement.
Pendant l'été, vous savez trop comment
Des feux d'amour le feu des nuits s'augmente.
Pour reposer on cherche alors le frais;
La pudeur même, aux mouvements discrets,
Entre deux draps s'agite, se tourmente,
Et de leur voile affranchit ses attraits.
Sans le savoir, ainsi ma jeune amie
S'exposoit nue aux yeux de son amant;
Et moi, saisi d'un doux frémissement,
Dans cet état la trouvant endormie,
Je l'avouerai, j'oubliai mon serment.

Oh! qui pourroit, dans ces instants d'ivresse,
Se refuser un si léger larcin?
Quel cœur glacé peut revoir sa maîtresse,
Ou la quitter, sans baiser son beau sein?
Non, je n'ai point ce courage barbare;
L'amant aimé doit donner des plaisirs :
L'enfer attend ce possesseur avare,
Toujours brûlé d'inutiles désirs.
Puisse souvent la beauté que j'adore,
Nue à mes yeux imprudemment s'offrir!
Je veux encor de baisers la couvrir,
Quand je devrois la réveiller encore.
Dieux! quel réveil! mon cœur bat d'y songer.
Son œil troublé n'avoit rien de farouche;
Elle sembloit quelquefois s'affliger,
Et le reproche expiroit sur sa bouche.
Déjà l'amour est prêt à nous unir;
J'essaye encor de me détacher d'elle,
De ses deux bras je me sens retenir :
On crie, on pleure, on me nomme infidèle;
A ce seul mot, il fallut revenir.
« Ah! qu'as-tu fait, lui dis-je alors, mon âme?
Je meurs d'amour : cruelle, qu'as-tu fait?
De tes beaux yeux, de ces yeux pleins de flammes,
Voilà pourtant l'inévitable effet.
Pourquoi poser ta tête languissante
Contre ce cœur ému de tes accents?
Pourquoi cent fois, de ta main caressante,
Au doux plaisir solliciter mes sens?
Un seul baiser quand ta bouche vermeille
Le poseroit avec plus de douceur

Que ne le donne et le frère à la sœur,
Et l'époux tendre à son fils qui sommeille ;
Un seul baiser de ta bouche vermeille
Suffit, hélas ! pour troubler ma raison.
Pourquoi mêler à son fatal poison
Ce trait brûlant qui de mes sens dispose,
Les fait renaître et mourir tour à tour,
Ce trait caché dans tes lèvres de rose,
Et sur tes dents aiguisé par l'amour ?
Oui, je succombe à ma langueur extrême,
Je suis contraint de hâter mon bonheur ;
Mais à tes pieds ton modeste vainqueur
Veut t'obtenir aujourd'hui de toi-même.
Viens, Eucharis, au nom de tous nos dieux,
A ton amant livre-toi tout entière ;
Dans ton alcôve un jour délicieux
Répand sur nous et l'ombre et la lumière :
Si tu rougis de céder la première,
Dis... Ne dis rien, et détourne les yeux. »
Elle se tut : ô fortuné présage !
L'Amour survint, la Pudeur s'envola.
Elle se tut ; mais son regard parla ;
Du sentiment elle perdit l'usage :
Ses yeux mourants s'attachèrent sur moi.
« Ah ! me dit-elle, en couvrant son visage
De ses deux mains, Eucharis est à toi. »





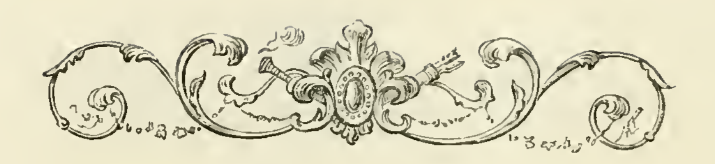
ÉLÉGIE V

A Eucharis.

Du nom qui pare mes écrits
Ne soyez donc plus alarmée :
C'est vous que je nomme Eucharis,
O vous, des beautés de Paris
La plus belle et la mieux aimée.
Sous ce voile mystérieux
Cachons nos voluptés secrètes ;
Dérobons-nous à tous les yeux ;
Vous me ferez trop d'envieux
Si l'on sait jamais qui vous êtes.
C'est vous que sous des noms divers
Mes premiers chants ont célébrée :
Eucharis dans mes derniers vers
Restera seule consacrée.
Ah ! puissent nos deux noms tracés
Sur l'agate blanche et polie,
Par Vénus être un jour placés

Sous les ombrages d'Idalie,
Parmi les chiffres enlacés
Et de Tibulle et de Délie!
Dans l'art de plaire et d'être heureux,
Ils nous ont servi de modèles;
Soyons encor plus amoureux,
Hélas! et surtout plus fidèles!





ÉLÉGIE VI

Oui, que des dieux vengeurs l'implacable courroux
Sur l'infernal rocher d'un nœud d'airain t'enchaîne,
O toi qui, le premier, inventas les verroux,
Et fis crier les gonds sous des portes de chêne !
On enferme Eucharis : un injuste pouvoir
Dérobe à mon amour sa beauté gémissante ;
Nuit et jour vainement je demande à la voir :
Lorsque j'entends ses pleurs, on dit qu'elle est absente.
Vous pleurez, Eucharis ; vous attestez les dieux,
Car les dieux à l'amante ont permis ce parjure :
Vous pleurez, et peut-être un époux odieux
Joint l'injure au reproche, et l'outrage à l'injure.
Eh ! qui sait si l'ingrat, de son bras rigoureux
Saisissant la beauté dont je suis idolâtre,
N'a pas d'un ongle impie arraché ses cheveux,
Ou meurtri son beau sein plus poli que l'albâtre ?
Tombez, coupables murs : dieux immortels, tonnez !
Vengez-moi, vengez-vous de sa fureur extrême :
Quiconque a pu frapper la maîtresse que j'aime

Un jour, n'en doutez pas, à vos yeux étonnés,
Sur vos autels détruits vous détruira vous-même.
O ma chère Eucharis, ces dieux veillent sur nous.
Ta beauté sur la terre est leur plus digne ouvrage
Songe, songe du moins à tromper les jaloux;
Il faut oser : Vénus seconde le courage;
Vénus instruit l'amante, au milieu de la nuit,
A descendre en secret de sa couche paisible;
Vénus enseigne encor l'art de poser sans bruit
Sur des parquets mouvants un pied sûr et flexible.
Te souvient-il d'un soir, où dans des flots de vin
Tu pris soin d'endormir ta vigilante escorte?
La déesse en sourit; et son pouvoir divin
Entr'ouvrit tout à coup un battant de la porte
Que ma juste colère injurioit en vain.
Tu parus, Eucharis, le front couvert d'un voile,
En long habit de lin, noué négligemment;
Mais plus belle à mes yeux sous la modeste toile,
Que sous l'éclat trompeur du plus riche ornement.
Eh! qui, sous cet habit, ne t'auroit méconnue?
Il sembloit étranger à nos tristes climats;
De mon bras amoureux tu marchois soutenue,
Et la terre fuyoit sous tes pieds délicats.
O toit rustique et pauvre, atelier solitaire,
Par les plus vils travaux longtemps déshonoré,
A des travaux plus doux aujourd'hui consacré,
Tu couvris nos plaisirs des ombres du mystère!
Est-il d'horribles lieux pour le cœur d'un amant?
Un lit étroit et dur, théâtre de ma gloire,
De ce temple nouveau formoit l'ameublement:
Eh bien! j'étois encor dans ton boudoir charmant,

Sous tes plafonds dorés et tes rideaux de moire.
Un feu pâle et tremblant, mourant à nos côtés,
Par intervalle à peine éclaircissoit les ombres :
Eh ! que m'importe à moi, si les nuits les plus sombres
Invitent tous mes sens aux molles voluptés ?
Je craignois, tu le sais, ô ma belle maîtresse !
Que ce lit rigoureux ne blessât tes attraits :
J'oubliois que l'Amour, propice à ma tendresse,
De ses heureuses mains l'aplatit tout exprès.
Oh! combien, croyez-moi, sur ces lits favorables,
L'amant ingénieux invente de combats !
Là naissent les fureurs, les plaintes, les débats,
Les doux enlacements et les plaisirs durables.
Eucharis, par moi-même instruite à m'enflammer,
Pour la première fois sembloit encor se rendre;
Affectoit des rigueurs pour mieux se faire aimer,
Et disoit toujours non, sans vouloir se défendre.
Le crépuscule seul interrompit nos jeux.
Le marteau sur l'airain avoit frappé trois heures,
Il fallut tristement regagner nos demeures :
La foudre alors grondoit sous un ciel orageux.
Loin de moi ces amants que Jupiter arrête,
Et qui courbent leur front sous ses coups redoublés !
D'un œil audacieux défiant la tempête,
Je menois fièrement ma superbe conquête,
Et j'aurois bravé seul tous les dieux assemblés.
J'avançois cependant sous cet immense ombrage,
Qui couronne en jardins nos remparts orgueilleux;
La maison d'Eucharis frappa bientôt mes yeux.
Cet aspect, je l'avoue, abattit mon courage :
Eh ! qui peut se résoudre à ces derniers adieux ?

Vingt fois je m'éloignai saisi d'un trouble extrême,
Et vingt fois à ses pieds je revins malgré moi.
Je lui disois sans cesse : « O moitié de moi-même !
Je veux mourir avant de cesser d'être à toi. »
Après mille baisers, la matineuse aurore
Nous surprit sous les murs de ce fatal séjour;
Mes baisers, sur le seuil, la retenoient encore,
Et je ne la rendis qu'aux premiers feux du jour.





ÉLÉGIE VII

A Eucharis.

Ne crains pas qu'à mes côtés
Une autre affaisse ta couche,
Ni que ma coupable bouche
Caresse d'autres beautés.
Tu me plais seule, ô mon âme!
Oui, j'en atteste les dieux,
Ce Paris si glorieux,
Après toi, n'a plus de femme
Qui puisse tenter ma flamme,
Et qui soit belle à mes yeux.
La foule en tous lieux te presse
Et murmure autour de toi;
Chacun brigue ta tendresse
Et veut me ravir ta foi :
Plût au ciel que ma maîtresse
Ne parût belle qu'à moi!
Pour moi seul ta tresse blonde

Devroit parer ces trésors
Qu'elle embrasse de son onde :
Déplais au reste du monde,
Je serai tranquille alors.
Eh! que m'importe, ô ma vie!
Le vulgaire et ses discours?
Ai-je besoin qu'il m'envie
Des plaisirs déjà trop courts?
Que fait au bonheur suprême
La gloire et son vain éclat?
Heureux l'amant délicat
Qui le savoure en lui-même!
Dans un désert, avec toi,
Mes jours couleroient paisibles;
Je dormirois, sans effroi,
Sur des rocs inaccessibles.
Eucharis, dans mes ennuis,
Est le repos que j'implore;
Eucharis est mon aurore
Dans la sombre horreur des nuits :
Même dans la solitude,
Où, libres d'inquiétude,
Entre l'amour et l'étude
Nous vivons seuls avec nous,
Occupés du soin si doux
De nous aimer, de nous plaire,
Eucharis sur mes genoux
Est pour moi toute la terre.



ÉLÉGIE VIII

PORTRAIT D'EUCHARIS

Regardez Eucharis, vous qui craignez d'aimer,
Et vous voudrez mourir du feu qui me dévore;
Vous dont le cœur éteint ne peut plus s'enflammer,
Regardez Eucharis, vous aimerez encore.
Il faut brûler, quand de ses flots mouvants
La plume ombrage, en dais, sa tête enorgueillie;
Il faut brûler, quand l'haleine des vents
Disperse ses cheveux sur sa gorge embellie.
Un air de négligence, un air de volupté,
Le sourire ingénu, la pudeur rougissante,
Les diamants, les fleurs, l'hermine éblouissante,
Et la pourpre et l'azur, tout sied à sa beauté.
Que j'aime à la presser, quand sa taille légère
Emprunte du sérail les magiques atours;
Ou qu'à mes sens ravis sa tunique étrangère
D'un sein voluptueux dessine les contours!
L'amour même a poli sa main enchanteresse;
Ses bras semblent formés pour enlacer les dieux :
Soit qu'elle ferme ou qu'elle ouvre les yeux,

Il faut mourir de langueur ou d'ivresse.
Il faut mourir, lorsqu'au milieu de nous,
Eucharis, vers le soir, nouvelle Terpsichore,
Danse, ou prenant sa harpe entre ses beaux genoux,
Mêle à ce doux concert sa voix plus douce encore.
Que de légèreté dans ses doigts délicats !
Tout l'instrument frémit sous ses deux mains errantes ;
Et le voile incertain des cordes transparentes,
Même en les dérobant, embellit ses appas.
Tel brille un astre pur dans le mobile ombrage,
Telle est Diane aux bains, ou telle on peint Cypris
Dans Amathonte, à ses peuples chéris,
Se laissant voir à travers un nuage.
O vous, qui disputez le prix,
Le prix divin des talents et des charmes,
Je n'ai qu'à montrer Eucharis ;
Vous rougirez, et vous rendrez les armes.
On parle de Théone, on vante tour à tour
Euphrosine et Zulmé, ces deux sœurs de l'Amour,
Aglaure, Issé, Corinne, et Glicère, et Julie,
Et mille autres beautés, ornements de la cour ;
Eucharis est plus belle et cent fois plus jolie.
Lorsqu'elle parut l'autre soir
Dans le temple de Melpomène,
On lui battit des mains, on la prit pour la reine,
Et tout Paris charmé se leva pour la voir.
L'aimer, lui plaire enfin, est mon unique envie ;
A posséder son cœur je borne tous mes vœux :
Et qui voudroit donner un seul de ses cheveux
Pour tous les trésors de l'Asie ?



ÉLÉGIE IX

L'ABSENCE

L'ASTRE brillant des nuits a fini sa carrière.
Je n'entends plus de chars ni de sourdes clameurs;
Le calme règne au loin dans la nature entière :
Tout dort; le jaloux même a fermé sa paupière,
Et moi, je veille, et moi, je verse encor des pleurs.
Voici l'heure paisible où l'esclave fidèle
Au chevet d'Eucharis me guidoit par la main;
Voici l'heure où, trompant un époux inhumain,
J'entr'ouvrois ses rideaux et me glissois près d'elle.
En y songeant encore, immobile et tremblant,
J'écoute : un rien accroît ma frayeur attentive;
Et pressant dans mes bras un oreiller brûlant,
Je crois encor presser mon amante craintive.
Fantômes amoureux, pourquoi me trompez-vous?
Eucharis est absente, Eucharis m'est ravie;
Eucharis loin de moi, vers un ciel en courroux,
Lève un front suppliant, et déteste la vie.

On dit qu'en s'éloignant ses yeux pleins de langueur
Redemandoient aux dieux l'objet de sa tendresse :
Périsse le premier dont l'injuste rigueur
A séparé l'amant de sa jeune maîtresse !
L'onde caresse en paix ses rivages chéris ;
Le lierre croît et meurt sur l'écorce du chêne ;
L'ormeau ne quitte point la vigne qui l'enchaîne :
Pourquoi faut-il toujours qu'on m'enlève Eucharis ?
Cher et et cruel objet de plaisirs et d'alarmes,
Toi qu'un père autrefois me défendit d'aimer,
Rappelle-toi combien tu m'as coûté de larmes !
Ah ! garde-moi ton cœur ; conserve-moi ces charmes
Que l'amour pour moi seul se plaisoit à former,
Et qu'un barbare, hélas ! retient en sa puissance.
L'art d'écrire est, dit-on, l'art de tromper l'absence.
Écris-moi ; tu le peux à la faveur des nuits.
Peins-moi ton désespoir et tes mortels ennuis ;
Par le plus tendre amour que tes lignes tracées
Arrêtent mes regards, de tes pleurs effacées.
Crains d'oublier, surtout, en pliant le feuillet,
Ce cercle ingénieux qu'inventa ma tendresse,
Ce cercle où mille fois ta bouche enchanteresse
Déposa des baisers, qu'avec bien plus d'adresse,
Tout entiers, loin de toi, la mienne recueilloit.
Un jour, peut-être, un jour, ô ma tant douce amie !
Quand la fidèle Œnone ouvrira tes volets,
Et qu'un songe amoureux, te présentant mes traits,
Fera couler l'espoir dans ton âme attendrie,
J'entrerai tout d'un coup sans me faire annoncer ;
Je paroîtrai tomber du céleste empyrée.
Du lit alors, pieds nus, légère à t'élancer

Si, les cheveux épars, incertaine, égarée,
Tu cours, les bras tendus, à mon cou t'enlacer,
Mes vers du monde entier t'assurent les hommages :
Vénus aura perdu ses honneurs immortels;
Et les amants en foule, embrassant tes autels,
De lilas et de fleurs orneront tes images.





ÉLÉGIE X

A Eucharis.

Il fut un temps où vos lettres fidèles
Adoucissoient mon exil amoureux :
Ce temps n'est plus; un destin rigoureux,
Dix jours entiers m'a déjà privé d'elles.
Épargnez-vous des détours superflus
Pour abuser ma crédule tendresse;
Je le vois trop, je n'ai plus de maîtresse;
Vous m'oubliez, et vous ne m'aimez plus.
Sans doute, hélas! un autre a su vous plaire.
En m'arrachant l'objet de mes désirs,
L'ingrat jouit de ma triste colère;
Mon désespoir augmente ses plaisirs.
  O bains de Spa, source impure et funeste,
Puissent les vents et la flamme céleste
Vous engloutir sous vos marbres rompus!
Aux tendres cœurs vous causez trop d'alarmes.
Que d'amours vrais et de pudiques charmes,

Dans leur saison, vos eaux ont corrompus !
Sans vous, hélas ! ma colombe timide,
Mon Eucharis n'eût point trahi sa foi :
Elle a touché votre rive perfide,
Ah ! c'en est fait : elle n'est plus à moi.





ÉLÉGIE XI

Ainsi, lorsque, plongé dans ma douleur mortelle,
Hier, en soupirant, j'appelois Eucharis,
Elle parut soudain : « La voici, me dit-elle,
Qui cherche son amant dans les murs de Paris. »
O dieux ! qu'à son aspect mon âme fut ravie !
Je courus me jeter dans ses bras amoureux ;
J'y demeurai longtemps; et, plein d'un trouble heureux,
Je la nommais mon tout, ma lumière, ma vie.
Je ne me lassois point de contempler ses yeux.
  Les ombres cependant enveloppoient les cieux ;
Eucharis, dans son char, me conduisit chez elle.
O char propice, et toi réduit délicieux,
Vous savez si son cœur alors paya mon zèle !
L'œil humide de joie, et d'amour enivrés,
Tête-à-tête à la fin tous les deux nous soupâmes :
Je tenois ses genoux entre les miens serrés ;
Ce doux rapprochement sembloit unir nos âmes.
Ciel ! que le moment fuit ! que les plaisirs sont courts !

Déjà la lune errante, aux deux tiers de son cours,
Sous des nuages noirs se perdoit éclipsée :
L'airain sonnoit minuit, il fallut nous quitter.
Il fut un temps, hélas ! plus cher à ma pensée,
Où, fascinant les yeux d'une foule insensée,
Je pouvois jusqu'au jour impunément rester.
Aujourd'hui tout s'oppose à mon doux stratagème ;
Un beau-père inquiet, prêt à rentrer soudain,
De mes nouveaux Argus la vigilance extrême,
Et ce portier rôdant de la cour au jardin.
  Mais qui peut arrêter l'impétueuse ivresse
D'un cœur brûlant d'amour et que le plaisir presse ?
Trop certain des périls contre moi rassemblés,
Je balançois encore ; et mes regards troublés
Attendoient mon arrêt des yeux de mon amante.
Trois fois, d'un long baiser marquetant ses appas,
Je m'éloignai ; trois fois je revins sur mes pas.
Enfin, les yeux remplis d'une fureur charmante,
La divine Eucharis, un mouchoir à la main,
Dans l'alcôve, en riant me poursuit et m'arrête,
Et du bandeau nocturne environnant ma tête,
« Le sort en est jeté, me dit-elle, et demain
Nous verrons quels détours Vénus, que je réclame,
Saura nous inspirer pour sortir d'embarras.
Aujourd'hui, cher amant, je te tiens dans mes bras ;
Je n'examine rien, je suis toute à ma flamme.
Je brave et mes tyrans et leur affreux pouvoir ;
J'ai trop longtemps langui dans mon lit solitaire :
Le ciel, après trois mois, me permet de te voir ;
Que l'on découvre ou non ce fortuné mystère,
Tu resteras. » O dieux, que j'aimois son courroux !

Elle vole à la porte, et ferme les verroux,
A me déshabiller m'enhardit la première,
Laisse tomber sa jupe, et souffle la lumière.
  Cependant le vieillard arrive à petit bruit :
De ma visite étrange aussitôt on l'instruit;
Il monte suffoqué de colère et de rage.
A ce moment fatal, rappelant mon courage,
J'invoquai tous les dieux en pareil cas surpris.
Il vient, il heurte, il frappe, il appelle Eucharis.
Eucharis dans mes bras feignoit d'être endormie,
Et n'osoit respirer, et ne répondoit rien :
Pour moi je l'avouerai, je goûtois quelque bien
A sentir battre ainsi le cœur de mon amie.
Sans doute le barbare, à ma perte obstiné,
Feignant de prendre alors le parti le plus sage,
N'en défendit que mieux l'escalier détourné,
Et crut plus sûrement me saisir au passage.
Il se trompoit; l'Amour veilloit sur mon destin.
  Quand la belle Eucharis, un peu vers le matin,
De l'excès des plaisirs eut lassé ma tendresse,
Je lui dis : « Lève-toi, mon aimable maîtresse;
Si l'on me voit sortir, ton malheur est certain.
Lève-toi, l'heure fuit, et le jour va renaître;
Il faut tromper ton père et sauver ton amant :
L'ombre nous sert encor, profitons du moment,
Seconde mon audace. » Alors, tout doucement,
De mes discrètes mains j'entr'ouvre la fenêtre.
Deux draps encor brûlants de leur lit arrachés,
Doux voiles réservés à des jeux plus paisibles,
L'un à l'autre liés par des nœuds invincibles,
Pendent le long du mur, au balcon attachés.

Eucharis inquiète, en proie à ses alarmes,
Refusoit à ce prix de se justifier,
A ces liens douteux n'osoit me confier,
Et les cousant encor les trempoit de ses larmes.
Enfin, le front couvert, un fer nu sous le bras,
Rassurant mille fois mon amante éperdue,
Je m'élance d'un saut, glisse le long des draps :
Le pavé retentit, et je suis dans la rue.
  Amour, seul inventeur de ces heureux larcins,
Tu dérobas ma fuite aux voleurs assassins,
Aux passants indiscrets, à la garde sévère !
Non, l'amant, quel qu'il soit, n'a rien à redouter :
Nul mortel à ses jours n'oseroit attenter :
C'est un dieu, qu'à genoux le monde entier révère !





ÉLÉGIE XII

A Eucharis.

Que peut demander aux dieux
L'amant qui baise tes yeux
Et qui t'a donné sa vie?
Il ne voit rien sous les cieux
Qu'il regrette ou qu'il envie.
Qu'un autre amasse en paix les épis jaunissants
Que la Beauce nourrit dans ses fertiles plaines;
Qu'il range sous ses lois vingt troupeaux mugissants,
Que la pourpre de Tyr abreuve encor ses laines;
Longtemps, avant l'aube du jour,
Que l'avide marchand s'éveille,
Et quitte sans pitié le maternel séjour,
Amoureux des travaux qu'il détestoit la veille;
Qu'il brave et les sables brûlants,
Et les glaces hyperborées;
Qu'il fatigue les mers, qu'il enchaîne les vents,

Pour boire le tokai dans des coupes dorées;
J'aime mieux du soleil éviter les chaleurs
Sous l'humble coudrier soumis à ma puissance.
Périssent les trésors, plutôt que mon absence,
O ma chère Eucharis, fasse couler tes pleurs!
Que me faut-il à moi? des routes incertaines
Sous un ombrage frais, de limpides fontaines,
Un gazon toujours vert, des parfums et des fleurs.
Oui, ma divine maîtresse,
Pourvu que sur mon cœur je presse tes appas,
Qu'importe que la gloire, accusant ma paresse,
Agite le laurier qui m'attend sur ses pas?
Loin du tumulte et des alarmes,
Je vivrois avec toi dans le fond des forêts :
Ce bras n'a jusqu'ici manié que des armes;
Mais disciple, avec toi, de la blonde Cérès,
Je ne rougirois pas de dételer moi-même
Des bœufs fumants sous l'aiguillon,
De reprendre, le soir, un pénible sillon,
Et de suivre, à pas lents, le soc de Triptolème.
Je ne rougirois pas, sous mes doigts écumants,
De presser avec toi le nectar des abeilles,
D'écarter les voleurs et les oiseaux gourmands,
Ou de compter les fruits qui rompent tes corbeilles.
Avec toi, d'un front plus riant,
J'accueillerois une aimable indigence,
Que si des dieux, sans toi, la barbare indulgence
Mettoit à mes genoux l'Europe et l'Orient.
Que m'importe l'Euphrate et son luxe superbe?
Que m'importe Paris et son art dangereux,
Si, tous deux enfoncés dans l'épaisseur de l'herbe,

Ou dans ces blés flottants, dont l'or sur tes cheveux,
Ornement importun, vient se courber en gerbe,
Je te trouve plus belle, et moi plus amoureux?
Ah! loin des faux plaisirs dont la richesse abonde,
Crois-moi, l'amant heureux, qui seul au fond du bois
Te caresse au doux bruit et des vents et de l'onde,
Est au-dessus des rois qui gouvernent le monde,
Est au-dessus des dieux qui gouvernent les rois.





ÉLÉGIE XIII

A Eucharis.

Si les vents, la pluie et la foudre,
La nuit, sous un ciel orageux,
Menacent de réduire en poudre
Nos toits ébranlés dans leurs jeux,
Tu te rapproches, tu me presses,
Je sens tes membres agités,
Et triste au sein des voluptés :
« De nos innombrables caresses,
Les dieux, dis-tu, sont irrités. »
Eh ! qu'importe à ces dieux paisibles,
Nourris d'encens sur leurs autels,
L'amour de deux foibles mortels,
Qu'eux même ils ont créés sensibles ?
Quel mal leur fait ce doux plaisir,
Chef-d'œuvre heureux de leur puissance,
Cet éclair de la jouissance
Que l'on peut à peine saisir ?

Les dieux ne sont point en colère ;
Va, cesse enfin de t'alarmer;
Rejette une erreur populaire,
Crois-moi, dans la saison de plaire
Le ciel ne défend point d'aimer.
Aimons, ô ma belle maîtresse !
Buvons nos vins délicieux ;
Et que dans cette double ivresse,
La mort, au sein de la paresse,
Vienne demain fermer nos yeux !
L'amour, par une pente aisée,
La tête ceinte encor de fleurs,
Loin du triste séjour des pleurs
Te conduira dans l'Élysée.
Là, sous des berceaux toujours verts,
Au murmure de cent fontaines,
On voit les ombres incertaines
Danser, former des pas divers ;
Et l'écho des roches lointaines
Redit les plus aimables vers.
C'est là que vont régner les belles
Qui n'ont point trahi leurs serments :
C'est là qu'on place à côté d'elles
Le nombre élu des vrais amants :
L'enfer est pour les infidèles
Et pour les cœurs indifférents.





ÉLÉGIE XIV

A un ami.

Ah ! c'en est trop : crois-moi, l'affreuse envie
Se hâte en vain de nommer mon vainqueur :
Le doux objet qui m'a repris son cœur
Me l'a rendu ; c'est pour toute la vie !
Je défierois et les rois et les dieux
De m'enlever désormais sa tendresse ;
L'éclat des rangs importune ses yeux,
L'Olympe entier n'a rien qui l'intéresse ;
Mon Eucharis, aux titres orgueilleux,
Préfère encor le nom de ma maîtresse.
Elle aime mieux, quand la rigueur du froid,
Durant la nuit, attriste la nature,
S'arranger même au bord d'un lit étroit,
Et partager mon humble couverture,
Que de régner sur cent peuples divers,
Ou d'étaler aux rives de la Seine
Plus de palais, et de jardins ouverts,

Que n'en eut Rhode, et Corinthe, et Mycène.
Son cœur enfin ne sauroit me tromper.
C'est pour moi seul qu'elle veut être belle,
C'est toujours moi que l'on garde à souper.
Mes fiers rivaux alors ont beau frapper,
Heurter, gémir, et la nommer cruelle;
On n'ouvre point : je suis seul avec elle,
Mourant d'amour, et d'orgueil enivré.
  O mes amis, dans son temple sacré,
Courons en foule adorer la déesse
Qui des amants me décerne le prix!
Oui, c'en est fait; ma dernière vieillesse
S'écoulera dans le sein d'Eucharis.
Mon Eucharis est à moi dès l'aurore;
Elle est à moi lorsque le jour s'enfuit :
Au crépuscule; et dans la vaste nuit,
Mon Eucharis est à moi seul encore.





ÉLÉGIE XV

A Eucharis.

Qui? moi! j'ai pu d'un air farouche
Te repousser dans mon emportement?
J'ai pu meurtrir tes bras, noircir ton cou charmant,
Et blesser sans pitié les roses de ta bouche?
Punis ces dents qui font couler tes pleurs,
Je m'offre, sans défense, à ta juste colère;
N'épargne pas mes yeux, imite mes fureurs :
Je conduirai tes coups si ta main délibère.
Mais pourquoi donc ce rival odieux
Rôde-t-il sans cesse à ta porte?
Pourquoi ces billets qu'on t'apporte
Avec un soin mystérieux?
Que veut cette foule idolâtre
De papillons dorés, d'insectes orgueilleux
Qui bourdonne à ta suite, et t'annonce en tous lieux?
Que fais-tu la dernière au sortir du théâtre?

Que fais-tu la première au temple de nos dieux?
Pardonne, ô ma jeune maîtresse!
Mon cœur s'inquiète aisément.
Je l'avouerai, dans ma fougueuse ivresse,
Je ne sais point aimer paisiblement.
L'oiseau qui dans ton sein repose mollement,
Et de son bec saisit ta langue enchanteresse,
D'un enfant au berceau l'innocente caresse,
Un baiser de ta sœur alarme ma tendresse,
Et désespère ton amant.
Je suis jaloux de l'ouvrier habile
Qui de ton corps mesure les contours;
Je suis jaloux de ce marbre immobile,
Qui tous les soirs te voit changer d'atours :
Je suis jaloux de toute la nature;
Et malheureux, jour et nuit tourmenté,
Je crois voir un rival caché dans ta ceinture,
Et sous le tissu fin qui voile ta beauté.
Revenez, revenez, doux enfants de Cythère,
Ramenez-nous la paix et les aimables jeux;
Cachez à mes rivaux mon crime involontaire,
Couvrez ces vils combats des ombres du mystère;
Eucharis me sourit, ma grâce est dans ses yeux.





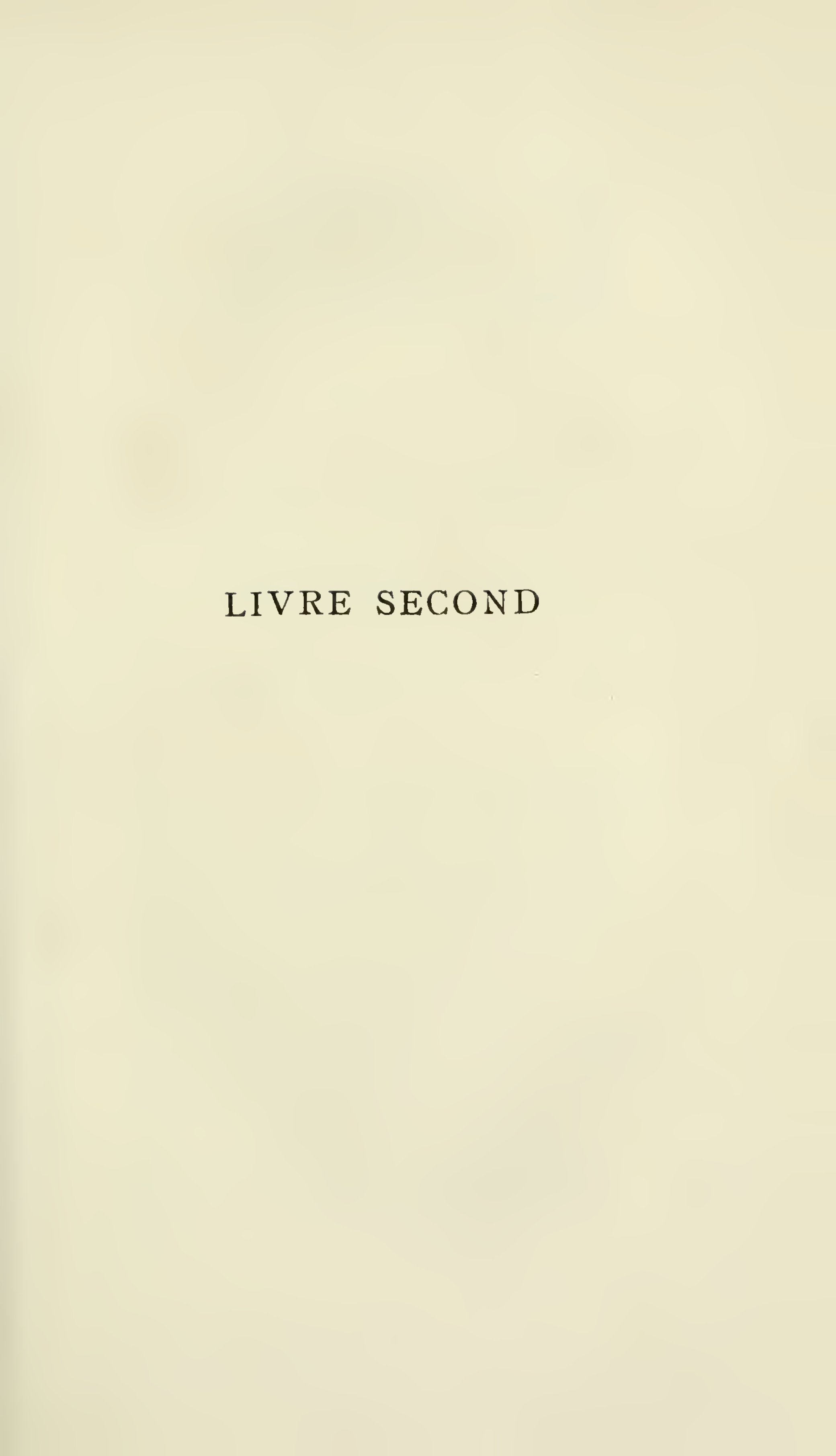
ÉLÉGIE XVI

Pourquoi reprocher à ma lyre
De préluder toujours sur des tons amoureux?
Je ne saurois former dans mon foible délire
De plus mâles accords, ni des chants plus heureux.
Laissons, laissons d'un vol agile
L'ambitieux vaisseau fendre les flots amers;
D'un timide aviron ma nacelle fragile
Doit raser humblement le rivage des mers.
Dans nos jours trop féconds en discordes rebelles,
Qu'un autre en vers pompeux célèbre les combats;
Qu'il chante les héros; moi je chante les belles,
De plus tendres fureurs et de plus doux ébats.
Enfant gâté de la paresse,
C'est assez que Vénus me couronne de fleurs;
C'est assez que l'amant me lise à sa maîtresse,
Qu'ils m'accordent ensemble un sourire ou des pleurs.
Ah! si d'un tendre amour la fille un jour éprise
Me consulte en secret sur son trouble naissant,

Et vingt fois en sursaut par sa mère surprise
Dans son sein entr'ouvert me cache en rougissant,
Je ne veux point d'autre gloire :
Chez nos neveux indulgents
On chérira ma mémoire ;
Dieu fêté des jeunes gens,
Dans mes amours négligents
Ils trouveront leur histoire ;
Et si l'Europe aux immortels écrits
Ne mêle point mes chansons périssables
On daignera peut-être dans Paris
Me mettre au rang des poètes aimables.







LIVRE SECOND





LIVRE SECOND

ÉLÉGIE I

Quand je perdois les plus beaux de mes jours
Si doucement aux pieds de ma maîtresse,
J'imaginois, dans ma crédule ivresse,
Qu'un tel bonheur devoit durer toujours.
« Qu'importe, hélas! me disois-je à moi-même,
Que le temps vole? Il doit peu m'alarmer.
Après mille ans peut-on cesser d'aimer
Ce qu'une fois éperdument on aime?
Quand j'aurai vu, moins bouillant dans mes vœux,
S'évanouir les erreurs du bel âge,
Et que mon front, dégarni de cheveux,
M'avertira qu'il est temps d'être sage,
Rendu pour lors à mes premiers penchants,
J'irai, j'irai loin d'un monde volage

De mes aïeux cultiver l'héritage,
Tondre ma vigne et labourer mes champs.
Dans mon foyer ma compagne fidèle,
Mon Eucharis viendra donner des lois;
Le doux ramier reconnoîtra sa voix,
Et mes agneaux bondiront autour d'elle.
Elle saura, dans la saison nouvelle,
Porter des fleurs au jeune dieu des bois:
Elle saura, puissant fils de Sémèle,
T'offrir les dons du plus riche des mois,
Et surcharger ta couronne immortelle
D'un raisin mûr qui rougira ses doigts.
Mon Eucharis fermera ma paupière.
Oui, je mourrai dans ses embrassements;
Et là, sans pompe, un jour, la même pierre,
Sous des cyprès unira deux amants. »
  Je le disois. Quelle erreur insensée,
Quel fol espoir enivroit ma pensée!
Les vents, hélas! en tourbillons fougueux
Sur l'océan ont emporté mes vœux.
Mon Eucharis est trompeuse et parjure.
Qu'ai-je donc fait? Et quelle est son injure?
Ai-je un seul jour, négligeant ses attraits,
A ses beaux yeux coûté de tristes larmes!
Ai-je, la nuit, dans des festins secrets,
Par mes clameurs ou mes chants indiscrets,
En l'éveillant, excité ses alarmes?
Dans mon malheur si j'ai pu l'offenser,
Je cours m'offrir à sa main vengeresse:
De tout mon sang je suis près d'effacer
Les pleurs jaloux qu'a versés sa tendresse.

Mais tremble, ô toi qui ris de mon tourment!
Tremble; l'Amour t'en réserve un terrible:
Censeur malin, crains cet arc invincible,
Qui d'un seul coup frappe et venge un amant.
Pour avoir ri des maux de la jeunesse,
A ses chagrins pour avoir insulté,
Que d'imprudents j'ai vus, dans leur vieillesse,
Tendre leurs mains aux fers de la beauté,
Balbutier un aveu ridicule,
Se parfumer, parer leurs cheveux blancs,
Et tout transis au pied d'un vestibule
De leur martyre amuser les passants!
  Ah! si je puis, revoyant l'inhumaine,
Seule un instant du moins l'entretenir;
A ses genoux si le sort me ramène,
Peut-être, hélas! mes tourments vont finir.
Mon Eucharis connoîtra ma tendresse,
Elle craindra de me désespérer:
Heureux l'amant quitté de sa maîtresse,
Qui la rencontre, et qu'elle voit pleurer!





ÉLÉGIE II

Je n'ai plus d'Eucharis, que m'importe la vie?
O nuit, viens dans ton ombre ensevelir mes yeux!
Je n'ai plus d'Eucharis; après sa perfidie,
Je ne veux plus revoir la lumière des cieux.
Moi qui, près d'elle assis dans son char radieux,
Marchois environné de la publique envie,
Moi qui, paisible roi, dans son âme asservie
Éclipsois l'univers, effaçois tous les dieux!
De sa haine aujourd'hui monument déplorable,
Dans la foule importune esclave confondu,
Triste et mouillant de pleurs sa porte inexorable,
Hélas! j'exhale en vain ma plainte misérable,
Au milieu des frimas sur la pierre étendu.
Le voilà donc, le prix de ma longue tendresse!
Qui croira désormais à ses attraits menteurs?
Après sept ans [1] entiers de bonheur et d'ivresse,

1. Ailleurs encore Bertin parle de ces sept ans. Voir plus loin élégie X.

Il faut me détacher de ses bras enchanteurs.
Je vais donc maintenant, tel qu'un ramier sauvage,
Qui, sur le rocher nu, lamente ses ennuis,
Seul dans un lit désert déplorant mon veuvage,
Mesurer tristement le cercle entier des nuits?
Du moins, l'amant trahi d'une beauté cruelle,
Qui, ne pouvant fléchir ses injustes mépris,
Se venge en l'imitant, forme une amour nouvelle,
D'un regret moins amer voit ses beaux jours flétris :
Mon sort à moi, mon sort, en perdant Eucharis,
Est de ne pouvoir plus aimer une autre qu'elle.
Employez l'artifice, étalez mille atours;
Non, vous ne m'aurez point, orgueilleuses maîtresses!
Eucharis a reçu mes premières caresses,
Eucharis obtiendra mes dernières amours.





ÉLÉGIE III

A Eucharis.

Oui, tout Paris sait ta noirceur,
Tout Paris sait ta perfidie :
Va chercher maintenant, impie,
Quelque stupide adorateur
Pour exercer ta dure tyrannie !
Je romps mes fers ; ingrate, je t'oublie,
Le désespoir t'arrache de mon cœur.
Une autre au rang de ma maîtresse
Va monter, le front ceint d'un immortel feston :
Une autre jouira du glorieux renom
Que t'avoit promis ma tendresse.
Pour elle sur des tons divers
Montant ma voix, dans mon juste délire
Je veux des cordes de ma lyre
Tirer les plus aimables airs,
Et la célébrer dans des vers
Si doux, qu'après soixante hivers,

L'amant se plaise à les relire.
Pour tracer son portrait brillant
Je suivrai, s'il le faut, ma douce fantaisie :
L'aurore, au bord de l'orient,
Aura paru moins belle aux peuples de l'Asie ;
Tu pâliras en le voyant
De fureur et de jalousie...
Pardonne, pardonne, Eucharis ;
N'en crois pas mes dédains, n'en crois pas ma colère :
Nulle autre n'entrera dans mon lit solitaire,
Nulle autre ne vivra dans mes derniers écrits.
Avant que ta beauté sorte de ma mémoire,
On verra l'eau suspendre et rebrousser son cours ;
Le soleil oubliera de dispenser les jours,
Et le peuple français de voler à la gloire.
Sois plus coupable encor, je t'aimerai toujours.
Je t'aimerai : voilà ma destinée.
Oui, malgré ton crime odieux,
Je ne saurois haïr tes yeux,
Ces yeux encor si chers à mon âme étonnée,
Ces yeux, mes souverains, mes astres et mes dieux.
Cent fois par eux, il m'en souvient, cruelle !
Tu m'as juré de me garder ta foi,
Jusqu'au tombeau d'être toujours à moi,
Et de mourir amoureuse et fidèle.
Tu voulois que ces yeux charmants,
Tout d'un coup détachés de leur double paupière,
Punissent ton erreur, si jamais la première
On te voyoit changer et trahir tes serments.
Et tu peux les lever encore
Vers ce ciel outragé qu'indignent tes rigueurs !

Et tu ne frémis pas d'armer ces dieux vengeurs
Que ton impunité trop longtemps déshonore !
Dis-moi, qui te forçoit d'imiter la pâleur,
Et de meurtrir ton sein de tes ongles barbares ?
Dis-moi, qui te forçoit, dans ta feinte douleur,
De répandre à regret quelques larmes avares ?
Fiez-vous donc, tristes amants,
Aux soupirs, aux faveurs, aux transports de vos belles !
Ah ! croyez-moi, saisissez les instants
Qui vous sont accordés par elles :
Il n'est point d'amours éternelles,
Il n'est point de plaisirs constants.





ÉLÉGIE IV

A Eucharis.

Que me sert aujourd'hui dans des nuits plus heureuses
D'avoir su te former aux combats de Vénus ?
Que me sert, en pressant tes lèvres amoureuses,
De t'avoir révélé des secrets inconnus ?
Je suis victime, hélas ! de ma propre science ;
Moi-même, à me trahir, j'instruisis ta beauté :
Que je dois regretter ton aimable ignorance,
Ta craintive pudeur, et ta simplicité !
Quand ton cœur autrefois couronna ma tendresse,
Tes mains savoient à peine agiter des verroux ;
Je t'appris, le premier, par quelle heureuse adresse
On peut, en les tournant, échapper aux jaloux :
Je t'appris l'art, si cher à la jeune maîtresse,
D'écarter de son lit un odieux époux.
Malheureux ! en un mot, je t'appris comme on aime !
Ton orgueil s'enrichit de mes rares secrets.
Du suc brillant des fleurs j'embellis tes attraits,

Et remis dans tes mains le fard de Vénus même.
Nulle amante bientôt ne sut mieux effacer
Le bleuâtre sillon que sur un cou d'albâtre
Imprime de ses dents un amant idolâtre,
Et ces doux souvenirs qu'on se plaît à tracer.
Quel prix de tant de soins a donc reçu ton maître?
Un autre impunément jouit de mes leçons.
Le laboureur du moins recueille ses moissons,
Et goûte en paix les fruits que ses mains ont fait naître.
Un autre, un autre, ô ciel! conçois-tu mes soupçons?
Conçois-tu les fureurs de mon âme offensée?
Oui, je te vois, ingrate! et ma triste pensée
Se figure déjà de combien de façons
Le barbare te tient, sans pudeur, embrassée.
Peux-tu me préférer ce rival orgueilleux,
Vil suivant de Plutus que l'intérêt dévore,
Et dont l'instinct grossier préfère à tes beaux yeux
Ces trésors criminels qu'aux bornes de l'aurore
A cachés vainement la prudence des dieux?
Oses-tu bien presser de tes mains caressantes
Ce cœur inexorable aux travaux endurci,
Qui trois ou quatre fois, sous un ciel obscurci,
N'a pas craint d'affronter les deux mers frémissantes,
Et des chiens de Scylla les clameurs gémissantes,
Et ces gouffres profonds tournoyants sous ses pas?
Penses-tu qu'amoureux de son doux esclavage,
Désormais il renonce à quitter le rivage?
On dit que l'inhumain, méprisant tes appas,
Déjà prêt à partir sur la foi d'une étoile,
Redemande des vents, fait déployer la voile,
Et de ton lit oiseux veut courir au trépas.

Que je plains ta douleur, amante infortunée !
Combien tu pleureras ton fol égarement !
Malgré ton crime, hélas ! de plaisirs couronnée,
Puisses-tu ne jamais connoître le tourment
D'aimer comme je t'aime, et d'être abandonnée !



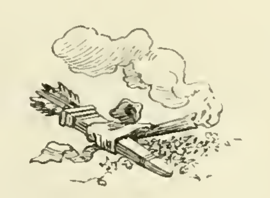


ÉLÉGIE V

Je vous revois, ombrage solitaire,
Lit de verdure impénétrable au jour,
De mes plaisirs discret dépositaire,
Temple charmant où j'ai connu l'Amour.
O souvenir trop cher à ma tendresse !
J'entends l'écho des rochers d'alentour
Redire encor le nom de ma maîtresse :
Je vous revois, délicieux séjour !
Mais ces moments de bonheur et d'ivresse,
Ces doux moments sont perdus sans retour.
C'est là, c'est là qu'au printemps de ma vie,
En la voyant je me sentis brûler
D'un feu soudain : je ne pus lui parler ;
Et la lumière à mes yeux fut ravie.
C'est là qu'un soir j'osai prendre sa main,
Et la baiser d'un air timide et sage ;
C'est là qu'un soir j'osai bien davantage :
Rapidement je fis battre son sein,
Et la rougeur colora son visage :

C'est là qu'un soir je la surpris au bain.
Je vois plus loin la grotte fortunée
Où dans mes bras, soumise, abandonnée,
Les nœuds défaits, et les cheveux épars,
De son vainqueur évitant les regards,
Mon Eucharis, heureuse et confondue,
Pleura longtemps sa liberté perdue.
Le lendemain, de ses doigts délicats
Elle pinçoit les cordes de sa lyre;
Et l'œil en feu, dans son nouveau délire,
Elle chantoit l'amour et ses combats.
A ses genoux, j'accompagnois tout bas
Ces airs touchants que l'amour même inspire,
Que malgré soi l'on se plaît à redire
L'instant d'après. Alors plus enflammé
Je m'écriois : « Non, Corinne, et Thémire,
Céphise, Aglaure, et la brune Zulmé
Qu'on vante tant, ne sont rien auprès d'elle!
Mon Eucharis est surtout plus fidèle;
Je suis bien sûr d'être toujours aimé! »
La nuit survint : asile humble et champêtre,
Long corridor interdit aux jaloux,
Tu protégeas mes larcins les plus doux.
Combien de fois j'entrai par la fenêtre
Quand sa pudeur m'opposoit des verroux!
Combien de fois dans l'enceinte profonde
De ces ruisseaux en fuyant retenus,
Au jour baissant, je vis ses charmes nus
En se plongeant embrassés de leur onde,
Et sur les flots quelque temps soutenus!
Je croyois voir ou Diane, ou Vénus,

Sortant des mers pour embellir le monde!
Combien de fois, au sein même des eaux
Qu'elle entr'ouvroit, me plongeant après elle,
Et la pressant sur un lit de roseaux,
Je découvris une source nouvelle
De voluptés dans ces antres nouveaux!
O voluptés, délices du bel âge,
Plaisirs, amours, qu'êtes-vous devenus?
Je crois errer sur des bords inconnus,
Et ne retrouve ici que votre image.
Dans ce bois sombre en cyprès transformé,
Je n'entends plus qu'un triste et long murmure;
Ce vallon frais, par les monts renfermé,
N'offre à mes yeux qu'une aride verdure;
L'oiseau se tait, l'air est moins parfumé,
Et ce ruisseau roule une onde moins pure:
Tout est changé pour moi dans la nature:
Tout m'y déplaît; je ne suis plus aimé.



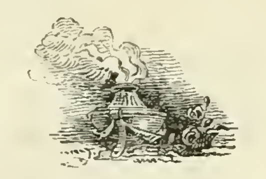


ELÉGIE VI

A un rival.

Tu ris dans ta barbare ivresse,
Des maux qu'endure mon amour :
Objet des caprices d'un jour,
Triomphe, insulte à ma détresse ;
Triomphe, crois-moi : le temps presse ;
Demain ta crédule tendresse
Gémira peut-être à son tour.
Crois-tu déjà que l'infidèle
Pour toi parfume ses cheveux?
On sait quel jeune ambitieux
Est en secret préféré d'elle :
Tu n'es plus rien ; c'est à ses yeux
Que l'ingrate veut être belle.
Tu ne connois pas les dédains
De cette amante impérieuse,
Et sa colère impétueuse,
Et ses caprices inhumains.

La paille errante et passagère,
Qui dans l'air tourne en s'élevant,
La laine éparse au gré du vent,
La feuille du tremble mouvant
Est moins inconstante et légère.
Cent fois plus terrible en ses jeux
Que la cascade vagabonde,
Qui des Apennins orageux
Se précipite, écume, gronde,
Et roule dans les champs fangeux:
Ou que la mer Adriatique,
Quand des bords d'Europe et d'Afrique
Deux vents déchaînés dans les airs,
Jusque dans le sein de Venise,
Sur le dos de Neptune assise,
Font bouillonner les flots amers.





ÉLÉGIE VII

A Eucharis.

Qui t'aimera jamais comme je t'aime !
Dans tes yeux seuls qui mettra son bonheur ?
Reviens, ô mon bien suprême ;
Entre mes bras abjure ton erreur.
Reviens, crois-moi, mon visage
— N'est point si changé du temps :
Vois sur mon front ces cheveux bruns flottants,
De la vieillesse ont-ils senti l'outrage ?
Ne rougis point de mon âge ;
Je compte à peine un lustre après vingt ans.
Je suis cher à Vénus, cher au dieu de la Thrace :
Au milieu des festins je bois le vin mousseux :
Émule de Chapelle, et disciple d'Horace,
Parfois son luth, avec grâce,
A retenti sous mes doigts paresseux.
Qui sait mieux, à pas lents, dans une nuit obscure
Chercher furtivement l'objet de ses désirs,

Déposer des baisers sans le moindre murmure,
Et varier, suspendre ou hâter les plaisirs !
Tu pleureras un jour ta rigueur imprudente;
De mon amour, trop tard, tu connoîtras le prix :
Dès demain, dès ce soir, mon âme indépendante
Peut châtier tes superbes mépris.
Déjà, déjà vingt beautés dans Paris
M'offrent leur cœur et briguent ma tendresse :
J'en sais même une, ô ma belle maîtresse !
Qui se vante tout haut d'être mon Eucharis.
Reviens, avant qu'une étrangère,
Près de moi, vers minuit, se glisse entre deux draps,
Et sur mon lit défait, en chemise légère,
Le lendemain matin repose dans mes bras.
Oui, reviens; à ce prix, ma compagne adorable,
Ton ami se soumet à la plus dure loi :
Et si jamais il ose devant toi
Louer, regarder même un seul objet aimable,
Puissent, le jour entier, dans tes yeux menaçants,
Ses yeux chercher en vain le pardon qu'il implore,
Et ta porte, insensible à ses cris gémissants,
Ne point s'ouvrir avant l'aurore !
Songes-y bien ; la coupable beauté
Que nul amant n'a pu trouver constante,
Dans son automne expiant sa fierté,
Seule en un coin, plaintive et gémissante,
A la lueur d'une lampe mourante,
Conduit l'aiguille, ou d'une main tremblante
Tourne un fuseau de ses pleurs humecté.
En la voyant, la maligne jeunesse
Triomphe, et rit de sa douleur.

Des désirs impuissants tourmentent sa vieillesse :
Elle implore Vénus ; mais la fière déesse
Détourne ses regards, et lui répond sans cesse
Qu'elle a mérité son malheur.





ÉLÉGIE VIII

A M. le comte de Parny[1].

Tout s'anime dans la nature ;
Doux Avril, tu descends des airs :
Vénus détache sa ceinture ;
Les fleurs émaillent la verdure,
Et l'oiseau reprend ses concerts.
Quittez le brouillard de la ville
Et ses embarras indiscrets ;
Paisible habitant du Marais,
Courez, dans ce vallon fertile[2]
Qu'ont embelli Flore et Cérès,
De la campagne renaissante
Respirer les douces odeurs,

1. Frère aîné du chevalier de Parny.

2. Feuillancour, où le chevalier de Parny avait une propriété et où se tenaient les réunions de *la Caserne*. Voir plus loin l'élégie XII et le *Voyage de Bourgogne*.

Et sur l'épine blanchissante
Cueillir ses premières faveurs.
Aux champs le printemps vous appelle :
Ah ! profitez de ses beaux jours.
Heureux favori des amours,
C'est pour vous qu'il se renouvelle :
Pour moi la peine est éternelle,
Et l'hiver durera toujours.





ÉLÉGIE IX

A M. le chevalier de Parny[1].

Je perds la moitié de moi-même,
Et tu me défends de pleurer !
Ami, qui pourroit endurer
Mon infortune et ma douleur extrême ?
Un autre, ô ciel ! de plaisir éperdu,
Contre son cœur pressera l'infidèle !
Un autre dormira près d'elle
Jusqu'au milieu du jour, à ma place étendu !
Et moi, pour prix de mes ardeurs sincères,
Trahi, quitté dans l'âge des amours,
Hélas ! je verrai pour toujours,
Comme des ombres mensongères,
S'évanouir mes heures les plus chères,
Les plaisirs séduisants, les voluptés légères,

1. En réponse aux vers que Parny lui avait adressés. (Livre II, élég. 6.)

Sans verser des larmes amères,
Et sans tourner les yeux vers mes premiers beaux jours !
Non ; de ce courage suprême
Mon cœur est bien loin de s'armer.
Quiconque, en perdant ce qu'il aime,
Peut se résoudre à vivre, est indigne d'aimer.
Ne me reproche plus ma honteuse foiblesse :
Tibulle a tant pleuré sa chère Néèra !
Nous savons tous par cœur ces vers pleins de mollesse,
Que loin de ses amours Pétrarque soupira.
Toi-même enfin, quand ta belle maîtresse,
Celle que tu chéris cent fois plus que tes yeux,
Premier objet de ta vive tendresse,
T'exila sans pitié de son lit amoureux,
Souillé d'une indigne poussière,
Tremblant, égaré, furieux,
De tes deux mains arrachant tes cheveux,
Je t'ai vu dans mes bras abhorrer la lumière,
Et te plaindre à la fois des mortels et des dieux.
Eh ! qui dans l'univers ignore tes alarmes ?
Quel cœur à tes chagrins n'a point donné de larmes ?
Du Pinde et de Paphos tous les antres émus
Ont retenti cent fois du nom d'Éléonore ;
Dans les vallons d'Hybla, sur le sommet d'Hémus,
Les rochers attendris le répètent encore.





ÉLÉGIE X

A Eucharis.

Le ciel, hélas! veut venger mes injures;
Le ciel punit ton infidélité :
Tu perds déjà ta fraîcheur, ta beauté,
Ton doux éclat et ces cheveux parjures
Dont l'or superbe enivroit ta fierté.
Combien de fois je t'avois prévenue :
« Mon Eucharis, fuis les jeunes amants;
Sois dans tes mœurs discrète, retenue;
Ne perds jamais ta pudeur ingénue,
Et garde-toi d'oublier tes serments!
Il est des dieux : si tu trahis ma flamme,
A leurs regards ne crois pas échapper;
Il est des dieux qu'on ne sauroit tromper.
Tremble, Eucharis! ils lisent dans ton âme,
Et puniront d'un éternel regret
Le seul transport d'un désir indiscret. »
Je te l'ai dit; et je me souviens même

Qu'en le disant, les yeux de pleurs noyés,
Je te serrois, dans mon désordre extrême,
Les deux genoux, et baisois tes deux pieds.
Alors, alors tu jurois, ô ma vie !
Que nul amant ne tenteroit ta foi ;
Et qu'à moi seul ta jeunesse asservie
Refuseroit même le cœur d'un roi,
Quand son amour, aux deux bords de la Loire,
De vingt châteaux doterait tes appas ;
Quand, te couvrant des rayons de sa gloire,
Du lit au trône il conduiroit tes pas.
Avec ces mots, dans la nuit la plus noire,
Ton art divin me feroit voir les cieux.
Bien plus ; des pleurs, s'échappant de tes yeux,
Mouilloient ta joue et parcouroient tes charmes.
Que je rougis de ma simplicité !
Oui, tu pleurois ; et moi, tout agité,
Contre moi-même en secret irrité,
Je m'en vouloïs de causer tes alarmes,
Crédule, hélas ! et j'essuyois tes larmes.
C'en est donc fait : ta main brise nos fers ;
En me quittant tu ris encor, traîtresse !
Songe du moins aux maux que j'ai soufferts
Pour retenir ta volage tendresse.
Tu le sais bien ; ton esclave amoureux
N'a redouté ni les vents, ni la pluie,
Ni le soleil, ni le froid rigoureux,
Ni les torrents roulant des rocs affreux,
Ni Jupiter sous un ciel en furie.
Et qui, dis-moi, célébra ta beauté ?
Paris encore est plein de mon délire ;

Sept ans entiers j'ai chanté sur ma lyre
Et ta constance et ma félicité.
En te voyant, si la foule soupire,
Si tous les cœurs te décernent l'empire
Des déités, reines de l'univers,
Ingrate, hélas! tu le dois à mes vers.
Oui, je voudrois dans la flamme rapide
Anéantir ces vers adulateurs;
Oui, je voudrois que l'océan avide
Eût englouti mes écrits imposteurs.
On connoîtra malgré moi l'infidèle :
Vainqueur du temps, son nom vivra toujours,
On oubliera qu'elle a troublé mes jours,
Et les amants ne parleront que d'elle.





ÉLÉGIE XI

LES VOYAGES

A. MM. de Parny.

J'ai souvent essayé de noyer dans le vin
Ma peine et mes tristes alarmes :
O Bacchus ! ton nectar divin
S'aigrissoit sur mon cœur, et se tournoit en larmes.
J'ai souvent essayé, dans la longueur des nuits,
D'accorder sous mes doigts la lyre de Chapelle ;
Les vers n'ont pu distraire mes ennuis,
Et malgré moi je chantois l'infidèle.
Enfin, je l'avouerai, dans mes bras amoureux
J'ai tenu quelquefois une autre enchanteresse ;
Mais tout d'un coup, au fort de mon ivresse,
Quand je touchois au moment d'être heureux,
Le souvenir de ma maîtresse
Venoit saisir mon cœur et glacer ma tendresse,
Et je sentois expirer tous mes feux.

Que n'ai-je point tenté ? Dieux ! qu'il est difficile
D'abjurer promptement de si longues amours !
Tant que le même mur nous servira d'asile,
Tant que le même ciel éclairera nos jours,
Hélas ! je le sens bien, je l'aimerai toujours.
Si vous voulez que je l'oublie,
O mes amis, partons ; ôtez-moi de ses yeux ;
Pour de lointains climats abandonnons ces lieux ;
Courons interroger les champs de l'Italie,
Et lui redemander ses héros et ses dieux ;
Fuyons. Adieu, remparts, superbe promenade,
Dont les ormes touffus environnent Paris ;
Adieu, bronze adoré du plus grand des Henris ;
Adieu, Louvre immortel, pompeuse colonnade ;
Adieu surtout, adieu, trop ingrate Eucharis !
Je le verrai, ce beau ciel de Provence,
Ces vallons odorants tout peuplés d'orangers,
Où l'on dit qu'autrefois des poètes bergers,
Les premiers dans leurs vers marquèrent la cadence.
Je verrai ce paisible port,
Et les antiques tours de la riche Marseilles.
Nos vaisseaux sont-ils prêts ? Poussez-nous loin du bord.
Compagnons, courbez-vous sur des rames pareilles ;
Fendez légèrement le dos des flots amers ;
Abandonnez la voile au souffle qui l'entraîne.
Le zéphyr règne dans les airs ;
Et, mollement porté sur la mer de Tyrrhène,
Je découvre déjà la ville des Césars,
Rome, en guerriers fameux autrefois si féconde,
Rome, encore aujourd'hui l'empire des beaux-arts,
L'oracle de vingt rois et le temple du monde.

Voilà donc les foyers des fils de Scipion,
Et des fiers descendants du demi-dieu du Tibre !
Voilà ce Capitole, et ce beau Panthéon,
Où semble encore errer l'ombre d'un peuple libre !
Oh ! qui me nommera tous ces marbres épars
Et ces grands monuments dont mon âme est frappée ?
Montons au Vatican ; courons au Champ de Mars,
Au portique d'Auguste, à celui de Pompée.
Sont-ce là les jardins où Catulle autrefois
Se promenoit le soir à côté d'Hypsithille ?
Citoyens, s'il en est que réveille ma voix,
Montrez-moi la maison d'Horace et de Virgile.
Avec quel doux saisissement
Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ces bois et ce coteau charmant
Que ta muse a décrits dans des vers pleins de grâce,
De ton goût délicat éternel monument !
J'irai dans tes champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers
Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers ;
J'irai chercher d'un œil avide
De leurs débris sacrés un reste enseveli,
Et, dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chute rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.
Puissé-je, hélas ! au doux bruit de leur onde
Finir mes jours, ainsi que mes revers !
Ce petit coin de l'univers
Rit plus à mes regards que le reste du monde.

L'olive, le citron, la noix chère à Palès,
Y rompent de leur poids les branches gémissantes;
Et sur le mont voisin les grappes mûrissantes
Ne portent point envie aux raisins de Calès[1].
Là, le printemps est long, et l'hiver sans froidure;
Là, croissent des gazons d'éternelle verdure;
Là, peut-être, l'étude, et l'absence et le temps,
Pourront bannir de ma mémoire
Un amour insensé qui ternit trop ma gloire,
Et dont le vain délire abrégea mes instants.

1. En Campanie, dans le voisinage de Falerne.





ÉLÉGIE XII

Oui, c'en est fait, je demeure en ces lieux;
Je borne ici ma course vagabonde.
De ces longs pins le deuil religieux
Convient, hélas! à ma douleur profonde.
Tranquille, au loin, je n'entends sous les cieux
Que le bruit sourd de l'océan qui gronde.
Je puis donc seul verser enfin des pleurs,
Et dans les airs exhaler mon martyre;
Si quelque nymphe, apprenant mes malheurs,
Aux rocs émus ne court point les redire,
Je puis donc seul de lamentables cris
Laisser en paix ces vastes solitudes!
D'où reprendrai-je, inhumaine Eucharis,
Tes désirs vains, tes injustes mépris,
Et tes noirceurs et tes ingratitudes?
Ils sont passés, ces jours délicieux,
Où tout rempli de ma première ivresse,
Sans nul soupçon, sans reproche odieux,

Sûr d'être aimé de ma belle maîtresse,
Par mon bonheur je surpassois les dieux.
Depuis longtemps sa fatale colère
D'ennuis amers a trop su me nourrir.
Je perds son cœur, je cesse de lui plaire :
De ma douleur je n'ai plus qu'à mourir.
Oui, j'en mourrai ; voilà mon espérance.
Je vois déjà mon étoile pâlir ;
Lassé du jour, lassé de ma souffrance,
Dans le Cocyte, avec indifférence,
Comme un torrent, je cours m'ensevelir.
Approchez-vous pour fermer ma paupière,
Approchez-vous, peuple cher à Vénus !
Votre ami touche à son heure dernière :
Bientôt, hélas ! Mysis ne sera plus.

Oh ! qui pourra me voir ainsi descendre
Dans le cercueil, à la fleur de mes jours ?
Qui ne voudra toucher au moins la cendre
Du paresseux qui chanta les amours ?
Là, je le sais, nul orateur célèbre
N'étalera d'éloquentes douleurs.
Mais sur ma tombe on sèmera des fleurs ;
Mais nul amant de la pompe funèbre
Ne reviendra sans répandre des pleurs.

A la pitié toi seule inaccessible,
Toi seule, ingrate et coupable beauté,
Contempleras d'un œil sec et paisible
La place encore où ce cœur trop sensible
Déplorera ton infidélité.
O mes amis ! pour consoler mon ombre,
Transportez-moi sous les riants berceaux

De Feuillancour, dans ce bois frais et sombre
Entrecoupé de mobiles ruisseaux ;
Dans ce Tibur solitaire et champêtre
Aux jeux, aux ris, aux plaisirs consacré ;
Dans ce vallon tant de fois célébré,
Où maintenant vous m'appelez peut-être !
Là, mes amis, au pied d'un jeune hêtre,
D'une onde pure en tout temps abreuvé,
Que mon tombeau soit sans pompe élevé ;
Et que vos mains y prennent soin d'écrire
Ces vers, qu'un jour, du haut du grand chemin
Le voyageur qui monte à Saint-Germain,
Tout en courant s'empressera de lire :
« Ci-gît, hélas ! un amant trop épris
Des doux attraits d'une beauté cruelle ;
Tout son destin fut d'aimer Eucharis,
Et de mourir abandonné par elle. »





ÉLÉGIE XIII

Brisons cette lyre inutile,
Eucharis n'entend plus mes airs :
Quittons les bois de Lucrétile
Et l'empire du dieu des vers.
Cherchez désormais qui vous chante,
O mère des tendres Amours !
Je perds l'illusion touchante
Qui seule embellissoit mes jours.
Doux plaisirs, voluptés légères,
Et vous, maîtresses mensongères,
Je vous dis adieu pour toujours.
  Mon vaisseau, battu par l'orage,
A fui sous les flots écumants.
Par le péril rendu plus sage,
J'abjure mes égarements ;
Je gagne le port à la nage,
Et sur le sable du rivage

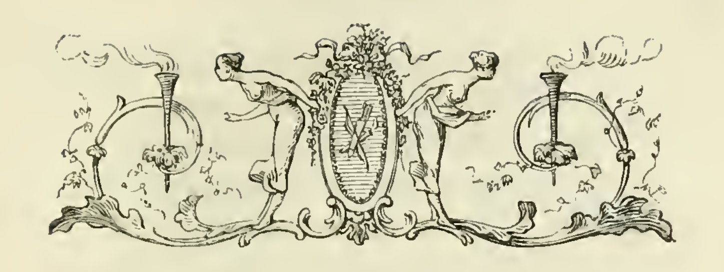
Je dépose mes vêtements,
Pour instruire de mon naufrage
Le peuple insensé des amants.





LIVRE TROISIÈME





LIVRE TROISIÈME

ÉLÉGIE I

A ma muse.

AMOUR le veut, retournons à Cythère.....
Muse, renonce à tes sages loisirs.
Ce dur enfant sur mon luth tributaire
M'ordonne encor de vanter ses plaisirs.
N'irritons pas son humeur volontaire,
Obéissons, quels que soient ses projets.
Ma muse, un jour, tranquille et solitaire,
Tu traiteras de plus nobles sujets :
Tu chanteras nos forces renaissantes,
D'un règne heureux monuments immortels,
Nos bords couverts d'enseignes menaçantes,

Sous nos vaisseaux les deux mers blanchissantes,
Et l'Amérique embrassant nos autels[1].
Tu nous peindras de son triple tonnerre
Louis armé pour maintenir ses droits,
Donnant la paix au reste de la terre,
Humiliant la superbe Angleterre,
Et de son joug affranchissant vingt rois.
Dis maintenant les faveurs des bergères,
Et les larcins des fortunés amants,
Leurs démêlés, leurs fureurs passagères,
Et leurs transports, et même leurs tourments.
Je reprendrai les molles élégies :
Courez, mes vers, sur des pieds inégaux,
Et ramenez au milieu des orgies
Tous les amours en triomphe à Paphos.
Applaudissez , ô nymphes du Permesse !
Tressez des fleurs pour votre nourrisson.
Entourez-moi, tendre et belle jeunesse :
Je tiens pour vous école de sagesse;
Écoutez bien ma dernière leçon.
Heureux, cent fois heureux, l'objet aimable
Dont le doux nom couronnera mes vers !
Mes vers seront un monument durable
De sa beauté qu'encensa l'univers...
Thèbes n'est plus : tout ce vaste rivage
N'est qu'un amas de tombeaux éclatants ;

1. L'alliance de la France avec les *insurgents* avait été signée le 6 février 1778 : la flotte de la Méditerranée, sous d'Estaing, sortit de Toulon, le 13 avril, à destination de l'Amérique ; et le 8 juillet, d'Orvilliers, appareilla de Brest avec 30 vaisseaux.

Sparte, Ilion, Babylone et Carthage
Ont disparu sous les efforts du Temps;
Le Temps, un jour, détruira nos murailles,
Et ces jardins par la Seine embellis;
Le Temps, un jour, aux plaines de Versailles,
Sous la charrue écrasera les lis.
Ne craignez rien de sa rigueur extrême,
O charme heureux de mes derniers beaux jours!
Regardez-vous, et songez qui vous aime :
Du ciel le Temps a chassé les dieux même;
Ils sont tombés : mais vous vivrez toujours.





ÉLÉGIE II

A Catilie.

Va, ne crains pas que je l'oublie,
Ce jour, ce fortuné moment,
Où, pleins d'amour et de folie,
Tous les deux, sans savoir comment,
Dans un rapide emportement,
Nous fîmes le tendre serment
De nous aimer toute la vie.
Tu n'avois pas encor seize ans;
Les jeux seuls occupoient ta naïve ignorance,
Tes plaisirs étoient purs, et tes goûts innocents;
L'œil baissé, tu voyois avec indifférence
S'arrondir de ton sein les trésors ravissants.
De ces dons précieux je t'enseignai l'usage;
Je sentis sous mes doigts le marbre s'animer;
La pudeur colora les lis de ton visage,
Ton tendre cœur s'ouvrit au doux besoin d'aimer.
Te souvient-il de ces belles soirées,

Où dans le bois touffu nous respirions le frais?
Entre ta sœur et ta mère, égarées,
Mes mains savoient toujours rencontrer tes attraits;
De mon bras gauche étendu par derrière,
Je te serrois mollement sur mon cœur;
A leurs côtés je baisois ta paupière,
Et ce péril augmentoit mon bonheur.
Enfin je l'ai cueilli ce prix de ma tendresse,
Que tes cris refusoient à mon juste désir;
Tu sais avec combien d'adresse,
Malgré toi, par degrés, il fallut le saisir.
Tu frémis de douleur, tu répandis des larmes;
Mais un dieu qui survint dissipa tes alarmes,
Et le plaisir guérit l'ouvrage du plaisir.
Prémices de l'amour, délicieuse ivresse,
Ah! que ne durez-vous toujours!
Plaisirs, dont l'enfance intéresse,
Ne fuyez pas si vite; arrêtez : qui vous presse?
Votre aurore vaut seule un siècle de beaux jours!
Eh! qui peut remplacer l'erreur enchanteresse
Où s'abandonne alors un amant éperdu?
Le breuvage divin qu'a goûté sa maîtresse,
Le fruit que sa bouche a mordu,
Son baiser du matin, sa première caresse,
L'attente d'un bonheur mille fois suspendu,
Et ce mot si touchant, ce seul mot : *Je vous aime,*
Est peut-être aussi doux que la volupté même.
O ma divinité suprême,
Prolongeons, s'il se peut, des moments aussi courts!
Laissons là la vieillesse et tous ses vains discours.
Je foule aux pieds ces biens que le vulgaire envie;

Dans tes bras amoureux j'achèverois ma vie
Loin du bruit des cités et du faste des cours.

Transportez-moi sous le pôle du monde,
Dans ces déserts glacés, où, tout couvert de peaux,
Seul, errant tristement dans une nuit profonde,
Le Lapon, emporté sur de légers traîneaux,
Promène incessamment sa hutte vagabonde;

Transportez-moi sous l'ardent équateur,
Dans les sables mouvants de l'inculte Libye :
Oui, j'aimerai toujours les yeux de Catilie,
Oui, j'aimerai toujours son sourire enchanteur.





ÉLÉGIE III

A la même.

Songes-y bien, ma bergère,
Une heure après le lever
De l'étoile de ta mère,
Dans ton réduit solitaire
Ce soir j'irai te trouver.
La nuit de crêpes couverte
Protégera nos plaisirs;
Laisse ta porte entr'ouverte
Au tendre essaim des désirs.
Écarte de mon passage
Tout fer ou marbre inhumain;
Et, d'un pied discret et sage
Interrogeant le chemin,
Si mon doux péril te touche,
Fais qu'au signal de ma bouche
Je rencontre encor ta main
Pour me guider vers ta couche.

Ciel ! que ce temps si léger
Paroît long, quand on espère !
Le soleil sous l'hémisphère
Ne veut donc pas se plonger ?
Accourez, humides Heures
Qui présidez à la nuit ;
Répandez sur nos demeures
Ce calme heureux qui vous suit.
O fleurs, pressez-vous d'éclore
Pour mes desseins les plus doux ;
Et toi, Sommeil que j'implore,
Jusqu'au retour de l'aurore
Assoupis l'œil des jaloux !





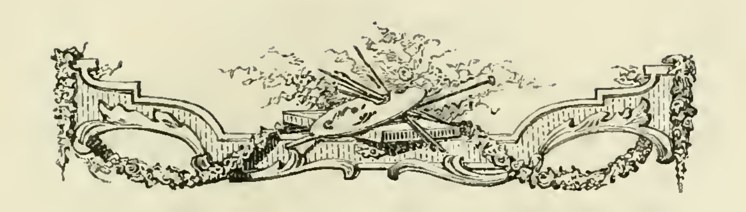
ÉLÉGIE IV

LA VEILLÉE

J'avois signalé ma tendresse;
L'Amour applaudissoit; j'étois égal aux dieux.
Accablé de langueurs, de fatigue et d'ivresse,
Entre les bras de ma maîtresse
Le doux sommeil avoit fermé mes yeux.
Elle, qui n'est plus écolière
Dans l'art qu'elle a, sous moi, naguère commencé,
De sa bouche amoureuse entr'ouvrit ma paupière,
Et, d'un son de voix doux à l'oreille adressé :
« Tu dors, paresseux! me dit-elle;
Regarde : il n'est pas encor jour.
Tu dors à l'heure la plus belle
Que le cercle des nuits ramène pour l'amour!
Laissons, laissons la diligente Aurore
S'arracher, sans pitié, du lit de son amant;
Jouissons, nous mortels; profitons du moment :
Qui sait, hélas! demain si nous serons encore?

Viens, je brûle; écartons ces voiles indiscrets!
Prends-moi : contre ton sein que je meure enchaînée!
Recommençons nos jeux; invoquons Dionée :
Veillons. Tu dormiras après,
Si tu veux, toute la journée. »





ÉLÉGIE V

LA MOISSON

Ma maîtresse retourne à sa maison des champs.
Quel cœur barbare et dur peut rester à la ville ?
Fuyons ; dérobons-nous à sa pompe servile,
A ses frivolités, à ses discours méchants.
Loin des remparts poudreux qu'arrose en vain la Seine,
Courons des fruits vermeils admirer les couleurs,
Et, sous le frais abri des forêts de Vincenne,
Du Lion dévorant éviter les chaleurs.
Viens, l'autel est paré ; viens, la victime est prête ;
Descends du haut des cieux, bienfaisante Cérès !
Prends ta faucille en main, et couronne ta tête
De bluets et d'épis, trésors de tes guérets.
O mes Lares ! ce jour doit être un jour de fête ;
Des plus riants festons j'ornerai vos portraits.
Écartez loin de nous et la pluie et l'orage,
D'un jour tranquille et pur éclairez nos moissons.

Voyez-vous ces vieillards, ces filles, ces garçons,
Tout un peuple courbé qui s'empresse à l'ouvrage,
Et détonne gaiement de rustiques chansons ?
Ils vont de rang en rang : sous leur main diligente
Déjà ces longs tuyaux, d'énormes grains chargés,
Tombent sur les sillons, en faisceaux partagés.
Le van chasse dans l'air une paille indigente ;
La terre au loin gémit sous l'effort des batteurs.
Vers le soir, au château la troupe cantonnée
Se délasse en riant du poids de la journée,
Et le plaisir succède à ces soins enchanteurs.
Amis, qu'attendez-vous ! Mêlons-nous à la danse
De ces pâtres joyeux, folâtrant sous l'ormeau :
Le flageolet aigu marque assez la cadence ;
Conduisons tour à tour les belles du hameau.
Qu'on tire cent flacons de la glace pilée ;
Versez-moi d'un vin frais qui ternit le cristal :
Je ne rougirai point, ce soir, dans la vallée
De vous suivre en tremblant et d'un pas inégal ;
Tout sied en ce beau jour. Buvons à Catilie,
Buvons à Nivernois[1], buvons à Maillebois[2].

1. Louis-Jules-Barbon Mancini-Mazarini, duc de Nivernais (1716-1798). Il avait remplacé, en 1743, Massillon à l'Académie française. Il habitait rue de Tournon le bel hôtel qui aujourd'hui sert de caserne. Veuf, le 10 mars 1782, d'Hélène-Angélique-Françoise Phélypeaux de Pontchartrain, il se remaria, le 14 octobre de la même année, à Marie-Thérèse de Brancas, célèbre dans la société du temps sous le nom de comtesse de Rochefort, et avec laquelle il était lié depuis longtemps.

2. Yves-Marie-François Desmarets, comte de Maillebois.

Et vous, soutien du trône, espoir de la patrie,
Mon protecteur, mon maître, auguste fils des rois[1],
Encouragez ma muse, et soutenez ma voix.
Je chante les jardins, et le dieu des campagnes,
Pan, qui jadis enfla des roseaux sous ses doigts,
Et, modulant des airs au penchant des montagnes,
Rassembla les mortels dispersés dans les bois.
C'est lui qui, le premier, au gland tombé des chênes
Fit succéder l'olive et les dons des vergers.
La feuille alors couvrit l'asile des bergers,
Et le sol altéré but les sources prochaines.
Alors on maria la vigne au peuplier;
Sous les pressoirs rougis des flots de vin coulèrent;
Le taureau sous le joug apprit à se plier,
Et sur un double essieu les chars pesants roulèrent.
Qui n'aimeroit les champs? Aux champs règne la paix;
On y trouve un ciel pur, des ombrages épais;
De moissons dans l'été, de fruits mûrs dans l'automne,
De bouquets au printemps l'humble pré se couronne.
Les vrais plaisirs aux champs ont fixé leur séjour:
On y craint plus les dieux, on y fait mieux l'amour.

fils du maréchal de ce nom, et de Marie-Emmanuelle d'Aligre, né le 8 août 1715, lieutenant général du 10 mai 1748, mort à Liège le 14 décembre 1791. Par son mariage avec Marie-Madeleine-Catherine de Voyer de Paulmy d'Argenson, le 11 mars 1745, il était gendre du marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères. Sa liaison fort intime avec Mme de Cassini, sœur du poète Pezay, contribua beaucoup à la fortune politique de celui-ci.

1. Le comte d'Artois, dont Bertin était écuyer en 1777 et en 1778.

L'Amour même, entouré de coursiers indociles,
De troupeaux mugissants, dans un bocage est né.
De myrte et de jasmin son berceau fut orné.
Le pressant dans leurs bras, les Nymphes trop faciles
N'osoient point corriger un enfant obstiné,
Qui déjà nuit et jour s'abreuvoit de ses larmes.
C'est là qu'en grandissant il essaya ses armes.
Ses premiers traits, dit-on, se perdoient au hasard;
Son arc et son carquois accabloient sa foiblesse.
Ciel! qu'Amour a depuis profité dans cet art!
Je l'ai bien éprouvé. Malheur à ceux qu'il blesse!
Malheur même aux amants qu'il daigneroit flatter!
C'est quand l'Amour sourit qu'il est à redouter.
N'importe! saisissons ses faveurs passagères,
Hâtons-nous de jouir, caressons nos bergères,
Livrons-nous à leur foi, mais sans trop y compter.





ÉLÉGIE VI

LES BAISERS

« Dieux ! que ta bouche est parfumée !
Donne-moi donc vite un baiser.
Encore un, ô ma bien-aimée !
De quel feu dévorant je me sens embraser !
— Prends ! sois heureux : en voilà vingt, Bathyle ;
En voilà trente ; en voilà cent en sus.
Est-ce assez ? — Non. — Je t'en donne encor mille.
Es-tu content ? — Las ! je brûle encor plus !
— Et combien donc, ingrat, pour apaiser ta flamme,
Te faut-il aujourd'hui de baisers amoureux ?
— Autant, répondis-je, ô mon âme !
Que septembre mûrit, sur les coteaux pierreux
De Pomard ou d'Arbois, de raisins savoureux ;
Autant qu'on voit d'épis jaunissants dans la plaine,
Ou de grains entassés dans le sable des mers ;
Autant qu'on voit briller dans une nuit sereine
D'étoiles, de soleils et de mondes divers.

Quand tu m'en donnerois dès la naissante aurore,
Quand tu m'en donnerois jusqu'au déclin du jour,
Plus altéré le soir, le soir, mourant d'amour,
Je t'en demanderois encore. »





ÉLÉGIE VII

A Catilie.

Quand ton ami se désespère,
Ingrate, au lit oiseux qui peut te retenir?
Il est minuit, tout dort; je n'entends plus ta mère;
Tous les feux sont éteints; qu'attends-tu pour venir?
Sous tes doigts ma porte docile
Est prête à s'ouvrir mollement;
J'ai pris soin d'affranchir ce loquet difficile
Que ton amour déteste, et qui fait mon tourment.
Est-ce ainsi qu'on tient sa promesse?
Est-ce ainsi qu'on abuse un malheureux amant?
Perfide, hélas! en ce moment,
Tranquille au sein de la mollesse,
Tu dors peut-être impunément.
Et moi, je veille! et moi, je sèche dans l'attente!
Inquiet, agité, consumé de désirs,
Je me roule aux deux bords de ma couche brûlante,
Et poursuis tristement l'image des plaisirs.

Quelquefois ma tendresse active
S'imagine te voir au milieu de la nuit,
Suspendant sur l'orteil une jambe craintive,
Tes deux mains en avant, chercher le mur qui fuit :
J'écoute alors, j'écoute ; et si le moindre bruit
Frappe mon oreille attentive,
Je crois, sous tes pieds délicats,
Entendre à mon côté le parquet qui résonne.
Soudain mon cœur palpite, et tout mon corps frissonne ;
Crédule, je m'élance, en étendant les bras ;
Je te cherche dans l'ombre, et te nomme tout bas.
Vaines illusions ! Déjà la nuit s'avance,
Et l'astre du matin blanchit l'azur des cieux.
C'en est fait, le jour croît ; je n'ai plus d'espérance ;
Les esclaves en foule ont inondé ces lieux.
Et tu ne crains pas ma vengeance ?
Que diras-tu pour ta défense,
Demain, en t'offrant à mes yeux ?
Est-ce ainsi, réponds-moi, beauté vaine et frivole,
Qu'on outrage l'Amour, qu'on insulte à Cypris ?
De ce temps, hélas ! qui s'envole,
Un jour tu connoîtras le prix.
Lorsque le printemps passe, et qu'on n'est plus jolie,
Que de regrets cuisants, de repentirs amers !
Combien tu pleureras ton orgueil, ta folie !
Que tu voudras, ô Catilie !
Racheter chèrement cette nuit que tu perds !



ÉLÉGIE VIII

A la même.

Me voici dans le froid séjour
De l'artifice et de la haine,
Occupé de mon seul amour,
Et sur le papier, nuit et jour,
Tristement déposant ma peine.
Depuis nos funestes adieux
J'ai vu quarante jours éclore :
Combien s'écouleront encore
Avant qu'on te rende à mes yeux !
Te me demandes, à toute heure,
Ce que fait ton fidèle amant ?
Tu le devines aisément :
Il soupire, il gémit, il pleure,
Il te rappelle incessamment.
Unique objet de mon hommage,
De mon encens et de mes vœux,
Cent fois j'adore ton image,

Cent fois je baise tes cheveux;
Et, dans ce palais fastueux,
Tandis que la foule importune
Fatigue l'aveugle Fortune
De mille cris ambitieux,
Moi, sans désir et sans envie,
Libre de soins, content des cieux,
Et presque étranger dans ces lieux,
Hélas! je ne demande aux dieux
Que d'être aimé de Catilie.
Mais toi, comptes-tu les moments
Que je traîne dans les alarmes?
As-tu ressenti mes tourments?
Et, loin de moi, tes yeux charmants
Ont-ils répandu quelques larmes?
L'air triste, et les regards baissés,
Vas-tu, rêveuse et solitaire,
Sous ces tilleuls entrelacés,
Dont l'ombre invite au doux mystère,
Ou dans ce bois dépositaire
De nos plaisirs trop tôt passés,
Loin d'une mère vigilante
Relire encore mes écrits,
Et sur la poussière inconstante
Tracer le nom que tu chéris?
Oh! de mon pénible esclavage
Quand pourrai-je à la fin sortir?
Quand verrai-je le doux rivage
Où, dans la fleur du plus bel âge,
J'ai reçu ton premier soupir?
Qu'il est cruel dans sa folie

L'amant de faveurs enivré,
Qui, libre de passer sa vie
Aux pieds d'un objet adoré,
Trop épris de l'éclat frivole
Des biens, des honneurs et des rangs,
Court, sous des lambris transparents
Où resplendit l'or du Pactole,
Du vulgaire encenser l'idole
Et ramper à la cour des grands!





ÉLÉGIE IX

A l'Amour.

Si j'ai su quelquefois dans mes vers séducteurs
Instruire à tes larcins la timide ignorance;
Si j'ai chanté la crainte et la douce espérance,
Tes combats, tes plaisirs et tes soins enchanteurs;
Si dans tes jours sacrés, aux autels de ta mère
J'ai porté, jeune encor, mon encens et mes vœux,
Et couronné tes beaux cheveux
De la guirlande qui t'est chère:
Amour, saisis ton arc, à tes pieds détendu;
Descends du mont Éryx; abandonne Cythère;
Viens, vole: je t'attends. Va dire à ma bergère
Que ce jour doit me rendre à son cœur éperdu.
Tu pares même une infidèle
Aux yeux d'un amant irrité;
Amour, donne à ses traits une grâce nouvelle,
A tous ses mouvements un air de volupté;

De ton haleine pure ou du vent de ton aile,
Rafraîchis cet éclat dont brille sa beauté;
D'un regard languissant, d'un séduisant caprice,
D'un refus enchanteur montre-lui le pouvoir;
Dis ce qu'on peut donner, ce qu'il faut qu'on ravisse,
Ce que tu veux qu'on cache, ou qu'on laisse entrevoir.
D'une aimable rougeur que son front s'embellisse,
Et que je croie encor surmonter son devoir!
Vois-tu la vigne tortueuse
Embrasser les ormeaux et ramper autour d'eux?
Que plus tendre, ce soir, ou plus voluptueuse,
Catilie, à l'instant qui nous joindra tous deux,
M'enlace de ses bras, m'entoure de leurs nœuds,
Et que sa dent légère, en redoublant mes feux,
Imprime sur ma bouche une marque amoureuse.



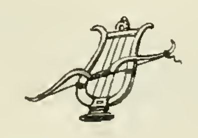


ÉLÉGIE X

A Eucharis.

Est-ce bien vous qui m'écrivez,
Vous, qui seule avez fait ma peine,
Et dont mes tristes yeux, de larmes abreuvés,
N'ont pu longtemps fléchir ni désarmer la haine?
Dieux! quels funestes souvenirs
Ces traits jadis si chers réveillent dans son âme!
O douce illusion de ma première flamme!
O tendre emportement de mes premiers plaisirs!
Et quelle est donc votre espérance?
Vous semblez revenir à moi;
Après quatre ans entiers d'erreurs et d'inconstance,
Vous qui m'avez trahi, vous réclamez ma foi!
Il n'est plus temps : une autre a ma tendresse,
Et m'a fait oublier votre injuste rigueur.
Aussi belle que vous, incapable d'adresse,
Son modeste maintien, ses yeux pleins de douceur,
Son cœur simple et naïf, sa docile jeunesse,

Tout promet à mes feux un retour moins trompeur.
C'en est fait, Eucharis, je ne peux plus vous suivre.
L'amour ne renaît point; il est mort entre nous.
Mais le nœud qui nous reste est encore assez doux;
A l'amour qui n'est plus l'amitié doit survivre.
L'amitié vous rendra toujours
Présente et chère à ma mémoire;
Et quand de ces instants si courts,
Remplis par mon bonheur, mais perdus pour ma gloire,
La mort viendra trancher le cours;
Quand mes plus chers amis environnant ma couche
Pour me cacher leurs pleurs détourneront leurs yeux,
Et, retenant mon âme errante sur ma bouche,
Recevront mes derniers adieux,
Alors peut-être, alors la tendre Catilie,
En proie au plus cruel chagrin,
Ses longs cheveux épars, d'un froid mortel saisie,
Pour la dernière fois permettra, sans envie,
Que votre main tremblante, aidant sa faible main,
Soutienne sur son cœur ma tête appesantie.
Mes yeux prêts à la perdre, hélas! et sans retour,
Chercheront pour la voir un reste de lumière;
Et sa main que j'aimois, au doux éclat du jour,
Sa main seule, Eucharis, fermera ma paupière.
Vous fûtes ma première amour,
Mais elle sera la dernière.





ÉLÉGIE XI

A M. le vicomte de Bourbon-Busset[1].

TANDIS qu'au séjour du tonnerre,
Dressant ton vol audacieux,
Loin des limites de la terre
Tu chantes la paix et la guerre,
Assis à la table des dieux;
Moi, dans les bosquets d'Amathonte
Malgré moi ramené toujours,
Hélas! à célébrer ma honte
Je perds les plus beaux de mes jours!
Souvent j'ai dit à ma maîtresse :
« C'est trop languir dans la paresse,
J'en rougis... Tiens, séparons-nous;

1. Probablement Artus-Charles-Timoléon, vicomte de Bourbon-Busset, né à Paris le 21 septembre 1752, l'un des sept enfants de Louis-François-Antoine de Bourbon, comte de Busset, premier gentilhomme de la chambre du comte d'Artois, et de Catherine-Gaspardine de Clermont-Tonnerre.

Va-t'en. » Soudain l'enchanteresse
Vient se placer sur mes genoux,
Des deux mains à mon cou s'enlace,
Et me donne, en versant des pleurs,
Mille baisers pleins de douceurs,
De ma constance déjà lasse
Trop sûrs, trop aimables vainqueurs.
Je cède, et, reprenant ma lyre,
Qu'elle court me chercher soudain,
Je chante son regard divin,
Son doux parler, son doux sourire,
Les jeux, les amours, et le vin.





ÉLÉGIE XII

SUR LE MARIAGE DE CATILIE

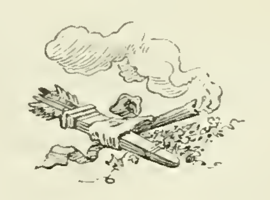
O Jour affreux ! ô fatal hyménée !
Pleurez, Vénus ; pleurez, tendres Amours !
Celle que j'aime, à l'autel entraînée,
Court en tremblant, victime couronnée,
Sous d'autres lois s'enchaîner pour toujours.
C'en est donc fait, ma chère Catilie ?
Quand j'ai ton cœur, un autre aura ta foi !
Ce nouveau nœud rompt le nœud qui nous lie :
C'en est donc fait ; et tu n'es plus à moi !
Pour ton ami désormais étrangère,
Tes yeux si doux de rigueur vont s'armer ;
En te parlant, du nom de ma bergère
Je ne dois plus tendrement te nommer.
Il faut cesser de te voir à toute heure,
De te chercher, de te suivre en tous lieux ;
Et, séparés par cent murs odieux,
Jamais, hélas ! dans la même demeure

Le doux sommeil ne fermera nos yeux.
Qu'est devenu ce temps, cet heureux âge
Où les mortels, n'ayant reçu des cieux
Qu'un champ fertile, un corps laborieux,
Des fruits, des fleurs, et des bois en partage,
Près d'une eau pure, exempts de tristes soins
A peu de frais contentoient leurs besoins ;
Et deux à deux, sous des toits de feuillage,
Goûtoient en paix de fortunés loisirs,
Pauvres d'argent et riches de plaisirs ?
Dans ces beaux jours, hélas ! dignes d'envie,
Ta voix d'un père eût fléchi les rigueurs ;
Amant comblé des plus douces faveurs,
A tes genoux j'aurois passé ma vie,
Et la mort seule eût désuni nos cœurs.
L'or aujourd'hui règne en dieu sur la terre ;
Il faut un char, de superbes atours :
L'or aux plaisirs a déclaré la guerre,
Et foule aux pieds les plus tendres amours ;
L'or t'a livrée à l'objet de ta haine.
D'un riche époux tu vas suivre les lois ;
Et moi, réduit, pour distraire ma peine ;
A la chanter d'une mourante voix,
Je traîne, hélas ! ma fortune incertaine
Aux champs de Mars et dans la cour des rois.
Oublions-nous quand le ciel nous sépare !
Le ciel lui-même a reçu tes serments :
Il puniroit... Pardonne, je m'égare :
Non, non, crois-moi, le ciel n'est point barbare ;
Il permet tout aux malheureux amants.
Il a voulu que l'amante éplorée,

Qu'un sort impie ou qu'une injuste loi
Force à donner sa main désespérée,
Et qu'à l'autel on traîne malgré soi,
Pût oublier impunément la foi
Que sa foiblesse ou sa crainte a jurée.
C'est moi, c'est moi qui d'un soin enchanteur
Dès ton aurore ai su remplir ton âme ;
Je suis l'objet de ta première flamme,
Dans l'art d'aimer ton premier précepteur.
Ton cœur sensible est mon heureux ouvrage ;
Tu m'appartiens : c'est moi seul qu'on outrage,
Et ton époux est un usurpateur.
Quoi ! je verrai son insolente ivresse !
Quoi ! j'ornerai son triomphe odieux !
Ah ! s'il est vrai que ta vive tendresse
Me redemande aux pieds même des dieux ;
Si mon amour à ce point t'intéresse,
S'il t'est plus cher que la clarté des cieux,
Ne souffre point, ô ma belle maîtresse,
Que devant moi le barbare te presse
Contre son cœur, et t'embrasse à mes yeux !
Je me connois : à mes yeux s'il t'embrasse,
S'il cueille un prix qui n'est dû qu'à ma foi,
Je me déclare ; entre sa bouche et toi
J'étends la main, je préviens ma disgrâce,
Et je lui dis : « Ces baisers sont à moi. »
La nuit, hélas ! de ses plaisirs coupables
Viendra trop tôt annoncer le moment :
Que les faveurs, les caresses aimables,
Le jour entier, soient du moins pour l'amant !
Regarde-moi ; que ces yeux que j'adore

Sur moi fixés expriment tes douleurs ;
En se baissant qu'ils me cherchent encore,
Et quelquefois se remplissent de pleurs !
Si tu me joins au milieu de la danse,
Sois prompte alors à me serrer la main ;
Si tu me fuis, sans rompre la cadence,
Dis-moi tout bas : « Nous nous verrons demain. »
Mais, ô douleur ! ô contrainte funeste !
Quand sous un dais de guirlandes paré,
Nouvelle épouse, au banquet préparé,
Tu marcheras d'un air triste et modeste,
De tes côtés exilé sans pitié,
Je me croirai par ton cœur oublié.
Pour consoler ma jalouse tendresse,
Donne à ton front un secret démenti ;
Et que mon pied, deux fois, avec adresse,
Soit par ton pied doucement averti.
Ah ! près de toi, malgré la loi sévère,
Je me tiendrai du moins pour te servir :
Des plus doux vins je remplirai ton verre ;
C'est un bonheur qu'on ne peut me ravir.
Seul, après toi, que ton ami l'obtienne :
Dans ce cristal m'enivrant de plaisir,
Ma bouche avide aura soin de choisir
Les bords heureux qu'aura pressés la tienne.
Infortuné ! que sert de te dicter
Des soins, hélas ! tout à l'heure inutiles
Avant minuit, il faudra nous quitter.
Et regagner nos demeures tranquilles.
Avant minuit, un odieux époux
Au lit fatal entraînera tes charmes :

Moi, jusqu'au seuil où veille un dieu jaloux,
Je te suivrai les yeux baignés de larmes;
Et j'entendrai, pour dernières alarmes,
Sur toi soudain se fermer les verroux.
Alors, alors, tu deviendras sa proie;
Il ravira cent baisers amoureux.
Que dis-je? hélas! dans ces moments affreux
Des baisers seuls combleront-ils sa joie?
Combats du moins dans ce pressant danger;
Pleure, gémis, et détourne la bouche:
N'accorde rien, fuis au bord de ta couche,
Et vends-lui cher un bonheur mensonger.
Ah! si le ciel, ce ciel qui m'abandonne,
Entend mes vœux, il ne souffrira pas
Que l'inhumain, profanant tant d'appas,
Ait du plaisir... ou du moins qu'il t'en donne.
Mais, quel que soit pour mon cœur éperdu
L'indigne arrêt du destin qui m'opprime,
Songe demain à me nier ton crime,
Et soutiens-moi que je n'ai rien perdu.





ÉLÉGIE XIII

A Catilie.

Dans la contrainte et les alarmes
Je vois s'envoler nos beaux jours :
La douleur a flétri vos charmes,
Et mes yeux à verser des larmes
Semblent condamnés pour toujours.
O la plus belle des maîtresses !
Mon bonheur s'est évanoui :
Je perds vos touchantes caresses,
Hélas ! et de ces biens, dont j'ai trop peu joui,
Il ne me reste que ma flamme,
Vos lettres, mes regrets, mes désirs superflus,
Et la triste douceur de nourrir dans mon âme
L'éternel souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Tout brûle autour de moi, tout aime,
Tout s'enivre de voluptés ;
Deux à deux vers le bien suprême

Je vois tous les cœurs emportés.
Sans crainte à la ville, au village,
On forme des liens charmants ;
Et l'univers n'est qu'un bocage
Peuplé de fortunés amants.
L'Amour, d'une douce folie
Prend soin de remplir leurs moments ;
Nous seuls, ma chère Catilie,
Nous seuls éprouvons ses tourments.
Sans témoin, une loi sévère
Me défend de vous approcher ;
A l'œil d'un époux ou d'un père,
Toujours soigneux de me cacher,
Depuis une semaine entière,
Je n'ai pu seulement toucher
La main et si douce et si chère,
Où, sans exciter leur colère,
Du mortel le moins téméraire
La bouche a droit de s'attacher.
A table, aux jeux, on nous sépare ;
Nos Argus veillent en tous lieux,
Et, recherchant d'un œil avare
Les pleurs qui roulent dans vos yeux,
Ils se font un plaisir barbare
De troubler jusqu'à nos adieux.
Mais ne craignez point, ô mon âme !
Que leur inflexible rigueur
Éteigne ou lasse mon ardeur !
Mes chagrins même et leur fureur
Vous rendent plus chère à ma flamme.
Ah ! si, malgré leurs soins jaloux,

Mon cœur se fait entendre au vôtre,
Mon sort est encore assez doux !
J'aime mieux souffrir avec vous,
Que d'être heureux avec une autre.





ÉLÉGIE XIV

A la même.

Du fracas de la ville et des jeux du théâtre,
Lorsqu'aux champs tout mûrit, c'est assez t'occuper :
Aux vœux d'une foule idolâtre,
Ta corbeille à la main, il est temps d'échapper.
Déjà, secouant sa crinière,
Le Lion enflammé s'élance dans les cieux,
Et le soleil rapide au haut de sa carrière,
Nageant dans des flots de lumière,
Retourne à l'équateur d'un pas victorieux;
Déjà le cou penché, sans force et sans courage,
Et le pasteur et les troupeaux
Des bois silencieux cherchent le doux ombrage,
Et le zéphyr plus rare, et la fraîcheur des eaux.
Viens, conduis sous mes toits rustiques
Ces demi-dieux enfants qui ne te quittent plus :
Je n'ai point à t'offrir de superbes portiques,

Ni de marbres vivants, ni ces lacs magnifiques
Qui creusent les jardins des nouveaux Lucullus.
Mais, ô touchant objet de ma dernière flamme
(Car nulle autre après toi ne charmera mes yeux)
Je te promets des jours aussi purs que ton âme,
Et des bois à midi sombres, délicieux ;
Je te promets, le soir, des grottes solitaires,
Un bain rafraîchissant dans des eaux salutaires,
Les fruits que tu chéris, un vin pur et vermeil,
Des essaims bourdonnants dans le creux des vieux chênes,
Et le concert flatteur de vingt sources prochaines,
Dont le murmure invite aux douceurs du sommeil.
Là, cachés prudemment dans mon enclos fertile,
Nous passerons en paix la saison des chaleurs ;
Là, mollement couchés sous un tremble mobile,
J'ornerai tes cheveux de guirlandes de fleurs ;
Et de ce prix divin dont ta bouche est avare,
Payant mes tendres soins, le cou penché sur moi,
Sans craindre désormais que la nuit nous sépare,
Tu chanteras sur ta guitare
Nos plaisirs et les vers que j'aurai faits pour toi.





ÉLÉGIE XV

LA MÉRIDIENNE

A la même.

Dieux ! que l'air est calme et pesant !
Dieux ! qu'il fait chaud ! Sur quels rivages,
Sous quels favorables ombrages
Veux-tu reposer à présent ?
Le ciel se couvre de nuages,
Neptune agite son trident ;
J'ai vu briller, à l'occident,
L'éclair, précurseur des orages.
Viens, ce temps est fait pour l'amour,
Viens, ô ma tendre et douce amie !
Au fond de mon humble séjour,
Sur la natte fraîche et polie,
Du soir attendre le retour !
Fermons sur nous, à double tour,
La porte du verrou munie,

Et qu'une épaisse jalousie
Nous dérobe aux clartés du jour.
Eh quoi ! ta pudeur alarmée
M'oppose encore un vêtement !
As-tu peur, ô ma bien-aimée,
D'être trop près de ton amant ?
Lorsqu'il te presse, qu'il t'embrasse,
Peux-tu rougir de son bonheur ?
Ote ce lin qui m'embarrasse,
Ou des deux mains, sûr de ma grâce,
Je le déchire avec fureur.
De ton beau corps, que j'idolâtre,
Mes yeux parcourront tous les traits ;
De tes trésors les plus secrets
Mes baisers rougiront l'albâtre.
Couvre-toi de fleurs, si tu veux ;
Que ce soit ta seule imposture !
Laisse une fois à l'aventure
Flotter tes superbes cheveux ;
Et de cette conque azurée,
Cuite dans Sèvre, et décorée
Avec un soin industrieux,
Parmi cent parfums précieux,
Tirons ce nard délicieux
Dont l'odeur seule fait qu'on aime,
Qui prête un charme à Vénus même,
Et l'annonce au banquet des dieux.



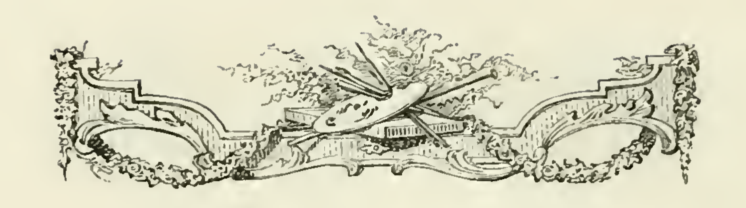
ÉLÉGIE XVI

Aux mânes d'Eucharis.

Depuis que tu n'es plus, depuis que je te pleure,
Le soleil a fini, recommencé son tour :
Je puis enfin vers ta demeure
Tourner mes tristes yeux lassés de voir le jour.
O toi, jadis l'objet du plus ardent amour !
Toi, que j'aimois encor d'une amitié si tendre,
Eucharis, si tu peux m'entendre
Des bords du fleuve affreux qu'on passe sans retour,
Reçois ces derniers vers que j'adresse à ta cendre !
Lorsque du sort, si jeune, éprouvant la rigueur,
Tu périssois, hélas ! d'un mal lent et funeste,
Moi-même, tu le sais, consumé de langueur,
Je voyois de mes jours s'évanouir le reste.
Tu mourus : à ce coup, j'en atteste les dieux,
Je demandai la mort ; j'étois prêt à te suivre ;
A mes plus chers amis j'avois fait mes adieux.

Catilie à l'instant vint s'offrir à mes yeux,
Me serra sur son cœur; et je promis de vivre.
Trop heureux sous sa douce loi,
Elle-même aujourd'hui permet que je t'écrive :
Tout ce qui te connut te regrette avec moi,
Et cherche à consoler ton ombre fugitive.
Déjà, les yeux mouillés de pleurs,
Et brisant son beau luth qui résonnoit encore,
Le doux chantre d'Éléonore [1]
Sur tes restes chéris a répandu des fleurs.
Il t'élève un tombeau; c'est assez pour ta gloire.
Moi, plus timide, tout auprès
Je choisis un jeune cyprès,
Et là je grave notre histoire.
A ce mot, Eucharis, ne va point t'alarmer.
Loin de moi tous ces noms dont un amant accable
L'objet qu'il cesse de charmer!
Le temps a dû me désarmer,
Et ton cœur n'est point si coupable.
Pour un autre que moi s'il a pu s'enflammer,
Sans doute il étoit plus aimable...
Hélas! savoit-il mieux aimer?
N'importe : dors en paix, ombre toujours chérie;
D'un reproche jaloux ne crains plus la rigueur :
Ma haine s'est évanouie.
Tu fis, sept ans entiers, le bonheur de ma vie;
C'est le seul souvenir qui reste dans mon cœur.

1. Parny, qui a pleuré l'amie de Bertin dans la pièce *Le Tombeau d'Eucharis*. Voir notre notice.



ÉLÉGIE XVII

LA VENDANGE

A Catilie.

Quels cris dans les airs retentissent !
Quels chants sur ces coteaux d'un ciel ardent brûlés !
Déjà, le thyrse en main, s'unissent
Les Faunes aux Sylvains mêlés :
Les fougueux Égipans bondissent,
Et sous leurs pas au loin gémissent
La terre et les bois ébranlés.
Le front chargé des fruits d'une heureuse vendange,
La bouche teinte encor des raisins qu'il a bus,
Et penché sur son char, le dieu vainqueur du Gange
Du plus riche des mois nous verse les tributs.
Je naquis dans ce mois : voici le jour que j'aime ;
Daigne encor l'embellir, doux objet de mes vœux !
De pampres et de fleurs viens orner mes cheveux ;

De pampres et de fleurs je t'ornerai moi-même.
Que l'acier brille dans tes mains,
Qu'à ton bras pende une corbeille ;
Et, comme on voit la diligente abeille
De leurs plus doux parfums dépouiller les jardins,
En te jouant détache ces raisins.
De sillons en sillons, cours, poursuis ton ouvrage ;
Anime d'un souris ces pasteurs empressés,
Qui dans la vigne dispersés,
A peine de leurs fronts surmontent son feuillage.
On chante : dans l'osier tombent de toutes parts
Ces raisins abondants qu'un sombre azur colore,
Ceux dont l'émail pâlit, mais que le soleil dore ;
Et bientôt avec pompe étalés sur des chars,
D'un peuple avide, au loin, ils frappent les regards,
Encor tout rayonnants des larmes de l'Aurore.
O soins délicieux ! ô fortunés travaux,
Dont les fatigues même enchantent la paresse !
Cependant du sein des hameaux
Il s'élève un long cri : la troupe, avec vitesse,
De leurs derniers présents dégarnit les rameaux ;
Le vieillard en triomphe apporte sa richesse,
Tandis qu'un doux muscat retardant la jeunesse,
Pour un seul prix offert anime vingt rivaux.
Succédez à ces soins, repas simple et rustique,
Repas cent fois plus doux que les festins des dieux !
Sur l'herbe, assis en cercle, autour d'un vase antique,
Sur ce mets odorant qui parfume les cieux,
Chacun porte à la fois et la main et les yeux.
Le palais chatouillé, d'abord la soif s'allume ;
Soudain paroît un broc qui, tout couvert d'écume,

Et rempli d'un vin doux dans la ferme apprêté,
Par les plus prompts buveurs est longtemps disputé.
Il circule : avec lui circulent la gaieté,
Les bons mots et l'erreur, l'audace et la folie.
Lucas cueille un baiser sur le sein d'Égérie,
Qui toujours s'en offense et s'apaise toujours;
Mais sa rougeur lui reste et la rend plus jolie.
Ce baiser, ces combats, ma chère Catilie,
Le tumulte, les ris, les folâtres discours
D'un convive animé qui doucement s'oublie,
Tout protège, encourage, ou nous peint nos amours :
Tout prête à mon bonheur un charme qui l'augmente.
Heureux qui, dans ce jour, conduisant son amante,
Le plaisir dans les yeux, de cercle en cercle errant,
Lui porte un doux tribut dans l'argile fumante,
Et d'un mets effleuré par sa lèvre charmante,
Savoure, avec lenteur, le baume restaurant!
Mais déjà l'ombre croît : la feuille qui murmure
Annonce un vent plus frais, humide enfant du soir.
Réservant pour tes jeux la grappe la plus mûre,
Tout ton peuple à l'envi te demande au pressoir.
Cède à ses cris joyeux et remplis son espoir;
Rends un moment à la nature
Ces pieds si délicats que blesse leur chaussure;
Monte : tout est tranquille, et tout va s'émouvoir.
Le signal est donné : tous les yeux étincellent;
Tous les pieds vont pressant; tous les grains sont ouverts.
De riches flots de pourpre au même instant ruissellent,
Et l'ambre le plus pur s'exhale dans les airs.
Chantons, célébrons l'automne;
Enfants, répétez mes vers!

J'entends déjà dans la tonne
Le doux nectar qui bouillonne,
Et qui veut rompre ses fers.
Enseveli sous le sable
Et réservé pour la table,
Ce vin doit porter un jour
Des bons mots à la jeunesse,
Des erreurs à la sagesse,
Des feux même à la vieillesse,
Et des désirs à l'amour.





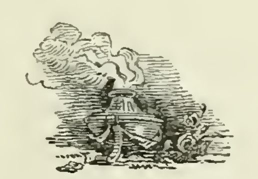
ÉLÉGIE XVIII

LE DÉPART

A la même.

NON, jamais peut-être à mes yeux
Tu n'avois paru si charmante;
Jamais de ta grâce piquante
Mon cœur ne fut plus amoureux;
Et cependant, ô ma maîtresse!
Il faut m'exiler de tes bras!
Malgré l'excès de ma tendresse,
Et le pouvoir de tes appas,
Il faut quitter ce doux rivage,
Ce clair ruisseau, ce frais bocage,
Cent fois témoins de notre ardeur;
Il faut laisser tout mon bonheur,
Et n'emporter que son image.
Sous de funestes étendards

Un devoir importun m'appelle :
Soldat poudreux, aux champs de Mars
Je cours, animé d'un beau zèle,
Dans l'art des Guesclins, des Bayards,
Et des Bourbons et des Césars,
Rejoindre et suivre mon modèle.
Oui, dans huit jours, sous d'autres cieux,
En proie aux tourments de l'absence,
Triste et pensif, à tous les dieux
Je demanderai ta présence.
Mais toi, de cent jeunes amants
Hélas ! à toute heure entourée,
De vœux et d'encens enivrée,
Dis-moi, tiendras-tu tes serments ?
O peine ! ô mortelles alarmes !
O triste et rigoureuse loi !
Périssent la gloire et les armes
Qui font toujours couler des larmes,
Et qui me séparent de toi !





ÉLÉGIE XIX

LES JARDINS DU PETIT-TRIANON

J'ai vu ce désert enchanté
Dont le goût même a tracé la peinture;
J'ai vu ce jardin si vanté
Où l'art, en l'imitant, surpasse la nature.
O Trianon, puissiez-vous des hivers
Ne ressentir jamais les glaces rigoureuses!
Aimable Trianon, que de transports divers
Vous inspirez aux âmes amoureuses!
J'ai cru voir, en entrant sous vos ombrages verts,
Le séjour des ombres heureuses.
Quel magique pouvoir de sites gracieux
A décoré soudain ces fertiles campagnes,
Et dans un cadre étroit, pour le plaisir des yeux,
A creusé des vallons, élevé des montagnes,
Et fait naître un palais de leur front sourcilleux?
Disparoissez, fabuleuses retraites

D'Alcinoüs et de Sémiramis,
Prodiges nés du cerveau des poètes,
Et dans leurs vers menteurs jusques à nous transmis!
Disparoissez, monuments du génie,
Parcs, jardins immortels, que Le Nôtre a plantés!
De vos dehors pompeux l'exacte symétrie
Étonne vainement mes regards attristés.
J'aime bien mieux ce désordre bizarre,
Et la variété de ces riches tableaux
Que disperse l'Anglois d'une main moins avare.
Du haut du belvéder mon œil au loin s'égare,
Et découvre les bois, la verdure et les flots.
Là, parmi des rochers de structure inégale,
Que Neptune a produits d'un coup de son trident,
Un torrent écumeux tombe, et roule en grondant,
Et bientôt lac tranquille au pied des monts s'étale.
Ce lac, ces monts sacrés sont au dieu de Délos.
Voici le frais Hémus et le riant Ménale;
De ce nouveau Tempé le tortueux dédale
Sert d'asile à l'enfant qui règne dans Paphos.
O vous, qui craignez son empire,
Fuyez, fuyez; l'Amour anime ces beaux lieux:
Dans ce vallon délicieux
C'est lui qu'avec l'air on respire.
De ces sentiers étroits la douce obscurité,
Ces trônes de gazon, cet antre solitaire,
Ces bosquets odorants qu'habite le mystère,
Tout parle de l'Amour, tout peint la volupté.
Sous des lilas, dont la tige penchée
Du midi même amortit les chaleurs,
Du haut des monts une source cachée

Tombe en cascade, et fuit parmi les fleurs.
J'approche, quels objets! L'herbe à demi couchée
Des débris d'un bouquet étoit encor jonchée;
Et deux chiffres, plus loin sur le sable enlacés,
Par le souffle des vents n'étoient point effacés.
A cet aspect soudain, au murmure de l'onde,
Qui seul de ces déserts trouble la paix profonde,
Je me sentis tout d'un coup pénétré
D'une douce mélancolie;
Le souvenir de Catilie
Vint resserrer mon cœur de plaisirs enivré.
Ah! que ne puis-je, ô ma jeune maîtresse!
Parcourir avec toi ce fortuné séjour,
Et dans ces bois touffus, au gré de ma tendresse,
T'égarer doucement sur le soir d'un beau jour!
Dans les bois, dans les airs, sur le bord du rivage,
Les oiseaux, deux à deux, se baisent devant moi :
Seul ici, je languis dans un triste veuvage.
Faut-il sans toi fouler cette mousse sauvage?
Dans ces détours secrets faut-il errer sans toi?
Vois ce ruisseau qui, dans sa pente
Mollement entraîné, murmure à petit bruit,
Se tait, murmure encor, se replie et serpente,
Va, revient, disparoît, plus loin brille et s'enfuit,
Et, se jouant dans la prairie
Parmi le trèfle et les roseaux,
Sépare à chaque instant ces bouquets d'arbrisseaux
Qu'un pont officieux à chaque instant marie.
Quel art a rassemblé tous ces hôtes divers,
Nourrissons transplantés des bouts de l'univers :
La persicaire rembrunie

En grappes suspendant ses fleurs;
Le tulipier de Virginie,
Étalant dans les airs les plus riches couleurs;
Le catappas de l'Inde, orgueilleux de son ombre,
L'érable précieux, et le mélèze sombre,
Qui nourrit les tendres douleurs?
De cent buissons fleuris chaque route bordée
Conduit obliquement à des bosquets nouveaux.
L'écorce où pend la cire, et l'arbre de Judée,
Le cèdre même y croît au milieu des ormeaux;
Le cytise fragile y boit une onde pure;
Et le chêne étranger, sur des lits de verdure,
Ploie en dais arrondi ses flexibles rameaux.
O champs aimés de Flore! ô douce promenade!
Que vous flattez mon cœur, mon esprit et mes yeux!
O champs aimés de Flore! ô douce promenade!
Oui, vous êtes l'asile et l'ouvrage des dieux!
Mais, à travers ces bois religieux,
Quelle élégante colonnade
En marbre blanchissant s'élève dans les cieux?
C'est le temple d'Amour, c'est l'enceinte sacrée
Que réserve à son fils la reine de ces lieux.
Deux saules chevelus en défendent l'entrée
A tout mortel audacieux.
De l'enfant sur l'autel respire la statue.
C'est lui-même; on le voit foulant un bouclier,
Et le casque d'Alcide et sa lance rompue,
Courber en arc poli sa noueuse massue,
Et d'un souris malin déjà nous défier.
A l'approche du sanctuaire,
Saisi d'un tremblement heureux,

Trois fois du marbre saint j'ai baisé la poussière,
Et fait fumer trois fois un encens précieux :
Puis, couronnant ses beaux cheveux
D'un feston de myrte et de lierre,
Aux pieds du dieu charmant j'ai déposé mes vœux,
Et fait tout bas cette prière :
« Amour, Amour, éternise mes feux,
Conserve-moi le cœur de Catilie;
Fais qu'elle soit toujours belle à mes yeux,
Et que je meure avant que je l'oublie! »





ÉLÉGIE XX

ADIEUX A UNE TERRE

Qu'on étoit sur le point de vendre.

L'aimable et doux printemps ouvre aujourd'hui les cieux.
O mes champs, avec vous je veux encor renaître !
Champs toujours plus aimés, jardins délicieux,
Vénérables ormeaux qu'ont plantés mes aïeux,
Pour la dernière fois recevez votre maître.
Prodiguez-moi vos fruits, vos parfums et vos fleurs ;
Cachez-moi tout entier dans votre enceinte sombre :
O bois hospitaliers, mes rêveuses douleurs
N'ont pas longtemps, hélas ! à jouir de votre ombre.
Témoins de mes plaisirs dans des temps plus heureux,
Vous passerez bientôt en des mains étrangères.
Beaux lieux, il faut vous perdre ; un destin rigoureux
Me condamne à céder des retraites si chères.
Que sert d'avoir vingt fois, dans mes travaux constants,
Le fer en main, conduit une vigne indocile,

Retourné mes guérets, et d'un rameau fertile
Enrichi ces pommiers, la gloire du printemps?
Un autre, en se jouant, de leur branche pendante
Détachera ces fruits qu'attendoient mes paniers,
De ces riches moissons remplira ses greniers,
Et rougira ces pieds d'une grappe abondante.
Je ne vous verrai plus, ô rivages fleuris,
Source pure, antres frais, lieux pour moi pleins de charmes!
Je ne vous verrai plus, mes pénates chéris,
Vous qui me consoliez du fracas de Paris,
Du service des cours, du tumulte des armes!
Oui, dès demain, peut-être avant la fin du jour,
Il le faudra quitter, ce fortuné séjour,
En retournant vers vous des yeux mouillés de larmes.
D'un pied profane et dur un ingrat successeur
Foulera ces gazons, lits chers à ma tendresse;
Et, mutilant l'écorce où croissoit mon ardeur,
Effacera ces noms qu'un soir, ô ma maîtresse!
Les sens encor troublés de plaisir et d'ivresse,
Tu m'aidas à graver de ta tremblante main.
Qui sait même, qui sait si le fer inhumain,
Retentissant au loin dans la forêt profonde,
N'abattra point ces pins, ces ormes vieillissants,
Ces chênes, dont nos pieds outragent les présents,
Immortels bienfaiteurs de l'enfance du monde?
Crédule, j'espérois sous leur abri sacré
Qu'un jour, las des erreurs dont je fus enivré,
Tout entier à l'objet dont mon âme est ravie,
Tranquille, à ses genoux j'achèverois ma vie,
Riche de ses attraits, fier de ses seuls regards,
Tantôt comblé des soins de sa main caressante,

Tantôt prêtant l'oreille à sa voix séduisante,
Et cultivant l'amour, la nature et les arts.
La fortune a détruit ma plus chère espérance.
A mes dieux protecteurs il me faut recourir :
Je n'ai plus, désormais étranger dans la France,
De retraite où chanter, ni d'asile où mourir.
O tristesse ! ô regrets ! ô jours de mon enfance,
Hélas ! un sort plus doux m'étoit alors promis.
Né dans ces beaux climats et sous les cieux amis
Qu'au sein des mers de l'Inde embrase le tropique,
Élevé dans l'orgueil du luxe asiatique,
La pourpre, le satin, ces cotons précieux
Que lave aux bords du Gange un peuple industrieux,
Cet émail si brillant que la Chine colore,
Ces tapis dont la Perse est plus jalouse encore,
Sous mes pieds étendus, insultés dans mes jeux,
De leur richesse à peine avoient frappé mes yeux.
Je croissois, jeune roi de ces rives fécondes ;
Le roseau savoureux, fragile amant des ondes,
Le manguier parfumé, le dattier nourrissant,
L'arbre heureux où mûrit le café rougissant,
Des cocotiers enfin la race antique et fière,
Montrant au-dessus d'eux sa tête tout entière,
Comme autant de sujets attentifs à mes goûts,
Me portoient à l'envi les tributs les plus doux.
Pour moi d'épais troupeaux blanchissoient les campagnes,
Mille chevreaux erroient suspendus aux montagnes ;
Et l'océan, au loin se perdant sous les cieux,
Sembloit offrir encor, pour amuser mes yeux,
Dans leur cours différent cent barques passagères
Qu'emportoient ou la rame ou les voiles légères.

Que falloit-il de plus? Dociles à ma voix,
Cent esclaves choisis entouroient ma jeunesse;
Et mon père, éprouvé par trente ans de sagesse,
Au créole orgueilleux dictant de justes lois,
Chargé de maintenir l'autorité des rois,
Sembloit dans ces beaux lieux égaler leur richesse.
Tout s'est évanoui. Trésors, gloire, splendeur,
Tout a fui, tel qu'un songe à l'aspect de l'aurore,
Ou qu'un brouillard léger qui dans l'air s'évapore.
A cet éclat d'un jour succède un long malheur.
Mais les dieux attendris, pour charmer ma douleur,
Ont daigné me laisser le cœur de Catilie.
Ah! je sens à ce nom qu'il existe un bonheur.
Ce nom seul de ma peine adoucit la rigueur,
Il répare mes maux, il m'attache à la vie :
Je suis aimé; mon sort est trop digne d'envie,
Et la paix doit rentrer dans mon cœur éperdu.
Cessez, tristes regrets; cessez, plainte importune!
Revivez, luth heureux, trop longtemps suspendu!
J'ai vu périr mes biens, mes honneurs, ma fortune;
Mais son amour me reste, et je n'ai rien perdu.





ELÉGIE XXI

Mes pleurs ne couloient plus; mes yeux
Étoient enfin las d'en répandre :
Je n'ai fait que nommer les dieux,
Et soudain je les vis des cieux,
Sans cortège, à ma voix descendre.
« C'est trop, ont-ils dit, l'éprouver.
Eh ! qui du sort injuste a plus senti l'outrage?
Empressons-nous de relever
Ce roseau courbé par l'orage.
Pour prix de ses tendres chansons,
Rendons-lui ses grottes chéries,
Son lac, ses riantes prairies,
Ses bois, ses vignes, ses moissons.
Ah ! qu'il aime, qu'il aime encore,
Puisque ce sentiment est l'âme de ses jours;
Et qu'il chante encor ses amours
Aux lieux qui les virent éclore. »



ÉLÉGIE XXII

ÉLOGE DE LA CAMPAGNE

A Catilie.

Laissons, ô mon aimable amie!
L'habitant des cités, en proie à ses désirs,
S'agiter tristement et tourmenter sa vie,
Pour se faire à grands frais d'insipides plaisirs.
Les champs du vrai bonheur sont le riant asile :
L'œil y voit sans regret naître et mourir le jour;
Leur silence convient à la vertu tranquille,
Au noble esprit qui pense, et surtout à l'amour.
Dis-moi, quand sous l'épais ombrage,
Tous deux assis, mon bras autour de toi passé,
Nous entendons du ciel soudain fondre un nuage,
Et la pluie, à grand bruit, inonder le feuillage
Qui garantit ton front vainement menacé;
Quand sous un antre frais que tapisse le lierre,

D'un soleil accablant évitant la chaleur,
Foible, les yeux remplis d'une tendre langueur,
Sans vouloir sommeiller tu fermes ta paupière,
Et viens nonchalamment reposer sur mon cœur,
Conçois-tu des moments plus heureux pour ma flamme,
Et de plus douces voluptés?
Regretterons-nous, ô mon âme!
Le fracas, l'air impur et l'ennui des cités?
Soit qu'errant le matin dans ce verger fertile,
Dont les arbres touffus embarrassent tes pas,
J'élève sur ta tête une branche indocile,
Ou qu'en la ramenant, à tes doigts délicats
J'offre, esclave attentif, un prix doux et facile;
Soit que, le jour tombant, à nos travaux chéris
La cornemuse nous rappelle;
Que dispersant les grains que ta robe recèle,
Ta voix se fasse entendre aux oiseaux de Cypris;
Ou que sur l'herbe enfin, plus touchante et plus belle,
Rangeant autour de toi tes sujets favoris,
Un lait pur à grands flots entre tes doigts ruisselle.
Heureux qui peut dormir à l'ombre des forêts,
Et sentir près de soi l'objet de sa tendresse!
Heureux qui, vers midi, par des détours secrets,
Peut sur le bord des eaux égarer sa maîtresse!
Si le ruisseau, roulant sur un lit de gravier,
Présente à son amour, au milieu du bocage,
Un endroit où le frêne et le souple alizier
Se plaisent à mêler leur fraternel ombrage,
Quels vœux peut-il encor former?
Qu'il regarde; il est seul au monde;
Tout l'invite à jouir, tout le presse d'aimer,

Le silence des bois, le murmure de l'onde,
La fraîcheur des gazons qui couronnent ses bords;
Et le seul rossignol, témoin de ses transports,
Par ses chants redoublés lui-même les seconde.
O dieux! ah! donnez-moi souvent un tel bonheur,
Et portez, j'y consens, des trésors à l'avare,
A l'esclave des cours une longue faveur,
Aux cœurs ambitieux le sceptre ou la tiare!
Mais quels éclats joyeux! quel tumulte au hameau!
J'entends déjà crier le violon champêtre;
Le vin coule; on se mêle, on danse sous l'ormeau :
Les travaux ont cessé; tous les jeux vont renaître.
Vois-tu, dans ces prés verts que la faux a tondus,
En pyramides jaunissantes,
S'élever jusqu'aux cieux ces herbes odorantes,
Et ces foins au soleil par trois fois étendus?
Vois-tu, sous la richesse à leur zèle promise,
Mes taureaux, contents de plier,
Vers la grange apporter d'une tête soumise
Ces dons qu'un bras soigneux en faisceaux doit lier
Tout le char disparoît sous la moisson traînante,
Et, suivant à pas lents des sentiers mal tracés,
Laisse, dans sa marche tremblante,
De sa dépouille au loin les arbres hérissés.
Viens, descendons dans la prairie;
Ces meulons orgueilleux sont dressés pour l'amour.
L'ombre croît; hâtons-nous : donnons à la folie,
Aux plaisirs innocents ce reste d'un beau jour.
Qu'il est doux de gravir ces montagnes mobiles,
De forcer dans nos jeux leurs flancs à s'écrouler,
Et, vainqueurs arrivés aux sommets difficiles,

Sur la verdure au loin de se laisser rouler!
Doux jeux, plaisirs touchants, délicieuse ivresse,
Et vous, Grâces, Amours, charme de l'univers,
Tandis qu'il en est temps, entourez-moi sans cesse
Embellissez mes jours, dictez mes derniers vers.
La douce illusion ne sied qu'à la jeunesse;
Et déjà l'austère sagesse
Vient tout bas m'avertir que j'ai vu trente hivers.





ÉLÉGIE XXIII

C'EST assez d'une foible lyre
Tirer de timides accords;
C'est assez du dieu qui m'inspire
Dans de frivoles jeux dissiper les trésors.
Rentrez sous vos riants ombrages,
Doux enfants de la Paix, voluptueux Amours;
Cachez-vous; la Discorde a troublé nos rivages,
Le soldat jusqu'aux cieux pousse des cris sauvages,
Et j'entends battre les tambours.
Quel demi-dieu, chéri des filles de Mémoire,
Arraché tout sanglant aux assauts meurtriers,
S'avance au bruit pompeux des instruments guerriers?
C'est Achille ou d'Estaing [1], qui, courbé sous sa gloire,
Descend à pas tardifs de son char de victoire,
Et pare un jeune roi de ses doubles lauriers.

1. Charles-Hector, comte d'Estaing (1729-1794), qui venait de s'emparer de Saint-Vincent et de la Grenade, et de lutter très honorablement contre l'amiral Byron au combat du 5 juillet 1779.

Levons-nous, il est temps : qu'on apporte mes armes ;
D'un large bouclier chargez mon foible bras !
Oui, j'abjure, ô Vénus ! tes honteuses alarmes ;
Amour, perfide Amour, je renonce à tes charmes :
C'en est fait ; l'honneur parle, et je vole aux combats







VOYAGE DE BOURGOGNE





VOYAGE DE BOURGOGNE

A MONSIEUR
LE CHEVALIER DE PARNY

A toi, mon camarade, en Afrique, à Cythère,
Aux champs de Mars, au Pinde, ainsi que dans Paris ;
Camarade enrôlé sous la triple bannière
Du dieu qui verse la lumière,
Et de Bellone et de Cypris ;
A toi, galant missionnaire,
Libertin envoyé par notre aimable cour
Chez les bons habitants de cette île si chère[1],
Où, se suivant dans leur carrière,
Nos deux astres amis ont commencé leur tour,

1. L'île Bourbon, où Parny arriva à la fin de l'année 1773, après avoir touché au Cap et à Rio-Janeiro. Voir dans les Œuvres de ce poète la lettre III.

Pour tenir école d'amour,
Pour leur prêcher la bonne chère,
Et leur apprendre quelque jour
L'art de jouir, qu'ils ne connoissent guère.
A bord d'un gros vaisseau qu'on nomme *le Volant,*
Qui cingle vers Melun et les côtes d'Auxerre,
Au fond d'un antre obscur qu'un seul rayon éclaire,
La gaîté sur le front et l'œil étincelant,
Je vais de tes amis tracer l'itinéraire.
Commençons par tremper notre plume légère
Dans les flots écumeux d'un nectar pétillant.

Nous avons appareillé aujourd'hui, à six heures du matin[1], de la rade du port Saint-Paul, ton frère, M. de La G***, et moi. Nous avons avec nous le nègre *Lazare, fripon suivant l'armée.* Nous faisons route pour la Bourgogne, où le plaisir de la chasse nous appelle. Je ne sais si la traversée sera longue, mais il vente bon frais :

Les zéphyrs ont enflé nos voiles frémissantes,
La rive fuit à nos regards :
Le vaisseau vole et fend les ondes écumantes,
Et déjà de Paris décroissent les remparts.

Si nous les perdons de vue, nous en sommes bien dédommagés par le spectacle charmant des bords de la Seine. Je ne connois point de plus agréable paysage; et, si j'avois mes crayons, je ne manquerois pas de le dessiner.

Là, c'est un fertile coteau
Baigné des premiers pleurs de la naissante aurore,

1. 15 septembre 1774. (*Note de Bertin.*)

Où d'énormes raisins, que la pourpre colore,
Font ployer mollement le flexible rameau;
Là, des arbres taillés ou des bois sans culture,
Ici, le sommet d'un château,
Plus loin, le toit fumeux d'une cabane obscure,
Descendent sur les flots se peindre en miniature;
Et sur les bords de ce tableau
Toujours mouvant, toujours nouveau,
Que déroule, à mes yeux, la prodigue nature,
J'aperçois encore un troupeau
Broutant les fleurs et la verdure,
Tandis que le berger, penché vers l'onde pure,
S'abreuve, à deux genoux, dans le creux d'un chapeau.

Il faut, mon cher ami, que je te donne une idée de la cage où nous sommes enfermés. L'entrepont est occupé par des moines, des catins, des soldats, des nourrices et des paysans[1]; et je crois être à bord de ces navires destinés à peupler quelques terres nouvellement découvertes, et chargés d'animaux de toute espèce. Celui qui, parmi nous, s'intitule le patron, a sa cabane près du gouvernail. L'antre de la vivandière n'est pas loin; et, ce qui n'est point plaisant pour les malheureux qui n'ont point fait leurs provisions, c'est que la cuisine n'est séparée de ce qu'on nomme à bord *les bouteilles* que par une cloison. Le tillac est embarrassé de cordages; et d'ailleurs le temps ne nous permet pas de nous y promener. On n'a pour ressource que six espèces de cahutes, enviées et sollicitées comme l'archevêché de Cambrai qui

1. Comparer le début du chant III de *Vert-Vert*, le joli poème de Gresset.

vient de vaquer[1]. Grâces à nos cocardes, nous en avons obtenu une en dépit d'un tapageur, curé de son métier, qui l'assiégeoit depuis minuit. Nous y avons donné l'hospitalité à deux femmes, l'une vieille, l'autre assez jeune. Jusqu'à présent ces dames ne nous ont rien fourni d'intéressant : donnons-leur le temps de se reconnoître ; nous y reviendrons si elles en méritent la peine. Arrêtons-nous pour observer encore mon modèle, et pour mieux assortir les couleurs, qui seront nécessairement bigarrées dans la copie comme elles le sont dans l'original.

Le vent est toujours nord-ouest. Il paroît décidé que le jeune dieu de Délos ne nous montrera point d'aujourd'hui sa blonde chevelure. Plus amoureux qu'à l'ordinaire, il lui en coûte peut-être d'abandonner le lit de Téthys. J'en fais mon compliment à la déesse, et surtout à son amant. Cependant il fait froid, et il tombe de temps en temps une pluie très fine qui m'a obligé deux fois de descendre du gaillard pour me replonger dans la cabane. Le soleil ne paroissant point, nous n'avons pu prendre hauteur : sur les neuf heures, nous eûmes connoissance de Choisy.

Sous ces ombrages solitaires,
Au fond de ces bosquets fleuris,
Qu'a souvent quittés et repris
L'essaim des Voluptés légères,

1. Le 11 septembre 1774, par la mort de Léopold-Charles de Choiseul-Stainville, frère du ministre, né le 6 décembre 1724, et qui occupa les sièges d'Évreux (1758), d'Albi (1759), et de Cambrai (1764), où lui succéda Rosset de Fleury.

On voit encor quelques débris
Du temple, où l'on sait dans Paris
Qu'autrefois la belle Cypris
Eut ses trépieds et ses mystères.
C'est là, qu'entouré des Amours
Dont il fut l'apôtre fidèle,
Le desservant de la chapelle,
Gentil Bernard[1] dans ses beaux jours
Instruisoit, dit-on, sa bergère;
Mettoit l'art d'Ovide en chansons;
Et le soir, couronné de lierre,
toit payé de ses leçons
Dans les bras de son écolière.

Nous fûmes tentés de visiter les ruines du temple, et d'y faire un petit pèlerinage; mais il s'éleva tout à coup un vent de terre qui repoussa notre vaisseau au large. Nous déjeunâmes, en fuyant de Choisy, avec des tartelettes que les naturels du pays apportèrent à bord : nous y joignîmes de beaux raisins colorés, d'excellentes poires de Crézane, et une bouteille de mon vieux vin de Sainte-Marie, dont nous vîmes malheureusement la fin avant celle de la Terrasse. Je ne l'eus pas plus tôt perdue de vue, et senti la douce

1. « Bernard, raconte Grimm, avoit connu Mme de Pompadour avant qu'elle fût à la cour; lui et l'abbé de Bernis étoient les beaux esprits de la société obscure de Mme d'Étioles, sous-fermière; elle s'en souvint dans sa fortune : l'abbé devint ministre et cardinal, Bernard resta Gentil-Bernard sur le pavé de Paris, trop sage pour vouloir d'une fortune plus brillante. Mme de Pompadour le fit cependant bibliothécaire du roi à Choisy, poste qui, sans le fatiguer, lui procura une très jolie habitation. » *Correspond. litt.*, édit. Tourneux, t. IX, p. 258.

chaleur du vin, que, recouvrant tout à coup cette heureuse liberté ordinaire aux navigateurs et nécessaire aux poètes : « Est-ce là, m'écriai-je, suivant l'usage établi depuis Pindare, et dans une espèce d'enthousiasme qui ne laissa point d'étonner un peu mes compagnons de voyage ; est-ce là

Ce modeste et riant séjour
Où jadis, toute en proie à ses tendres alarmes,
Montpensier, dupe de la cour,
Dupe de son amant, mais pleine de ses charmes,
Venoit goûter en paix, seule avec son amour,
Le plaisir si touchant de répandre des larmes,
Et qui depuis, élu roi des lieux d'alentour,
Dans son parc embelli vit régner tour à tour
Entre le jeu, le vin, l'intrigue et la paresse,
La chasse, les concerts, le spectacle et la messe,
Tous ces objets, beaux, doux, séduisants, faits au tour,
Tant renommés aux fastes de Cythère,
Mailly, de qui Vénus eût appris l'art de plaire,
Vintimille, sa sœur, rivale trop sévère,
Et la Tournelle et Pompadour ?
Que ces lieux sont changés ! La nymphe vagabonde
N'y fait plus de ses cris retentir les échos :
De dépit, le satyre immonde
Court se cacher sous les roseaux ;
Bacchus s'enfuit ; au loin règne une paix profonde,
Et, sous le frais abri de ces riants berceaux,
On n'entend plus que le chant des oiseaux
Et le doux murmure de l'onde.
Bacchus s'enfuit : beaux lieux, consolez-vous.
Ah ! qu'il porte, s'il veut, aux peuples de la Thrace
L'erreur et la bouillante audace,
Le prompt démenti, la menace,
Et le téméraire courroux :
Des dieux plus humains et plus doux

Dans votre enclos sacré, beaux lieux, ont pris sa place,
Et règnent doublement sur nous.
Au tumulte, à la folle ivresse,
Aux langueurs de l'oisiveté,
Succèdent la délicatesse,
L'esprit, le goût, la politesse,
Et cette aimable volupté
Qu'approuve même la sagesse.
Vous n'êtes point changés, vous êtes embellis.
Votre gloire s'accroît par de telles disgrâces.
Oui, vous serez encore à nos yeux attendris
L'asile des vertus, des talents et des grâces,
Si vos dédales verts, si vos sentiers fleuris
Sont encor quelquefois honorés par les traces
Et d'Antoinette et de Louis.

Le mauvais temps continue : nous sommes rassemblés dans la cabane. Ton frère lit la confession charmante du comte de ** [1]; La G... [2], *le Roman comique;* et moi je te griffonne, comme je puis, sur mes genoux, cette épître interrompue souvent par les chansons à boire de quelques compagnons ivrognes. La plus jeune de nos femmes ouvre ses grands yeux noirs pour me voir écrire, et me prend sans doute pour le diable qui, chemin faisant, ajoute un nouveau chapitre à son grimoire. L'autre est occupée depuis deux heures à essuyer et à vanter, sans

1. Les *Confessions du comte de* ***. Amsterdam, 1741; roman de Duclos, ou *la Confession de Zulmé,* par Ginguené.

2. Peut-être, mais ce n'est là qu'une conjecture très hasardée, M. de La Gervaisais, ce jeune gentilhomme breton, qui inspira à Mlle de Condé (Louise-Adélaïde de Bourbon), un sentiment à la fois si tendre et si pur. Voir *Lettres intimes de Mlle de Condé à M. de La Gervaisais,* Paris, Didier, 1878.

qu'on l'écoute, certain tableau poudreux dont elle doit décorer son salon de campagne, et qui représente, à peu près, une bergère dans un bocage. Pour l'empêcher de tarir sur les éloges, nous lui avons persuadé, en notre qualité de connoisseurs, que la tête étoit de Rubens, la gorge du Carrache, les bras de Michel-Ange, et les draperies de Scipion l'Africain.

Tu ris, peut-être, mon cher ami, de voir ainsi les jeunes disciples de Chaulieu, avides de tout voir et de tout connoître, quitter cette agréable maison du Marais, s'arracher à leur doux train de vie, et, choisissant de préférence l'équipage de Scudéry, se faire un amusement de ce qui feroit le supplice des autres hommes. Que nous voudrions te posséder ici, toi qu'un destin jaloux promène sur les mers, aimable successeur d'Ovide, exilé comme lui parmi les Gètes! Que nous regrettons ta gaieté sage, ta douce philosophie, nos disputes sur le sel attique, qui n'en étoient point dépourvues, et le plaisir que nous goûtions à t'entendre, lorsqu'assis à table parmi nous, les portes fermées, et le front couronné de roses,

Tu chantois tour à tour
L'art d'aimer, l'art de plaire,
Et Corinne et Glycère
Et le vin et l'amour!

Je jette un coup d'œil dans l'entrepont; j'aperçois, à la même place, le même moine buvant avec la même ardeur, mais non pas de la même bouteille. Son cerveau me paroît déjà bien offusqué de la vapeur

des raisins d'Orléans. Le célestin n'avoit pas besoin de cette seconde enveloppe; son âme avoit assez de peine à percer le crâne dur et rond dont elle est encroûtée. Les laquais jouent, les mariniers jurent, et le célestin boit toujours.

Sur les deux heures après midi, nous doublâmes le cap de Corbeil. Nous vîmes en passant, à l'aide des lunettes, les superbes magasins où l'on entassoit ci-devant les grains mouillés et mélangés pour la commodité du public. Cet aspect nous rappela naturellement les petites provisions que nous avions faites. Le conseil s'assembla, et il fut décidé que nous dînerions. Je suis bien aise de te dire que ce point fut discuté avec la même importance que lorsqu'il s'agit, dans un coup de vent, de relâcher à Rio-Janeiro.

Une planche sur nos genoux,
Voilà notre table dressée;
Par-dessus, la feuille de choux
Tient lieu de nappe damassée.
D'abord un énorme pâté
Présente ses flancs redoutables,
Bien et dûment empaqueté
Dans un long Discours sur les Fables,
Et dans l'Ode à Sa Majesté.
Ce pâté fut cuit par Le Sage,
Par ce pâtissier si vanté [1],
Dont le beau nom sera chanté
Par les gourmands du dernier âge,
Si mes rimes ont l'avantage
D'aller à l'immortalité.

1. Alors rue de la Harpe, aujourd'hui rue Montorgueil.

A nos yeux, cependant, *Lazare* le découvre;
L'honneur du premier coup est longtemps disputé :
Mais Parny s'en saisit; par l'obstacle irrité,
Sous son acier tranchant il le presse, l'entr'ouvre;
Et voilà par la brèche un faubourg emporté.
Aussitôt nous crions : « Victoire! »
Nos fronts rayonnent de gaieté,
Et pour célébrer notre gloire,
On fait jaillir les flots d'un nectar velouté
Qu'aux pressoirs d'Haut-Brion l'on foule exprès pour boire
A l'ouverture d'un pâté.
Déjà d'un œil avide on sonde, l'on regarde.
Cher ami, quel plaisir nouveau!
Là, disparoit une poularde
Sous deux couches de godiveau;
Ici, le timide perdreau
Se blottit, par instinct, sous sa coiffe de barde,
Pour éviter encore et tromper le couteau.

Mais rien n'échappe à notre appétit indomptable. Dépourvus de fourchettes, et pressant du pouce une cuisse ou une aile de poulet sur un morceau de pain taillé en forme d'assiette, nous étions tous les trois à peindre. Nos spectateurs devoient bien s'amuser de notre figure : nous étions loin de penser à eux, le pâté nous occupoit trop sérieusement.

La garniture est dévorée,
On fouille dans tous ses recoins;
On mine les contours de sa croûte dorée :
Si l'on a beaucoup bu, l'on n'a pas mangé moins.
Enfin j'entends gémir la cloison qui chancelle;
Les murs épais sont renversés,
Les débris tombent dispersés,

L'édifice s'écroule. O disgrace mortelle
Nos jeux et nos plaisirs avec lui sont passés!

Ces regrets amenèrent bientôt les réflexions. Nous tombâmes insensiblement dans la morale, comme c'est l'usage lorsqu'on digère; et nous allions, à propos des débris d'un pâté, dire les choses du monde les plus philosophiques, lorsque M. de La G***, grand amateur de l'antiquité, observa qu'on ne manquoit jamais, chez les anciens, de faire, en pareil cas, des vœux à Vénus, pour obtenir une heureuse navigation, et nous cita pour exemple l'hymne d'Horace, *Sic te diva potens Cypri,* etc. Nous promîmes donc, *in petto,* à la déesse de célébrer dans le port une orgie en son honneur; mais, en attendant, on crut devoir faire un sacrifice aux divinités de l'onde, pour nous les rendre favorables. Il n'y avoit plus moyen de faire de libations; nous y avions mis bon ordre: il fut donc résolu de livrer à la Seine toutes nos bouteilles vides. J'ai tout lieu de croire que ce petit sacrifice ne lui déplut pas; car à peine eurent-elles disparu sous les flots en les faisant tournoyer, que nous vîmes arriver du large plusieurs vagues décrites en demi-cercles,

Et sortir à moitié de l'onde
Une jeune divinité,
Qu'à son air plein de majesté,
De douceur et de volupté,
Moi le premier, tout transporté,
Je pris pour la reine du monde.
Un voile d'argent et d'azur
Partageoit son épaule ronde;

A longs filets, un cristal pur
Dégouttoit de sa tresse blonde.
Ses grands yeux bleus, clairs et sereins,
Contemploient avec complaisance
Ses deux bords, cent châteaux voisins
Qu'elle embellit de sa présence,
Ces monts, ces fertiles bassins
Où le travail et l'abondance
De mille agréables jardins
Ne forment qu'un jardin immense.
Sans orgueil, l'une de ses mains
Commande au reste de la France;
L'autre aux jeux, aux plaisirs badins
S'abandonne avec négligence,
Et dans ce gracieux contour
Embrasse une nymphe timide,
Qui, pour voir le pompeux séjour
Où, de concert avec l'Amour,
La Mode, au front changeant, réside,
S'échappant de la grotte humide
Qui cachoit son enfance au jour,
Objet étranger à la cour,
Craint d'y paroître sans son guide,
L'embrasse, et la serre à son tour.

La première nous parut couronnée de lis; l'autre portoit un pampre négligemment entrelacé autour de ses cheveux. Derrière elles une foule de Tritons, la rame en main, conduisoit des radeaux,

Et portoit en tribut, aux remparts de Paris,
Des melons savoureux, des pêches colorées,
Des monceaux de grappes dorées,
Et ces muscats si doux que septembre a mûris.

Tout le monde se trouva bientôt sur le pont pour

les voir passer. Du plus loin qu'elles purent nous entendre, ton frère les apostropha d'un ton assez familier,

> Et leur cria : « Mesdemoiselles,
> Vous courez sans doute à Paris?
> Daignez, messagères fidèles,
> Porter un peu de nos nouvelles
> A tous nos compagnons chéris,
> Qui, pour tuer quelques perdrix
> Aux brodequins rouges et gris,
> Ou les voir partir à grands cris
> En rasant l'herbe de leurs ailes,
> N'ont pu du même zèle épris
> Se résoudre à quitter leurs belles,
> Ni s'exposer à des querelles
> Qui pour nous auront tant de prix;
> A ces convives agréables
> Qui, bien qu'au rang des beaux esprits,
> N'en sont pas moins doux, sociables,
> Auteurs de tant d'écrits aimables,
> Plus aimables que leurs écrits! »

Il s'apprêtoit à leur donner sans façon la liste et l'adresse de tous ces messieurs, lorsque le patron l'avertit de prendre un ton plus circonspect avec ces dames, attendu que l'une étoit la Seine, et l'autre l'Yonne, qui, s'étant rencontrées par hasard un peu au-dessus de Montereau, s'en alloient à la mer de compagnie. Mais la déesse, qui trouvoit peut-être au contraire qu'on lui faisoit beaucoup d'honneur en l'appelant *Mademoiselle,* répondit par un doux murmure; et nous crûmes voir tout d'un coup les flots s'entre-pousser pour caresser notre navire. Tout l'équipage en conçut un heureux augure; et, après

avoir souhaité à ces dames beaucoup de plaisir sur leur route, nous poursuivîmes la nôtre.

Depuis trois heures, les vents ont changé, et les nuages se sont dissipés. Je ne croyois pas que le soir d'un jour aussi triste dût être aussi beau.

Déjà dans nos riches campagnes
Tous les objets sont ranimés;
Le soleil dore les montagnes,
Et brise dans les flots ses rayons enflammés.
Plein d'une ardeur impatiente,
Ce dieu, glacé par les frimas,
Court dans les bras de son amante
Réchauffer jusqu'au jour ses membres délicats.
Secouant leur crinière humide,
Ses dociles coursiers, par sa voix avertis,
S'élancent, et d'un pas rapide
Précipitent son char au palais de Téthys.

A propos de coursiers, j'ai oublié de te dire que nous en avions quatre assez vigoureux pour nous traîner. Ils tirent le long du rivage une corde attachée au grand mât; et ce sont là nos vents les plus favorables. La galiote prend ordinairement ses zéphyres dans le Limousin. Cette manœuvre grotesque m'offre de temps en temps un spectacle digne du pinceau de Vernet. Les chevaux s'arrêtent quelquefois, la corde traîne et disparoît sous les flots. Qu'un coup de fouet bien appliqué les remette alors au grand trot, la corde se relève, et semble courir sur l'onde jaillissante comme le feu sur une traînée de poudre, et vous la voyez se tendre en frémissant. Cette peinture est d'une grande vérité, et je voudrois

bien que le temps me permît de la mettre en vers aussi exacts que la prose peut l'être; mais j'en suis détourné par un objet plus riant et plus facile.

Un essaim léger d'hirondelles,
Rasant la surface de l'eau,
L'effleure obliquement du sommet de ses ailes,
Se relève, et s'envole aux branches d'un ormeau.
Aux beaux jours du printemps, là, sous ce vert portique,
Le rendez-vous fut indiqué,
On vient tenir, au jour marqué,
Les états de la république.
On décide que les frimas
Ne tarderont point à paroître;
La peuplade s'exile en de plus doux climats,
Et quitte en gémissant les champs qui l'ont vu naître.
Vers les sables brûlants où s'impriment tes pas,
Ami, l'oiseau prudent s'envolera peut-être;
Il verra ce beau ciel, ces vallons fortunés
De mangues, de citrons, d'ananas couronnés.
Toi-même, il te verra sous un palmier sauvage
Laissant couler pour moi les plus aimables vers.
Il te verroit dans son passage!...
Mon cœur est agité de mouvements divers,
Je le suis encor dans les airs,
Et voudrois être du voyage!

La nuit nous surprit encore occupés de cette idée, et rêvant profondément à toi. Elle parut étaler, pour nous distraire, tout ce qui peut rendre son obscurité préférable au jour même. En effet son silence, qui n'étoit interrompu que par le murmure des vents et le doux bruit de la proue, le calme de la rivière, la lumière tremblante de la lune réfléchie sur sa surface, le sombre azur du ciel semé d'innombrables étoiles,

et ces brillants météores qui sembloient tout d'un coup se détacher du firmament pour se précipiter dans les flots, tout cela formoit un spectacle que les yeux et l'imagination ne se lassoient point d'admirer, et bien fait pour enflammer des musiciens et des poètes. Aussi ton frère saisit-il bien vite sa guitare, et nous nous mîmes tous les trois à chanter :

O Nuit, que ta lumière est pure !
Que ton calme est majestueux !
Ton souffle rafraîchit les cieux,
Et tu répares la nature.

L'infortuné dans tes pavots
Boit l'oubli de sa peine et la douce espérance ;
Le poète dans ton silence
Médite ses accords nouveaux.

On n'entend plus aux forges de Lemnos
Le fer qui bat le fer et retombe en cadence :
Du noir Vulcain tu suspends les travaux,
Et celui de Vénus commence.

Nous fûmes tout d'un coup interrompus par un bruit de cors qui se fit entendre dans la forêt de Fontainebleau, et par les aboiements d'une meute nombreuse qui sembloit tantôt s'éloigner, tantôt se rapprocher, mais toujours prête à saisir sa proie. On distinguoit les cris des chasseurs. Quelques gens du pays, qu'on mit à terre à Valvins, nous dirent que c'étoit l'ombre de Henri IV qui se plaisoit encore à parcourir ces lieux qu'il avoit tant aimés, et qui poursuivoit toujours Gabrielle, qui échappoit toujours à

ses embrassements. Le nom seul de Fontainebleau rappela à ton gourmand de frère les matelotes d'Effondré[1], le sucre d'orge de Moret, et le délicieux chasselas de Thomery. Pour moi, je ne pus m'empêcher de me dire tout bas à moi-même : « Ah ! si jamais le ciel me laisse le soin de régler ma destinée,

Champs de Fontainebleau, délicieux déserts,
Qu'a seul rendus fameux le cristal de vos ondes,
J'irai m'ensevelir dans vos grottes profondes,
Parmi vos noirs rochers, sous vos ombrages verts,
Et, solitaire ami des biches vagabondes,
Dans leur plus beau domaine oublier l'univers.
Là, maître enfin de moi, sans soins et sans affaire,
Dans un étroit enclos renfermant mes désirs,
Content de peu d'amis, d'une seule bergère,
Je mettrai mon bonheur à l'aimer, à lui plaire,
Et mon orgueil peut-être à chanter nos plaisirs.
Ah ! que son cœur me soit fidèle,
Et je n'envierai point d'inutiles grandeurs :
J'aurai toujours assez et de biens et d'honneurs,
Si je suis toujours aimé d'elle.

Le reste de la soirée ne nous offrit rien d'intéressant. Nous nous promenâmes sur le tillac jusqu'au souper, qui fut assez frugal, parce que nous étions bourrelés de remords d'estomac. Vers minuit, nous essayâmes de dormir ; mais cela nous fut impossible. Nuit affreuse, nuit épouvantable, qui me donnera des pinceaux pour te peindre des plus noires couleurs ? les hommes et les femmes étendus pêle-mêle sur des bancs dans l'entrepont ; les dragons jurant et buvant

1. Village près de Thomery (Seine-et-Marne).

tour à tour, et entremêlant pieusement les psaumes de David aux cantiques de Grécourt! Morphée n'a répandu ses pavots que sur les ivrognes; il a dédaigné la cabane des honnêtes gens : et puis dites en beaux vers bucoliques que ce dieu descend dans les cabanes, escorté de songes aimables et de l'oubli plus aimable encore de nos peines et de nos ennuis! Enfin sur les quatre heures du matin on crie : *Terre sur l'avant!* L'ancre est jetée, et nous sommes dans le port de Montereau.

O toi, qui du naufrage
Préservas nos beaux jours,
Toi, qui dans un nuage
Fis briller ton présage
Et réglas notre cours;
Sur ces bords solitaires,
Souris à nos mystères,
O reine des Amours!
Les flambeaux étincellent
Sous des myrtes fleuris;
Déjà les vins ruissellent,
Les convives chancellent,
On invoque Cypris;
Et du creux des vallées,
Les forêts ébranlées
Répondent à nos cris.

Tout cela, réduit en prose, signifie qu'arrivés à Montereau, nous fîmes dans la plus mauvaise auberge de la ville un second souper, où il n'y eut, en vérité, rien de bon que le vin que nous avions apporté, et dont nous bûmes largement. Après avoir acquitté ainsi nos vœux dans le port, chacun se fit, avec sa serviette, un bonnet de nuit dans le goût de La Fare,

et nous nous livrâmes au sommeil, étendus sur des chaises autour de la table.

Ce doux repos ne dura guère. Nous fûmes réveillés en sursaut par un grand bruit à la porte, et nous vîmes entrer en même temps un homme sec et décharné, à l'œil cave, au front chauve, affublé d'un habit noir boutonné jusqu'à la ceinture et flottant au-dessous du jarret. « Messieurs, dit-il, après s'être incliné profondément, Messieurs... »

Moi, les yeux fermés à demi,
Sans écouter le personnage,
Sur un coude mal affermi
Laissant retomber mon visage,
Je lui dis, encore endormi :
« Par eau vous arrivez, je gage ;
Déposez là votre bagage,
Bonsoir, couchez-vous, mon ami ;
Demain nous rirons du voyage. »

« Messieurs, reprit-il, en faisant deux ou trois autres révérences à se rompre l'échine, il ne s'agit pas de cela. Vous voulez sans doute voir la place où a été assassiné le duc de Bourgogne par le dauphin, depuis Charles VII ? Je vais vous y conduire. » On le remercia d'une commune voix, et on le pria de nous laisser dormir, en conseillant très énergiquement, et au duc de Bourgogne et à lui, d'en aller faire autant. A ces mots, nous vîmes tout d'un coup sa taille grandir d'un demi-pied ;

Son sourcil épais se fronça,
Son front s'ombragea d'un panache ;

Sous son nez romain se plaça
Une double et noire moustache,
Et son œil en feu menaça.
Au manteau de pourpre et d'hermine
Qui sur ses épaules flottoit,
A la Toison d'or qui brilloit
Sous une énorme perle fine,
Et qui de son cou descendoit
Par vingt chaînons sur sa poitrine;
Au sang encor chaud qui sortoit
A gros bouillons de sa blessure,
Et qui d'un rouge noir teignoit
L'acier luisant de son armure,

nous reconnûmes le duc de Bourgogne lui-même, qui, pour ne pas se trouver humilié par le plus petit prince d'Allemagne, avoit, après sa mort, la fantaisie de se parer d'un ordre qui ne fut institué que par son successeur, et qui depuis quatre cents ans étoit en possession d'étourdir tous les voyageurs de sa querelle. Il nous demanda si elle faisoit toujours beaucoup de bruit dans le monde, et si l'on ne songeoit pas enfin à le venger. Sur ce que nous lui répondîmes qu'il n'en étoit plus guère question que dans quelque grosse histoire de bénédictin, il se mit en devoir de nous la raconter; et Dieu sait d'où il l'alloit reprendre,

Quand l'un de nous, le tirant à l'écart,
Et de plus près contemplant sa figure,
Se prit à rire, et, d'un ton goguenard,
Dit : « Monseigneur, vous venez un peu tard
Nous raconter votre triste aventure;
Croire je veux que narrez avec art,
Mais pour toucher, à vous parler sans fard,
Sentez par trop la vieille sépulture.

Comment, d'ailleurs, et sur qui vous venger?
Juger n'est rien : vraiment la chose est sûre
(Je m'en rapporte à la magistrature);
Mais, par malheur, faut avoir qui juger.
Point n'est prouvé dans authentique histoire
Que Charles Sept, ce héros plein d'honneur,
Né pour l'amour, le plaisir et la gloire,
Père indulgent et modeste vainqueur,
Se soit souillé d'une tache si noire;
Un tel forfait inspire trop d'horreur,
Et tout François s'obstine à n'en rien croire.
Puis raisonnons : quand sur ce pont fatal
Qu'entre vos dents semblez encor maudire,
Foible ennemi, par les coups d'un brutal
Il seroit vrai qu'il vous eût fait occire;
Il auroit eu grand tort, assurément;
Mais il n'eût fait que suivre injustement
L'exemple affreux qu'aviez donné, beau sire,
En massacrant à la fleur de ses ans,
Après soupé, ce beau duc d'Orléans,
Si cher aux siens, et plus cher à la reine.
Et s'il le fit, ami Jean, convenez
(Mais c'est la chose impossible aux damnés)
Que le bon Charle en porta bien la peine.
Vous le savez : en naissant rebuté,
Ses chers parents ne l'ont jamais gâté;
De tous ses droits dépouillé par sa mère,
Seul fils, du trône écarté par son père,
Par gens de lois contre les lois proscrit,
Exil, affronts, besoins, tout il souffrit,
L'absence même en amour si cruelle.
Beauté touchante, et douce autant que belle,
Ange envoyé pour charmer son malheur,
Agnès enfin avoit rempli son cœur :
Il l'adoroit, et fut trahi par elle. »

Le Bourguignon se paya vraisemblablement de ces

raisons, car il se radoucit peu à peu ; et, ayant repris sa première figure, il nous proposa de nous faire voir les autres curiosités de la ville. Nous le remerciâmes de sa courtoisie, et donnâmes à Son Altesse Royale un petit écu, dont elle parut extrêmement satisfaite, et qui vint, je crois, fort à propos pour grossir son épargne.

Nous fûmes obligés de coucher à Montereau, parce que nous n'y trouvâmes point la voiture que M. de M*** avoit envoyée au-devant de nous, et qui devoit nous y attendre. Cette circonstance ne nous amusa guère. Il arriva, fort heureusement pour nous que dans une grange voisine, des comédiens, soi-disant françois, représentoient ce jour-là *Alzire :* il y avoit grande presse à la porte. Nous ne fûmes pas les derniers à sauter du parterre dans l'amphithéâtre, et de l'amphithéâtre dans le balcon : l'occasion étoit trop belle. Nous ne perdîmes pas du moins tout notre temps ; car si nous pleurâmes médiocrement aux beaux vers qu'estropia *Zamore,* en revanche nous rîmes beaucoup de l'accent et du costume d'un acteur gascon qui joua le rôle de *Montèze,* en perruque à trois marteaux et en habit vert galonné en or. Notre voiture arriva cependant fort à point pendant la nuit, avec la pluie ; et le lendemain matin nous nous mîmes en route pour Brannay, promettant bien aux dieux de ne plus voyager par le coche d'Auxerre pour nous instruire, et plus piqués encore d'avoir séjourné à Montereau, après que nous eûmes reconnu ses murailles au grand jour.

Nous fûmes cahotés pendant six heures dans un

chemin assez étroit, et coupé dans toute sa longueur par cinq ou six ornières. Le soleil avoit reparu; et nous arrivâmes enfin à un endroit assez élevé, d'où l'on découvre, d'un côté les vignes champenoises, et de l'autre celles de Bourgone. Nous fûmes très embarrassés de savoir laquelle de ces deux provinces on salueroit la première dans son langage le plus familier, ou si on les salueroit toutes les deux ensemble, en réunissant les deux idiomes. *Lazare* nous prévint que nous avions décoiffé à Montereau la dernière bouteille de vin de Champagne. Il fallut bien se tourner du côté de la Bourgogne, et soudain

D'un panier de pampres orné
On vit sortir une bouteille
D'un vin qui dans Beaune étoit né;
L'acier, en spirale tourné,
Qui dut parer les doigts du beau dieu de la treille,
Dans son col étroit promené,
En retire à grand bruit le liège emprisonné
Qui pressoit la liqueur vermeille,
Ton frère, à ce doux bruit, saisi d'un saint transport,
Dans la source prochaine a fait rincer son verre:
Le vin coule dans la fougère,
Monte, écume, pétille, et s'échappe du bord.
Puis, tout entier à sa besogne,
Chacun de ces messieurs, rompant de son côté
Le seul échantillon resté
D'un long saucisson de Boulogne
Que noircissoit le poivre à foison incrusté,
Verre contre verre heurté,
Cria trois fois : « Salut aux champs de la Bourgogne! »
Pour moi, sourdement tourmenté
Par les souvenirs du pâté
Toujours maudit et regretté,

Je bus, non sans quelque vergogne,
Fort tristement à ma santé
Le tiers et plus, en vérité,
D'un gros flacon d'eau de Cologne,
Par qui fut mon mal augmenté.

J'essayai, mais en vain, de l'apaiser en avalant un grand verre d'eau à chaque maison que nous rencontrâmes sur la route; et je me donnai la question en pure perte. Je continuai de souffrir, et ces messieurs de se donner en dormant de la tête contre les deux portières, jusqu'à l'entrée du village de Blaineux, où ils furent éveillés en sursaut, et moi très agréablement distrait par le bruit et par les éclats de joie d'une troupe de vendangeurs rassemblés devant le pressoir, et occupés à chanter les louanges de Bacchus. Ils formoient vraiment, par la manière dont ils étoient groupés, un petit tableau charmant dans le goût de Téniers. Les uns portant, à pas lents, dans des hottes,

Le tribut des coteaux voisins,
D'un doux poids en marchant gémissent;
Sous un madrier qu'ils rougissent
D'autres écrasent les raisins:
Tandis que barbouillé de lie
Et du fruit sanglant des buissons,
Ivre d'amour et de folie,
Un essaim de jeunes garçons
Autour de la cuve fumante
Conduit par la main son amante,
Et danse au doux bruit des chansons.

Les voir, nous élancer par la portière, et tomber au milieu d'eux en cadence, fut pour nous la même

chose. Il n'y eut point de paysanne un peu jolie qui ne fût conduite à son tour par chacun de nous; et je crois que nous aurions fini par faire danser les mères, si notre inexorable postillon ne nous eût pressés de regagner la voiture. Nous nous éloignâmes donc en suivant encore longtemps des yeux cette petite fête champêtre, d'autant plus piquante qu'elle étoit tout à fait nouvelle pour nous. Un spectacle bien différent nous attendoit à l'autre extrémité du village. Nous entendîmes de longs gémissements, et nous vîmes ensuite beaucoup de monde rassemblé sous le portail d'une église à demi ruinée, et presque entièrement couverte par deux ormes, encore plus vieux qu'elle. Au milieu de la foule, une jeune femme de la plus rare beauté, qui, quelques jours auparavant,

Là, dans ces mêmes lieux en triomphe amenée,
Heureuse, et le front ceint du bandeau d'Hyménée,
Se donnoit tout entière à son joyeux amant,
Sur sa tombe, aujourd'hui, tristement prosternée,
Pâle, les yeux en pleurs, au trouble abandonnée,
A grands cris l'appeloit, l'appeloit vainement.
Autour d'elle un peuple en alarmes
La défendoit de sa propre douleur;
Sa douleur augmentoit ses charmes:
Tous les fronts consternés imitent sa paleur,
Tous les yeux répandent des larmes,
Tous les cœurs sentent son malheur.

Ce passage subit de la joie à la tristesse, cette image inattendue des choses de la vie et du retour éternel de nos plaisirs et de nos peines, nous plongea dans une profonde mélancolie. Notre postillon, qui

vraisemblablement s'en aperçut, déploya aussitôt son fouet, et fit disparoître le lieu d'une scène aussi triste. Nous n'en rencontrâmes que plus vite les parents et amis de la belle éplorée, qui alloient consulter l'*Ermite,* et lui demander le remède à une douleur si vive. Sur ce qu'on nous raconta de ce saint personnage, nous ne pûmes nous défendre d'un peu de dévotion et de beaucoup de curiosité. Les représentations éternelles de notre guide furent encore inutiles. On le laissa gronder tout à son aise, et l'on se mit en devoir de suivre les pèlerins. L'entreprise n'étoit pas facile; car, bâti sur la cime

D'un roc penchant et fendu,
La terreur du voisinage,
D'en bas l'agreste ermitage
Aux cieux paroît suspendu :
Le passant qui l'envisage
En a le collet tordu.

Nous vînmes cependant à bout d'y grimper, à l'aide de nos cannes et des paysans qui nous escortoient. Après avoir longtemps erré dans cette demeure déserte sans rencontrer les traces d'aucun être vivant, nous découvrîmes enfin au fond d'un jardin le bon solitaire

Assis au bord d'une onde pure,
Qui doucement l'entretenoit
De son cours et de son murmure;
En main fer tranchant il tenoit,
Dont prudemment il gouvernoit
Les fleurs, les fruits et la verdure.
Son front chauve et ridé branloit

Sous un noir capuchon de bure;
Sa blanche barbe se nouoit
Dans les cordons de sa ceinture.
De ses yeux creusés par les ans
Couloient des larmes éternelles;
Enfin on l'eût pris pour le Temps,
S'il eût eu, comme lui, des ailes.

Il parut un peu surpris de notre visite; mais il se remit bien vite : et nous faisant entrer dans une grotte voisine, sans proférer une seule parole, le saint vieillard,

D'abord en discrète personne
Nous bénit tous au nom du ciel,
Récite à la Sainte-Madone
Le compliment gentil qui fut de Gabriel;
Puis nous fait asseoir, et nous donne
Du pain bis, du beurre, et du miel
Plus doux que celui de Narbonne.

Nous admirâmes, pendant qu'on le consultoit, les coquillages dont sa grotte est ornée, mais surtout la profondeur de sa sagesse. Il prédit aux uns de la pluie et du beau temps; aux autres il révéla de grands secrets sur la culture des terres : et, après s'être longtemps recueilli, il annonça, d'un air inspiré, aux parents de la veuve, qu'elle se consoleroit. Notre tour vint; et tu peux juger, mon cher ami, que notre premier soin fut de lui demander de tes nouvelles. Il nous raconta, de point en point, toutes les circonstances [1] de ton voyage; le danger que tu courus sur les côtes d'Afri-

1. On trouvera ces circonstances très agréablement ra-

que et parmi les rochers d'Abrolhos; ta relâche à Rio-Janeiro, ton menuet avec doña Theresa [1], tes promenades solitaires au cap de Bonne-Espérance, et enfin ton arrivée à l'Ile de Bourbon. « C'est là, ajouta-t-il, qu'assis en ce moment à l'ombre des citronniers,

Il aime, il chante Éléonore :
Tant que le soleil luit, il lui parle d'amour;
Et quand la nuit est de retour,
Plus heureux, dans ses bras, il en reparle encore.
Aimer, c'est tout son art; et tandis qu'à Paris,
On voit tant d'auteurs secs, chargés de lourds écrits,
Gravir, en haletant, au temple de Mémoire,
Lui, fameux par ses seuls loisirs,
Brillant de son bonheur, plein d'heureux souvenirs,
Comme au sortir de table il arrive à la gloire,
En chantant ses plaisirs.
Des climats qu'en son cours deux fois le soleil brûle,
Tu le verras bientôt sur nos bords ramené,
Trop juste objet des pleurs d'une amante crédule,
Entre Anacréon et Tibulle,
S'asseoir, le front comme eux de myrtes couronné.
Et toi, qui, de bonne heure introduit au Parnasse,

contées dans les lettres de Parny qui figurent dans ses Œuvres, Paris, 1826, t. I, p. 205.

1. Dans sa lettre à son frère, écrite de Rio-Janeiro (septembre 1773, et non 1775, comme elle est datée à tort dans cette édition), le chevalier de Parny raconte ainsi cet aimable incident de son voyage : « Nous eûmes hier un joli concert suivi d'un bal. On ne connaît ici que le menuet. J'eus le plaisir d'en danser plusieurs avec une Portugaise charmante, de seize ans et demi : elle a une taille de nymphe, une physionomie piquante, et la grâce plus belle encore que la beauté : on la nomme doña Theresa. »

Le premier le guidas dans ses sentiers déserts,
Et, nourri des leçons d'Horace,
L'avertis qu'un peu d'art, loin de nuire à leur grâce,
Embellit les aimables airs;
Vaincu par lui, dans la future race,
Tu ne seras connu que par ses vers. »

Ces derniers mots firent couler de mes yeux des larmes de plaisir. Peu s'en fallut que dans les transports de ma joie je ne pressasse sa tête vénérable contre ma poitrine; mais il en fut quitte pour la peur. Après l'avoir comblé de bénédictions et avoir reçu la sienne, nous remontâmes en voiture, tout occupés de ton prochain retour et de la fortune de tes jolis vers.

Dans cette idée, nous arrivâmes sur les cinq heures du soir à Brannay [1]. Nous trouvâmes à la porte du château une vingtaine de paysans, armés de carabines antiques et rouillées, qui n'avoient point vu le jour depuis nos guerres civiles. Dès qu'ils nous virent paroître, ils se rangèrent en bataille, ayant le concierge et le garde-chasse à leur tête, et nous saluèrent d'une triple décharge de mousqueterie. Le seigneur nous attendoit sur le perron du vestibule. Il nous reçut avec cette politesse franche et libre que tu lui connois; et, après tous les compliments ordinaires, nous joignîmes les dames qui, la ligne en main, assises le long du canal, prenoient le plaisir de la pêche. Elles jetèrent un cri en nous voyant, et nous firent deux ou

1. Brannay (Yonne), à 8 kilomètres de Sens. Le château de Brannay existe encore aujourd'hui.

trois questions, sans attendre la réponse, et puis cinq ou six autres

> Sur les importantes querelles
> Du Russe et du fier Ottoman,
> Sur le scandale de nos belles
> Et les intrigues du moment,
> Sur nos profondes bagatelles,
> Nos modes et le Parlement,
> Qui passe et qui revient comme elles.

Nous allions les satisfaire, et leur donner même le répertoire des pièces tombées, qu'elles ne nous demandoient pas, lorsqu'un objet nouveau vint les distraire; et bientôt le soleil se couchant à travers les arbres, et l'air devenu plus froid, nous avertirent de regagner le salon, où nous reçûmes un bon nombre de visites et de compliments.

> D'abord monsieur le sénéchal,
> A l'air capable, au maintien sage,
> Suivi du procureur fiscal
> Et des notables du village,
> Vint au manoir seigneurial
> Nous ennuyer, selon l'usage.

Il fallut nous mordre les cinq doigts pour nous empêcher de rire de sa harangue et pour ne pas lui éclater au nez. La scène heureusement changea tout à coup. Les plus jolies filles du canton, proprement vêtues, nous offrirent toutes les fleurs et tous les fruits de l'automne étalés dans des corbeilles, et se retirèrent, en rougissant, très contentes et de nous et d'elles, c'est-à-dire applaudeis et embrassées.

Enfin les parties étoient arrangées, et l'on se mettoit au jeu, lorsqu'on annonça le curé, qui a toujours beaucoup de peine à arriver, même le dernier.

Ce pasteur, à bon droit goutteux,
Et s'en accusant avec grâce,
Est un de ces reclus heureux
Qui n'ayant point reçu des cieux
Le talent et le goût d'Horace,
Plus frais que lui, digérant mieux,
Buvant le champagne à la glace,
Arrondissent leur sainteté
Au fond d'un riche bénéfice,
Et, sans entendre leur office,
Gagnent gaiement l'éternité.

On continua de jouer, ou, pour mieux dire, on fit enrager le bon curé jusqu'au souper. On lui fit croire ensuite que la guerre étoit déclarée, et qu'il étoit fort question de lui dans le conclave [1]. On se livra à toutes les folies d'une imagination échauffée par le malvoisie. On rit beaucoup, tout le monde fut aimable; et vers minuit on se sépara, en formant des projets pour le lendemain.

Se mettre au lit et à table de bonne heure, en sortir le plus tard qu'il nous est possible, nous promener et ne rien faire, voilà le doux emploi du temps, voilà notre unique occupation depuis que nous sommes à Brannay; et Dieu sait si j'en eus jamais

1. Le conclave pour donner à Clément XIV, mort le 22 septembre 1774, un successeur, qui fut Pie VI, élu le 15 février 1775.

d'autres ! Parmi les divinités qui embellissent ces paisibles retraites, on distingue Mme de *** à sa taille élégante, à sa longue chevelure, mais surtout à l'esprit dont son œil étincelle ; et c'étoit précisément la seule qui ne fût pas initiée dans nos mystères. Soit par légèreté, soit par caprice, soit que l'extrême désir que nous lui témoignions de les lui révéler combattît celui qu'elle avoit elle-même d'y être admise, elle affectoit pour eux la plus grande irrévérence. On avoit essayé plusieurs fois, à Paris, de la persuader : mais le moyen, je m'en rapporte à nos docteurs, de convertir une incrédule qui vous déconcerte par un bon mot ? Comme je lui donnois le bras au retour de la chasse : « Représentez-vous, lui dis-je, Madame, une douzaine de jeunes militaires, dont le plus âgé ne compte pas encore cinq lustres, transplantés la plupart d'un autre hémisphère, unis entre eux par la plus tendre amitié, passionnés pour tous les arts et pour tous les talents, faisant de la musique, griffonnant quelquefois des vers, paresseux, délicats, et voluptueux par excellence ; passant l'hiver à Paris, et la belle saison dans leur délicieuse vallée Feuillancour[1]. L'un et l'autre asile est nommé par eux *la Caserne*. C'est là qu'aimant et buvant tour à tour, ils mettent en pratique les leçons d'Aristippe et d'Épicure. Enfin, Madame, qu'on appelle cette société charmante l'ordre de la Caserne ou de Feuillancour, le titre n'y fait rien; la chose est tout. C'est toujours l'ordre qui dispense le bonheur, et les autres ne pro-

1. Vallée entre Marly et Saint-Germain.

mettent que la gloire. » Tout le monde alors se joignit à moi, et l'on acheva de décider Mme de ***, qui balançoit encore. Tout fut ordonné à l'instant pour sa réception. La cérémonie se fit avec toute la pompe que les circonstances permettoient. Le trône étoit préparé au fond d'une longue galerie, soutenue par des colonnes de verdure où s'entortilloit le chèvrefeuille. Nous crûmes entrer dans le temple même de la divinité que nous révérons. Lorsque chacun eut pris sa place, ton frère, chargé de faire en ton absence les fonctions de chancelier, donna l'accolade à la nouvelle chevalière; et je lui dis en lui remettant le thyrse et la couronne :

Le chancelier de la Caserne,
Qu'on vit fleurir chez les Latins,
Ovide, ainsi que le moderne,
Vous eût admise à ses festins;
Vous eussiez versé le falerne
Aux plus aimables libertins.
Corinne, croyez-moi, dont vous prenez la place,
Instruite par le dieu du goût,
Paroissoit, avec moins de grâce,
Tout ignorer, en sachant tout.
Oui, vous reçûtes en partage
Sa beauté, son esprit et son humeur volage,
Ses talents enchanteurs et ses défauts plus doux :
Elle fut peut-être, entre nous,
Pour les jeunes Romains plus facile et moins sage;
Mais voilà le seul avantage
Qu'au parallèle on lui donne sur vous.

Je ne doute pas, mon cher ami, que ce petit événement ne soit pour toi un des plus intéressants de

notre voyage. Je ne te parle point du banquet qui l'a suivi, et du feu d'artifice qui l'a couronné. Un feu d'artifice est peu de chose, surtout auprès de celui qui roule en ce moment sur nos têtes avec un fracas épouvantable. Le silence et l'obscurité de la nuit rendent encore plus horribles la lueur des éclairs et le bruit de la foudre. J'entends d'ici les cris de nos dames, qui, tremblantes dans leurs lits, conjurent les dieux d'épargner leur jeunesse et leurs grâces.

Pour moi, que rien n'ébranle, et qui d'une âme égale
Regarde les enfers et la barque fatale,
Je t'écris en riant d'un style paresseux;
Et peut-être par intervalle
Un vers pur et facile étincelle en mes jeux.

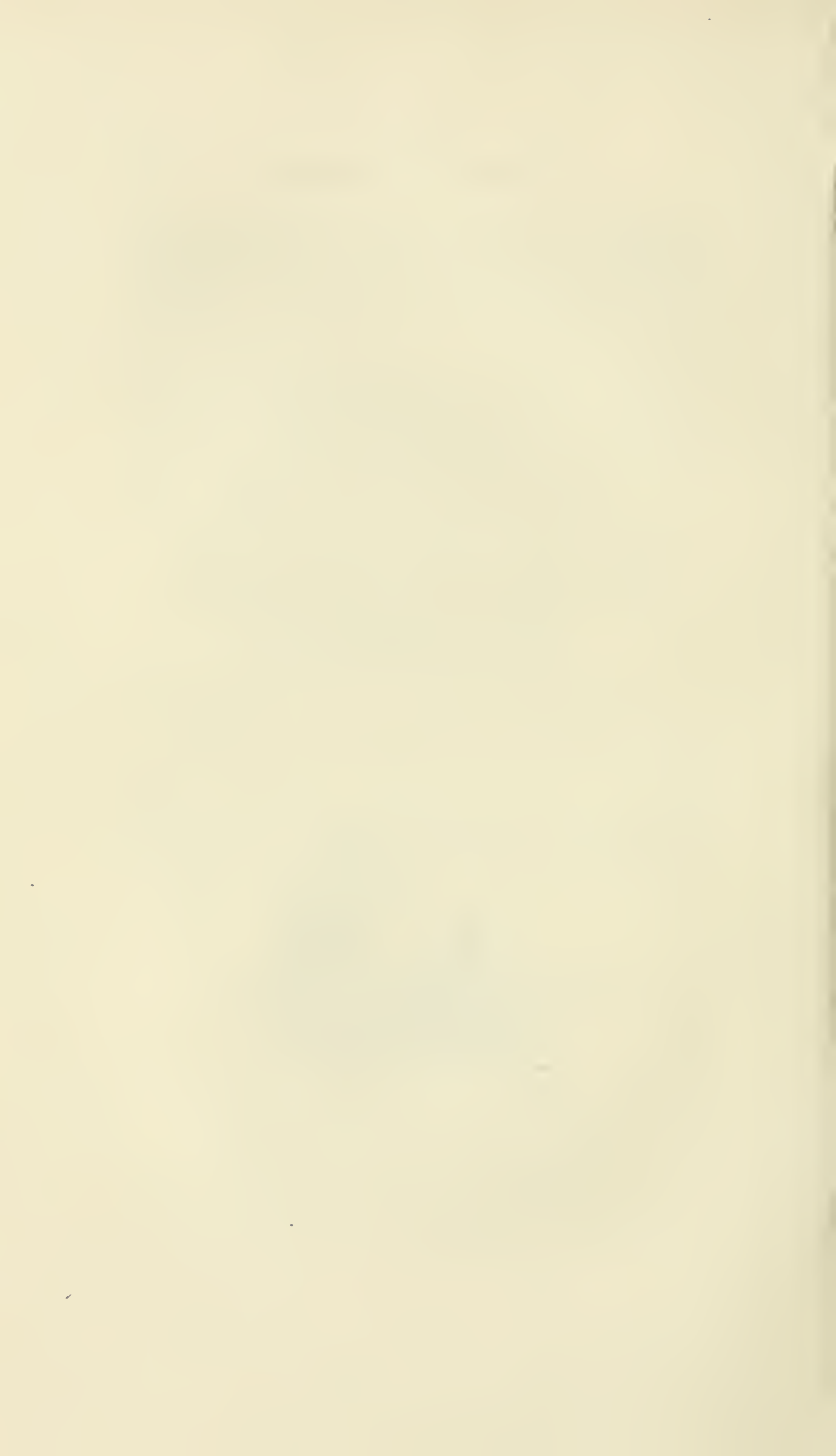
Cependant le vent redouble, et je crains bien qu'il ne nous empêche de reposer cette nuit. C'est un malheur, par exemple, contre lequel je me sens moins affermi, et dont je me consolerai plus difficilement. Je donne à tous les diables Éole, son outre, et les possédés qu'elle renferme.

Dans mon foyer l'un en grondant murmure,
Tel que l'airain vomissant un boulet;
L'autre de loin me frisant le collet,
En fifre aigu fait siffler ma serrure:
Le vent glacé, qui traîne les hivers,
Bat mes volets et fait trembler la vitre;
Le vent plus fier qui soulève les mers,
Si j'abandonne un moment mon pupitre,
En tournoyant emporte mon épître,
Et mes couplets, et ma prose, et mes vers.

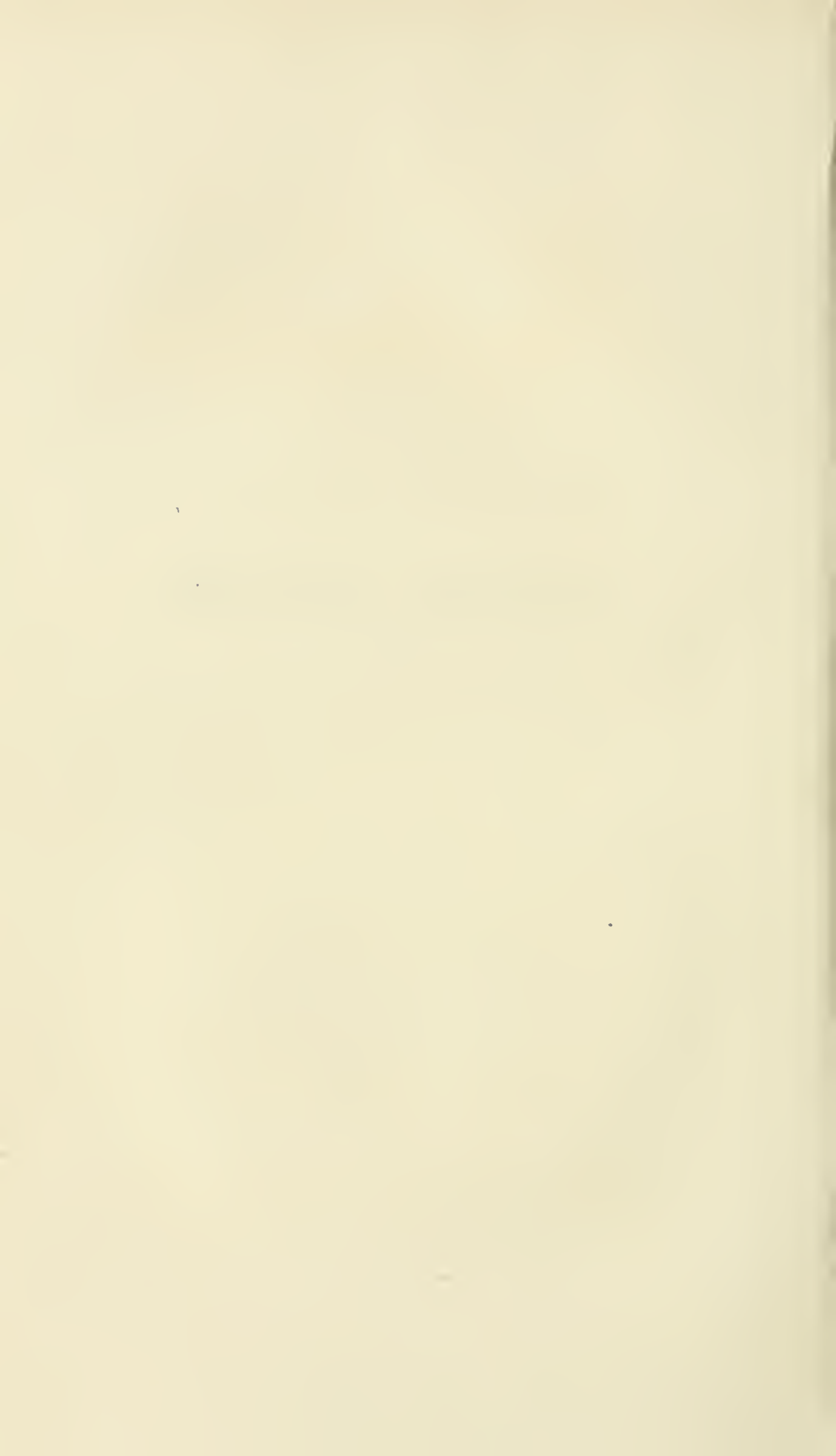
Tout cela m'avertit de finir. Adieu, mon cher ami, reviens bien vite à la Caserne; et puisses-tu, dégoûté des voyages, n'en faire plus qu'un, mais éternel, de Paris à Feuillancour, et de Feuillancour à Paris !

Ils naîtront, ces paisibles jours,
Jours consacrés à la Paresse,
Et dont la sœur de la Sagesse ;
La molle Insouciance, embellira le cours !
Plus de clairons, ni de tambours,
Dont le son guerrier nous éveille ;
Plus de lestes brigands, aux uniformes courts,
Qui viennent au galop, le bonnet sur l'oreille,
De nos vastes pâtés échancrer les contours,
Et boire la liqueur vermeille
Que nous avons mise en bouteille
Pour de plus fins gourmets que messieurs les Pandours !





POÉSIES DIVERSES





POÉSIES DIVERSES

VERS

A MONSIEUR LE MARÉCHAL

DUC DE MOUCHY[1]

En lui présentant le Voyage de Bourgogne, *dans un bal de la Saint-Louis.*

Vous, qui des mains de la Victoire
Tenez le sceptre des guerriers ;
Vous, dont les filles de Mémoire
Au temple brillant de la Gloire

1. Philippe de Noailles, comte de Noailles, puis duc de Mouchy, né le 7 décembre 1715, second fils du premier maréchal de Noailles et de Françoise d'Aubigné, maréchal lui-

Ont déjà placé les lauriers;
Vous, que l'Athénien volage,
Jadis, pour plus d'une raison,
En foule eût suivi chez Platon,
Au Portique, à l'Aréopage,
Et dans les champs de Marathon,
Recevez mon itinéraire,
Et souffrez qu'au sortir du bal,
Un très modeste volontaire,
Sous vous apprenant l'art de plaire,
Et l'art moins doux, mais nécessaire,
De combattre un peuple rival,
Ose d'une main téméraire
Attacher quelques brins de lierre
Sur le front de son général.

Dans ce frivole badinage,
L'auteur n'a peint, selon l'usage,
Que la moitié de ses travers :
Sachez qu'au printemps de mon âge,
J'ai déjà fait plus d'un voyage,
Qu'un jour on lira dans mes vers.

Au ton mélodieux d'Horace
Montant le luth d'Anacréon,

même le 24 mars 1775, mort sur l'échafaud révolutionnaire, avec sa femme (Anne-Claude-Laurence d'Arpajon), le 24 juin 1794. Il s'était particulièrement distingué dans la retraite de Bohême et aux batailles de Dettingen, de Fontenoy, où il enfonça la colonne d'infanterie des Anglais, de Rocoux, et lors de la conquête du Hanovre.

Enflammé d'une noble audace,
D'abord au sommet du Parnasse
J'osai planter mon pavillon;
Et là je marquai votre place
Entre Mécène et Pollion.

Prenant mon caprice pour guide,
Épris d'un maître plus charmant,
Bientôt je quittai brusquement,
Sans un seul mot de compliment,
Le dieu de l'onde Aganippide;
Et je crus que, d'un vol rapide,
Tour à tour un enfant de Mars
Devoit du palais des beaux-arts
Passer dans le temple de Gnide.

Aux pieds des Amours demi-nus
Je fis une courte prière,
Et par des sentiers inconnus
Fuyant l'empire de leur mère,
Loin de Paphos et de Cythère,
Je portai mes vœux ingénus
Aux autels d'une autre Vénus,
Plus touchante que la première.

Heureux cent fois qui la peindroit
D'un crayon savant et fidèle!
L'image à tous les yeux plairoit,
Et ne pourroit offenser qu'elle :
Mais dispensez-moi du portrait,
Vous qui connoissez le modèle!

C'est l'aimable divinité
Que l'essaim des Jeux environne,
Qui tempère par sa bonté
L'auguste éclat de sa couronne,
Et qui tiendroit de sa beauté
Le sceptre que son rang lui donne[1].
Sous ses auspices, à la cour,
Enfin j'ai borné sans retour
Ma course inquiète et volage :
J'abjure dans ces lieux charmants
Mes éternels égarements ;
C'est mon dernier pèlerinage :
Ou si d'un paisible repos
Bellone vient troubler les charmes,
S'il faut ressaisir nos drapeaux,
Et dans le sang de nos rivaux
Venger la gloire de nos armes,
Daignez être mon conducteur,
Me voilà prêt pour ce voyage :
Formez mon docile courage ;
Et si l'indulgence d'un sage
Permet cet orgueil à mon cœur,
Jamais mon maître au champ d'honneur
Ne rougira de son ouvrage.

1. Marie-Antoinette.





ÉPITRE

A M. DES FORGES-BOUCHER

Ancien gouverneur général des îles de France et de Bourbon[1].

Oui, c'est assez qu'aux bornes de l'Afrique,
Au sein des mers qu'échauffe le tropique,
On vous ait vu donner de justes lois,
Et soutenir la majesté des rois :
Si la fortune en des mains étrangères
A transporté vos grandeurs passagères,
Épargnez-vous de coupables regrets,
De vains désirs ou des vœux indiscrets ;
Le vrai bonheur est dans la solitude.

C'est là, qu'épris des charmes de l'étude,
Fuyant le monde après l'avoir servi,
Des seuls beaux arts le vrai sage suivi

1. L'ancienne *rue de Paris,* à l'île Maurice, porte aujourd'hui le nom de *rue Des Forges,* qui lui a été donné par l'administration anglaise.

Foule à ses pieds l'importune mémoire
De ses plaisirs, et même de sa gloire.
Le sage, instruit à régler ses penchants,
Vit à la cour; mais il meurt dans les champs.

Moi-même, hélas ! qui, dans la fleur de l'âge,
N'ai point d'orgueil ni le temps d'être sage,
Plus d'une fois, loin du bruit de la cour,
Cherchant l'abri des bois de Feuillancour,
Je préférois aux rives de la Seine
Ces bords fleuris qu'une simple fontaine
Mord sourdement d'un flot tranquille et pur.
Ce beau vallon me plaît mieux que Tibur.
Là, le premier, sous l'herbe renaissante,
Je viens cueillir la fraise rougissante,
Et du rameau détache, le dernier,
Ces dons mûris qui rompent le panier.
Au seul hiver nous cédons nos retraites.
L'affreux hiver, fortunés que vous êtes !
A-t-il jamais, dans vos riants climats,
Blanchi la terre et durci les frimats ?
Pour vous deux fois le printemps se couronne,
Deux fois Cérès vous ramène Pomone,
Et le soleil vous verse, dans son cours,
De belles nuits et d'éternels beaux jours.

Toi dont l'image en mon cœur est tracée,
Toi, qui reçus ma première pensée,
Les premiers sons que ma bouche a formés,
Mes premiers pas sur ton sable imprimés,
Rivage heureux, tu n'es plus ma patrie !

O jour présent à mon âme attendrie,
Où de ton sein, jeune encore, enlevé,
Aux doctes sœurs nourrisson réservé,
Sous d'autres cieux cherchant un autre monde,
J'ai vu tes bords s'enfuir au loin dans l'onde!
Que de regrets ont suivi mes adieux!
Combien de pleurs coulèrent de mes yeux!
Que j'aime encore, après quinze ans d'absence,
Ce Gol[1], témoin des jeux de mon enfance!

Sur le penchant d'un fertile coteau,
Il m'en souvient, s'élève le château;
L'art a mêlé, sous son riche portique,
Le goût françois au luxe asiatique;
Et j'admirois ces tapis précieux
Que brode en Perse un peuple industrieux,
Ces fins tissus d'un écorce docile,
Et cet émail transparent et fragile,
Qu'au Fleuve-Jaune a pétri le Chinois,
Vases brillants, arrondis sous ses doigts.

Or, dites-moi, quand, des mers du Bengale,
La Chine antique et sa fière rivale,
L'Inde, en tribut vous portent leurs trésors;
Quand dans vos bois, sur vos fertiles bords,
Tout s'embellit; quand vous buvez, à table,
D'un vin du Cap la sève délectable,
Ou ce café qui porte un feu nouveau

1. Magnifique château de M. Des Forges, à l'ile de Bourbon. (*Note de Bertin.*)

Dans tous les sens, chatouille le cerveau :
Qu'importe alors qu'au joug de la Tamise
Howe[1] ait rangé l'Amérique soumise,
Ou qu'il ait fui sous les murs de Boston ?
Que dans Paris le frivole Agathon,
Sans nul dessein courant la ville entière,
Danse au Waux-Hall[2] et soupe à la barrière ?
Qu'un traîneau peint sur nos remparts glacés
Laisse, en fuyant, de longs sillons tracés ?
Ou qu'à la course un beau cheval de race
Dont les aïeux ont vaincu dans la Thrace,
Emporte au but le jockey noir ou blanc
Qui rend la bride et lui serre le flanc ?

Laissez Paris étaler ses miracles,
Son Colisée[3] et ses trente spectacles,
Et ses tournois dont il est jaloux :
Oui, la nature a des aspects plus doux.

1. William Howe (1725-1814), qui avait été forcé d'évacuer Boston, le 17 mars 1776.

2. Etablissement public, ouvert sur le boulevard du Temple, vers 1768, par l'artificier Torré. C'était une réunion de salles de bal, de cafés, de boutiques de modes, où le public était admis deux fois par semaine, depuis cinq jusqu'à dix heures du soir, moyennant 30 sous par tête. Les Vauxhalls se multiplièrent bientôt à Paris ; il y en eut un à la foire Saint-Germain. Voir Grimm, *Corresp. littér.*, édit. Tourneux, t. IX, p. 330.

3. Cet établissement, construit d'après les plans de Le Camus de Mézières sur l'emplacement qui s'étend depuis le rond-point actuel des Champs-Élysées jusqu'aux rues de Matignon et du Colisée, et dont les dépenses s'étaient élevées à près de 2 millions, avait été ouvert le 23 mai 1771. Après

De vos jardins, la mer calme et tranquille
Paroît au loin un cristal immobile;
Et quelquefois au bord de l'horizon,
Quand l'air du soir rafraîchit le gazon,
L'œil, abusé de ses propres images,
Voit des vaisseaux errant dans les nuages.

Veut-on soudain qu'au gré du spectateur,
Sans le secours d'un peintre ou d'un acteur,
La scène étonne, intéresse, remue?
Le vent s'élève, et, mollement émue,
L'onde blanchit sous l'effort des rameurs:
Déjà l'air siffle, et de sourdes clameurs
Ont retenti dans la forêt profonde;
A coups pressés la foudre éclate et gronde.
Des mers en feu le courroux impuissant
S'élance, roule, et laisse, en frémissant,
Un sel plus pur dans ces moissons superbes,
Dont il couroit ensevelir les gerbes.

Champs fortunés, ombrages toujours verts,
Ah! que ne puis-je, oubliant l'univers,
Dans votre sein couler des jours prospères!
J'irai, j'irai sous le toit de mes pères,
J'irai revoir mes pénates chéris.
Oui, c'en est fait; j'abandonne Paris.
Qu'un peuple aimable, y couronnant sa tête,

de nombreuses vicissitudes, il fut fermé en 1778, et démoli en 1780. Voir la *Correspondance littéraire de Grimm,* édition Tourneux, t. IX, p. 331, et Le Rouge, *Description du Colisée,* 1771, in-12.

Change l'année en un long jour de fête;
Pour moi, je pars... Où sont les matelots?
Venez, montez, et sillonnez les flots;
Au doux zéphyr abandonnez la voile,
Et de Vénus interrogeons l'étoile.
Qui trouveroit sous son astre amoureux
Une onde calme ou des vents rigoureux?

Je vous revois, palais simple et rustique,
De mon berceau dépositaire antique!
O doux moment à mon cœur éperdu!
Je vous revois; et toi, qui m'es rendu,
Toi qu'en s'ouvrant mes yeux virent éclore
Des doux baisers de Vertumne et de Flore
O compagnon cher à mes premiers ans,
Jeune arbrisseau [1] qui distilles l'encens,
Retiens tes pleurs, quand le sort nous rassemble!
Te souvient-il que nous croissions ensemble?
Ah! si mon bras, moins débile aujourd'hui,
Fit de bonne heure, en t'offrant son appui,
De l'amitié le doux apprentissage,
Étends sur moi ton fraternel ombrage:
L'éclat du jour importune mes yeux.

Quel ambre pur s'exhale dans les cieux!
Peuple innocent, chéri de la nature,
Quel dieu pour toi fait ployer sans culture
Le bananier sous son riche fardeau,

1. Le benjoin. *(Note de Bertin.)*

Et dans tes champs errer le melon d'eau ;
Couvre de pleurs la mangue savoureuse[1],
Suspend l'orange à sa branche épineuse,
Et fait jaunir l'ananas fortuné,
D'un long feuillage au sommet couronné
La pourpre même enrichit la grenade ;
Plus belle encor, la simple jam-rosade[2],
Reine des fruits, a les vives couleurs,
Le doux parfum de la reine des fleurs.

Mais comment peindre ou compter tes richesses,
Ces fruits, du Gange orgueilleuses largesses,
Qui, sans honneur étonnés de vieillir,
Cèdent aux mains qui daignent les cueillir !
Ce luxe heureux est ton moindre partage:
O liberté ! noble et vain héritage,
Germe écrasé sous les pieds des tyrans,
Mon cœur ici, sous des traits différents,
Retrouve au moins ton image adorée !
Vois ces palmiers, dont la sève égarée
Impunément s'élève ou s'arrondit :
A ses écarts la nature applaudit.
Esclave en France, esclave au bord du Tibre,
L'arbre affranchi dans ces lieux est donc libre !

1. Fruit excellent, dont la peau est couverte d'une espèce de gomme résineuse. (*Note de Bertin.*)

2. La jam-rosade ou jam-rose est, à peu près, de la grosseur et de la forme d'un abricot. La chair en est blanche, son coloris et son parfum sont précisément ceux de la rose; c'est ce qui l'a fait nommer, par les Portugais-Indiens, *ïam-rosade* ou *jam-rosade,* c'est-à-dire, fruit rose. (*Id.*)

Jamais un rustre, armé d'un long ciseau,
S'efforça-t-il de ployer en berceau
Du cannelier l'écorce aromatique,
Ou d'asservir au cordeau symétrique
Ces tamarins qui peuplent vos déserts,
Et le coton blanchissant dans les airs?
Vit-on jamais dans le creux des vallées
Un fer impie aux branches mutilées
Donner deux fois un époux étranger?
Vit-on jamais le pudique oranger,
Pleurant deux fois ce joug involontaire,
Porter les fruits d'un hymen adultère?
Son front fertile, à l'abri des chaleurs,
Croît de lui-même, et se couvre de fleurs.

Le cocotier[1] prête une ombre plus rare.
Loin de nos mains en vain sa tige avare
Court dans les cieux suspendre son trésor;
Le nègre agile a déjà pris l'essor :
Sur l'arbre uni signalant son adresse,
Des deux genoux, des deux mains il le presse,
Monte et revient, superbe ravisseur,
D'un chanvre utile arrachant l'épaisseur,
Faire à sa proie une heureuse blessure.

1. Cet arbre, dont la tige droite et unie s'élève communément à plus de soixante pieds, ne se couronne que de cinq à six feuilles extrêmement longues et larges. Son fruit énorme est suspendu au sommet par grappes. Il est enveloppé d'une espèce de chanvre dont on fait des cordages. Sa feuille sert à couvrir les maisons. Il fournit, à la fois, le mets, le breuvage, et même la tasse qui doit le contenir. (*Note de Bertin.*)

Le lait jaillit, et ruisselle, et murmure ;
D'uné chair blanche au dedans couronné,
Le noyau s'ouvre, en coupes façonné.

Qu'on vante encor la coupable industrie
Qui, dans la Flandre et l'humide Neustrie,
Sut préparer en perfides boissons
Le jus des fruits et le suc des moissons !
Quels doux roseaux [1] dans ces plaines jaunissent ?
J'entends au loin cent pressoirs qui gémissent :
Du jonc noueux le nectar exprimé
Brille à mes yeux, en sucre transformé,
Ou, pétillant dans sa mousse légère,
Monte, frémit, et s'échappe du verre.

C'est là qu'au bord d'un ruisseau transparent
De Bornéo le girofle odorant [2],
Heureux larcin d'un mortel intrépide,
Lève, en secret, son front jeune et timide.
Ah ! protégez cet arbuste naissant !
Craignez pour lui le troupeau bondissant,
Les vents fougueux, et la jalouse rage
D'un peuple armé pour venger son outrage !

1. Les cannes à sucre. Outre le sirop et le sucre, on en exprime encore un vin très agréable, nommé, par les créoles, *Frangourin* ou *vin de cannes.* (*Note de Bertin.*)

2. Tout le monde connoît l'heureuse témérité de M. Prevot de Lacroix, chevalier de Saint-Louis, qui entreprit d'enrichir les îles de France et de Bourbon de la culture de la muscade et du girofle, et qui en rapporta les premiers plants des possessions hollandoises. (*Note de Bertin.*)

Je vois déjà le Batave inhumain
Traverser l'onde, et, la flamme à la main,
De ces noyers où mûrit la muscade
Exterminer l'innocente peuplade.
Je vois, je vois les rameaux renversés,
Et leurs débris en cendres dispersés.
Peuples, volez, embrassez sa défense;
Au fer cruel dérobez son enfance.
Un jour, un jour, l'arbuste infortuné
Se souviendra qu'à périr condamné,
Sans vous, hélas! opprobre du bocage,
Jamais la fleur n'eût blanchi son feuillage;
Et, loin des yeux prudemment élevé,
Enrichira les mains qui l'ont sauvé.

Je sais très bien qu'au lever de Julie
Tous ces objets sont traités de folie.
Là, pour tout livre, un souvenir doré
Offre à son œil, d'un jour doux éclairé,
Le plan du soir, et retrace à merveille
Tous les projets qu'elle oublia la veille.
La belle doit briller à l'Opéra :
On veut savoir si la Reine y viendra,
Si Legros [1] chante; on ne s'informe guères,
Si, travaillé par cent mains étrangères,
Le tissu frais, dont son lit est orné,
Fut dans Pékin lentement dessiné.

« Ah! dans vos bois je sens bien qu'il faut vivre;

1. Joseph Legros, célèbre chanteur de l'Opéra (1739-1793).

Mais, par malheur, je ne saurois vous suivre, »
Me dit encore un important du jour :
« Je connois trop et la ville et la cour.
Voulez-vous point qu'après la comédie,
Un fol essaim, à souper chez Lydie,
En ricanant m'affuble d'un couplet?
Non, non, partez : laissez-moi, s'il vous plaît,
Rire avec eux au bout de l'hémisphère.
Est-on oisif pour n'avoir rien à faire?
Et n'ai-je pas mes chiens à caresser,
Glycère à voir, des cheveux à tresser[1]
Pour l'embellir, ou calmer sa rivale?
Comment remplir cet immense intervalle,
Qui de leurs nuits doit séparer vos jours?
Ici du moins nos soleils sont plus courts.
Sous l'équateur que peut-on faire? on pense?
C'est bien assez de digérer en France :
Et pour mes nerfs, trop prompts à s'agacer,
Le fier Bouvard me défend de penser[2]. »

Ainsi raisonne aux foyers du théâtre
Un étourdi, du fracas idolâtre,
Qui croit peut-être, en son esprit borné,
Que de vos bois l'habitant fortuné,
D'un autre dieu noire et grossière image,
Eut l'âme épaisse, et le mufle sauvage
Du Cafre errant dans le sable africain.

1. Du temps de Bertin, les femmes portaient de fausses tresses, dont on s'occupait dans les boudoirs, comme de faire de la *broderie* ou des *nœuds*. (*Note de l'édition de 1823.*)

2. Michel-Philippe Bouvard, célèbre médecin (1717-1787).

On sait qu'un jour, pour mieux tromper Vulcain,
Mars et Vénus dans vos bois descendirent;
L'Amour survint, et vos peuples naquirent.
L'homme soudain se sentit né de Mars.
Vers un ciel pur élevant ses regards,
Il tend son arc, et d'un bras qu'il déploie
Décoche un trait qui va percer sa proie.
Le trait lancé retombe au même instant,
Et lui rapporte un ramier palpitant.
Le jour entier signala son adresse.
L'ombre, à son tour, vint servir sa tendresse;
Et vers l'aurore, accablé de désirs,
Il s'endormit, mais rêva ses plaisirs.

Quel doux souris! quelle rougeur charmante
A son réveil embellit son amante!
Dieux! que d'attraits! En vain ses long cheveux
Couvrent son corps de leur voile onduleux :
Ses longs cheveux et sa taille légère
Trahiroient seuls le secret de sa mère.
Si l'un de Mars eut la noble fierté,
De Vénus l'autre a toute la beauté.

Vous, que Vénus, ainsi que Mars, protège,
Ne quittez pas le séduisant cortège
Des Jeux badins, des Amours paresseux;
En cheveux blancs buvez le vin mousseux,
Et puis dormez au sein de la victoire :
La volupté sied très bien à la gloire.

Pour la servir avec vous plus longtemps,

J'allois déjà sur les flots inconstants
Des vents du sud braver la violence ;
Mais l'airain gronde, et l'Europe en silence
De la discorde attend l'instant fatal.
Le nouveau monde a donné le signal.
Mars, sous les traits de mon auguste maître[1],
Plus beau, plus jeune, et plus vaillant peut-être.
Me dit : « Restez, accompagnez mes pas ;
Soit qu'aux Germains portant un sûr trépas,
Du sein des bals, des plaisirs, et des fêtes,
Je vole au Rhin promis à mes conquêtes[2] ;
Soit que, de Londre effrayant les remparts,
Je montre un jour aux sanglants léopards
L'appui du trône et le vengeur d'un frère. »

C'en est donc fait : une rive si chère
N'aura de moi que mes foibles écrits.
Partez, mes vers ; je demeure à Paris.

1. Le comte d'Artois.

2. L'ouverture de la succession de Bavière (8 déc. 1777) et l'entrée des troupes de Joseph II en ce pays, avaient fait craindre une guerre sur le Rhin.





A MADAME ***[1]

En faveur de ma jeunesse
Et de ma folle gaieté,
Vous n'avez que trop vanté
Des chansons que la paresse
Me dicta pour la beauté :
En flattant ma vanité
Vous affligez ma tendresse.
Je vous aime, et j'ai vingt ans :
Le laurier peut-il me plaire ?
Enchaînez-moi de rubans,
Parez ma muse légère,
Et du myrte de Cythère
Et des festons du printemps.
La gloire est belle à mon âge ;
Mais l'amour est enchanteur :
Louez un peu moins l'ouvrage ;
Aimez un peu plus l'auteur.

1. Dans l'*Almanach des Muses* de 1774, où elle parut d'abord, cette pièce a pour titre : *A. Rosine.* La Harpe l'apprécia ainsi : « Ces vers sont rapides et très bien tournés ; ils donnent l'espérance d'un talent très agréable. » *Œuvres*, Paris, Verdière, 1821, t. XIV, p. *376*.



PRIÈRE A LA JEUNESSE

Vers adressés à M. l'abbé Delille,
au premier jour de l'an.

Au plus frivole des amis,
Et par malheur au plus aimable,
Portez, déesse favorable,
Les jours que vous m'avez promis !
Comme ces beautés infidèles
Qu'on quitte et qu'on reprend toujours,
Malgré ses erreurs éternelles,
Je mets ses beaux ans sous vos ailes
Et sous la garde des Amours.
Toujours épris de goûts volages,
Toujours parjure à ses serments,
Plus mobile que les nuages,
Il s'abandonne à tous les vents ;
Et, Dieu merci ! depuis deux ans,
Je ne le vois qu'en ses ouvrages.
Ah ! dans ce brillant tourbillon,
S'il est heureux, je lui pardonne :

De Virgile et d'Anacréon
Qu'il ceigne la double couronne,
Et qu'il soit jusqu'à son automne
Plus étourdi que Voisenon !





A MA ZIRPHÉ

SUR LA PHILIS DE TOUT LE MONDE

Une taille souple et légère
A nos rimeurs, Zirphé, ne coûte rien ;
Et depuis mille ans, tu sais bien
Que leur muse a de droit l'empire de Cythère,
Le minois de Vénus, son sourire, ou le tien.
Un essaim de Zéphyrs l'environne sans cesse ;
Au moindre mouvement paroît la Volupté ;
Pâris, en cheveux blancs, vient juger sa beauté ;
La pomme échappe, roule, et la voilà déesse !
Faut-il nous crayonner Philis ?
C'est Flore, c'est Hébé que l'on va peindre ensemble ;
On sème à pleines mains les roses et les lis,
Et l'on fait un portrait, Zirphé, qui te ressemble.

Vieux Zéphyrs, vieux amours, traînez-vous loin de moi !
Je bannis et les Jeux, et les Ris, et les Grâces ;
Je ne veux plus les voir voltiger sur tes traces :

Il est si doux d'être seul avec toi !
Je veux bien respecter le trône de verdure
Sous des myrtes entrelacés :
Mais rendons à Vénus son antique parure ;
Tu n'as pas besoin de ceinture ;
Et la pudeur te couvre assez.
Que sur tes épaules d'albâtre
Tes tresses flottent, si tu veux :
Je n'entends point qu'un dieu folâtre,
Plus fortuné que moi, caresse tes cheveux.
Zirphé, je suis jaloux d'embellir ce que j'aime :
Couronnons ton chapeau de fleurs ;
Mais je veux les placer moi-même :
Flore n'en viendra point assortir les couleurs.

J'aime assez, il est vrai, ces Philis éternelles
Qui tournent, parmi nous, vingt têtes tous les ans,
Qu'on ne trouva jamais cruelles,
Qui sont bien tendres, bien fidèles,
Et, n'existant jamais, ont toujours des amants.
Ma Zirphé, par exemple, est un peu plus volage ;
Et, moins sûr de son cœur, je suis plus alarmé :
Mais sa beauté du moins sourit à mon hommage.
Je suis content de mon partage,
Zirphé respire, et moi, je suis aimé.





A UNE FEMME

QUE JE NE NOMMERAI POINT

Non non, madame! En vérité,
J'ai bien juré de ne pas l'être :
Moi, votre amant! L'aveu, peut-être,
Surprendra par sa nouveauté;
Mais je l'ai dit : en vérité,
J'ai bien juré de ne pas l'être.

Je sais qu'en vous on trouvera
Ce qui peut fixer la tendresse;
Beauté, talents, esprit, jeunesse,
Taille, et minois d'une déesse,
Jambe élégante, *et cœtera ;*
Mais, madame, malgré cela,
Vous ne serez point ma maîtresse.

Votre époux m'arrête aujourd'hui;
Et, s'il faut vous ouvrir mon âme,
Je périrois cent fois d'ennui
De le voir protéger ma flamme,

Et d'être, en lui soufflant sa femme,
Encor remercié par lui.

Que cet homme me désespère!
Il n'est soupçonneux ni jaloux!
Monsieur, toujours paisible et doux,
Me verroit, je crois, sans colère...
Moi, madame, en sachant vous plaire,
Je veux déplaire à votre époux.

Je veux, pour vous trouver plus belle,
Et mes plaisirs cent fois plus courts,
Que sa jalousie éternelle
Se plaise à troubler nos amours,
Et que pour mieux triompher d'elle,
Un nouveau danger tous les jours
M'inspire une ruse nouvelle.

Faut-il aller au rendez-vous?
Palpitant d'amour et de rage,
D'espoir, de crainte et de courroux,
J'aime à trouver sur mon passage
Un large suisse et deux verroux.
Alors, que les faveurs sont chères!
Que les caresses ont de prix!
Et dans ces amoureux mystères
Si, par malheur, j'étois surpris?
Quand Vulcain venoit à paroître,
On sait que des bras de Vénus,
Mars en chemise, et les pieds nus,
Sautoit gaiement par la fenêtre.



A UN MYRTE

Croissez, l'honneur de mon bocage,
Jeune arbrisseau que j'ai planté :
La déesse de la beauté
Attend votre premier feuillage.
Croissez, ô myrte plus chéri
Que ces ormeaux qui m'ont vu naître,
Un jour, votre rameau fleuri
Dans les airs s'étendra peut-être.
Sous votre abri voluptueux,
Zirphé veut qu'on lui dresse un trône;
Zirphé vous devra la couronne
Qui doit parer ses beaux cheveux.
Que la fraîcheur de votre ombrage
Nous plaira sur la fin du jour !
Croissez. Des fleurs l'amant volage
Frémit dans les bois d'alentour;
Phébus se couche sans nuage;
Et si demain un sombre orage

S'élève et gronde à son retour,
Que l'oiseau qui lance la foudre,
En réduisant le chêne en poudre,
Respecte l'arbre de l'Amour !





A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE PARNY

Feuillancour, 30 juin 1774.

Au cap de Bonne-Espérance,
Est-ce bien toi qui m'écris[1],
Entre la bière et le riz,
Le fromage et le constance,
D'aussi jolis vers qu'en France
Et dans les murs de Paris?
Quel est donc ce bon génie
Qui t'accompagne en tous lieux,
Et qui sur l'onde en furie,
Hélas! et loin de nos yeux,
Promenant sous divers cieux
Et ta fortune et ta vie
Dans le plus triste séjour,
Près du peuple à face noire,
Maudit du beau dieu du jour

1. Lettre à Bertin, octobre 1773. *Œuvres de Parny*, t. I, p. 217.

Et des filles de Mémoire,
Te fait rencontrer la gloire
Et le plaisir et l'amour ?

Je remarque, mon cher ami, que tu es le premier poète, depuis le Camoëns, qui ait doublé ce fameux cap des Tempêtes, regardé si longtemps comme la dernière borne du monde vers le pôle austral. Mais le Camoëns ne dansa point de menuet à Rio-Janeiro avec la plus belle personne du Brésil. Trente Ursulines charmantes ne soulevèrent point un coin de leur voile pour le voir passer : enfin on ne lui jeta point le soir des bouquets par la fenêtre. Il fuyoit sa patrie, et tu vas revoir les lieux qui t'ont vu naître. Il fut bientôt oublié sur les bords du Tage, et ton absence est sur les rives de la Seine l'éternel objet de nos entretiens, de nos regrets et de nos craintes. La seule ressemblance que je trouve entre le Portugais et toi, c'est que vous fîtes tous deux, à quatre mille lieues de l'Europe, vos plus aimables vers, et que tous deux vous vivrez toujours.

Ne fumant point et buvant peu, je sens que la société du Cap et la tournure de ses habitants doivent avoir très peu d'attraits pour toi. Je leur passe d'avoir rassemblé dans leur magnifique jardin *de la Compagnie* les fleurs et les fruits des quatre parties du monde, et surtout de s'être procuré de l'ombrage sur un sol aride où il est si nécessaire et si rare ; mais je suis fort scandalisé des mœurs de ce pays : je ne conçois pas que les Hollandois attachent si peu d'importance à un baiser, qui parmi nous vaut la dernière faveur.

Les malheureux ! en ne le défendant point, ils ont détruit tout son charme. Ils ont anéanti les plus douces prémices de l'amour, et son langage le plus passionné. Et comment donc les femmes font-elles dans ce pays pour avouer qu'elles aiment, ou qu'elles se sont assez défendues ? Il est bien dur d'être obligé de tout décliner.

Nous sommes depuis trois semaines à Feuillancour, et tels à peu près que tu nous as laissés, si ce n'est que ton frère est devenu encore plus gourmand, et moi plus paresseux, depuis que nous avons été inoculés. Le soleil est à peu près au tiers de son cours lorsqu'on se lève ; et, pour remplir alors ce que nous nommons bravement la matinée, on s'occupe de vers, de prose, de musique, et d'autres semblables bagatelles. Le soleil baisse ; nos dames montent dans des calèches découvertes, que nous conduisons nous-mêmes avec assez d'adresse ; nous courons jouir, sur cette longue et superbe terrasse de Saint-Germain, d'un des plus beaux aspects qui soient au monde, et nous nous égarons dans les mille et une routes de cette forêt,

> Où fuyant la foule indiscrète
> Des invalides du canton,
> Et tenant en main la musette
> Qu'à toi seul il légua, dit-on,
> Le vif, le piquant Hamilton,
> Jadis sur un si nouveau ton,
> Chanta le Brochet et Nanette [1].

1. Noms sous lesquels, comme le rappelle Boissonade, Hamilton désigne dans ses Œuvres le duc et la duchesse de Berwick.

La soirée est terminée par un souper fort gai, et par des chants qui se prolongent fort avant dans la nuit.

Ainsi du nectar qui ruisselle
Des pressoirs de Beaune et d'Arbois,
Nous humectons les petits pois
Que donne la saison nouvelle;
Tandis que vers l'astre brillant
Qui se lève sur notre France,
Et qui par un don éclatant[1]
D'abord signale sa puissance,
Après une longue souffrance,
Tous les cœurs remplis d'espérance
Se tournent en le bénissant;
Que plus loin vers la mer Baltique
On s'empresse de partager
Les deux tiers d'une république,
Et le tout, pour la protéger[2];
Qu'enfin les soldats de Russie,
En foule inondant la Turquie[3];
Jurent de tondre Mustapha,
Et de rendre à la Circassie
Cent beautés qui, sur leur sopha,
Passent bien tristement leur vie,
Et qui dans cet affreux séjour,
Si cher aux tyrans de l'Asie,

1. En montant sur le trône, le 10 mai 1774, Louis XVI avait refusé le don de joyeux avènement.

2. Le premier partage de la Pologne, signé le 2 septembre 1772, ratifié par la Diète le 3 août 1773.

3. Les Turcs qui, à l'instigation de la France désireuse de faire une diversion en faveur des Polonais, avaient déclaré la guerre à la Russie, en 1768, étaient alors sur le point, après avoir vu les Russes s'avancer jusqu'à Schoumla, de signer le traité de paix de Kaïnardji (10 juillet 1774).

Hélas! n'ont point connu l'amour,
Et connaissent la jalousie.
Adieu : je m'aperçois trop tard
Que ma muse fort indiscrète,
Mettant toute fleur à l'écart,
T'écrit une froide gazette,
Où de la ville et du rempart,
L'histoire amusante et secrète
N'a pas même un article à part.
Mais ma plume court au hasard :
La gêner n'est pas mon système ;
Entre nous, je ne veux point d'art :
On est toujours un peu bavard
Lorqu'on écrit à ce qu'on aime.





A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE BONNARD

SUR SON ÉPITRE A LA RAISON

Rival aimable de Boufflers,
L'Amour, comme lui, vous inspire ;
Vous faites d'aussi jolis vers,
Et vous n'avez que le travers
De ne point assez les redire.
Qu'il doit être doux et charmant
Le prix des chansons que vous faites !
Sans doute, aujourd'hui vingt coquettes
Jugent de près votre talent.
Toujours volage, et toujours tendre,
Chantez et trompez tour à tour
Un sexe qui sait nous le rendre ;
La raison ne vaut pas l'amour :
S'il faut finir par elle un jour,
Du moins faites-la bien attendre !



RÉPONSE

AUX VERS PRÉCÉDENTS

Quand on joint aux feux du printemps
Cette fleur d'esprit si brillante,
Et cette gaieté pétillante
Qui vaut seule tous les talents;
Lorsque l'on fait des vers charmants,
Qu'on connoît son siècle et l'usage,
Et surtout quand on a vingt ans,
On a raison d'être volage;
Et, ma foi! soit dit entre nous,
Avec vos grâces et votre âge,
Je le serois tout comme vous,
Et, si je pouvois, davantage.
Mais, hélas! regrets superflus!
Il ne me convient presque plus
De voler de belles en belles;
Le temps, avec ses doigts crochus,
Commence à me rogner les ailes.

Par mes vingt-neuf ans averti [1]
Qu'il faut tâcher d'être fidèle,
Je prends sagement mon parti,
Et même j'y mets tout le zèle
Qu'en sa religion nouvelle
Apporte un nouveau converti.
Je cherche quelque honnête femme
Dont l'esprit sache m'attirer,
A qui je puisse croire une âme,
Qui me laisse un peu soupirer
Avant de se rendre à ma flamme,
Et veuille longtemps m'adorer.
Ah ! si je puis la rencontrer,
La beauté que mon cœur appelle,
(Pardonnez mon jaloux travers
Et ma crainte assez naturelle),
Je ne vous mène point chez elle,
Et ne lui montre point vos vers.

1. Le chevalier de Bonnard était né le 22 octobre 1744. L'épître de Bertin, à laquelle il répond, parut dans l'*Almanach des Muses* de 1775.





LE CIRQUE

Jadis on ouvrit à Cythère
Un cirque en l'honneur de Vénus,
Et dans ces combats ingénus,
L'amant et sa jeune bergère
Briguoient, athlètes demi-nus,
Le prix charmant de l'art de plaire.

A ces tournois voluptueux,
L'Amour et l'Hymen présidèrent;
Frères, rivaux et demi-dieux,
Vous jugez bien qu'ils les troublèrent.
L'Hymen s'arrogea sans façon
Le droit d'initier les belles;
L'Amour, avec plus de raison,
Voulut, paré de fleurs nouvelles,
Donner la première leçon
D'un jeu qu'il inventa pour elles.

Le différend fut terminé
Dans un concile d'Idalie;
Par Vénus il fut ordonné
A fille nubile et jolie,
Qu'au dieu d'Hymen, comme à l'aîné,
Le premier jour seroit donné;
Car telle étoit sa fantaisie :
Mais que pour prix de sa beauté,
L'Amour, comme l'enfant gâté,
Eût tout le reste de sa vie.

Les Grâces, d'un malin souris,
Applaudirent à la déesse;
Et cet édit plein de sagesse
Qu'adopta l'univers surpris,
Bientôt des murs de Sybaris
Passa dans Rome et dans la Grèce,
Et gouverne aujourd'hui Paris.

Mais, lorsqu'une vierge nouvelle,
O Vénus, doit grossir ta cour,
Suit-on bien une loi si belle?
N'est-il point de secret détour?
L'Hymen, comme on sait, n'a point d'aile;
On en connoît deux à l'Amour.

Le fripon gagne de vitesse,
Arrive avant l'aube du jour,
Souffle à l'Hymen son droit d'aînesse,
S'envole, et revient à son tour,
Lorsqu'à peine le soleil baisse.

L'Hymen paroît : ô douce erreur !
Aimable et ſortuné prestige !
L'Hymen de force et de valeur
Se croit ſermement un prodige,
Et pense avoir cueilli la fleur
Qui ne tenoit plus sur sa tige.





AUX SAUVAGES

Loin des bords chéris de la France,
Vous avez le front d'être heureux !
Mes amis, connoissez-vous mieux,
Et voyez votre impertinence !

Il est vrai que ces orangers,
Témoins de vos jeux, de vos fêtes,
Ces bois où les Zéphyrs légers
Balancent l'ombre sur vos têtes,
Vos solitaires lataniers,
Les perles sur vos pas semées,
Ces fruits qui rompent vos paniers,
Et les richesses parfumées
Qui colorent vos bananiers,
Les grains pourprés de vos grenades,
Et vos ananas couronnés,
Le lait des palmiers fortunés,
Vos prés, vos vallons, vos cascades,
Annoncent des prédestinés.

Mais sous vos huttes, pardonnez,
Quand je vois vos pipes fumantes,
Vos crânes ronds et cotonnés,
Vos longues oreilles pendantes,
Vos nez camus et basanés,
Vous ne me semblez, je vous jure,
Que des enfants déshérités,
Que la dédaigneuse nature
Loin de nos climats enchantés,
A relégués à l'aventure :
Nous sommes ses enfants gâtés.

Vivent nos superbes rivages,
Nos mœurs, nos arts et nos écrits !
Que je vous plains, mes chers sauvages,
De n'avoir jamais vu Paris !

Nous fûmes quelque temps volages,
De cent bagatelles charmés ;
Assis enfin au rang des sages,
Nous avons changé nos usages ;
Et les enfants se sont formés.

Nous brisons le hochet frivole
De la légère illusion :
Des riens le char doré s'envole,
Et la nation la plus folle
Tient le sceptre de la raison.

Nous bannissons les goûts futiles,
Les tyranniques préjugés ;

Tous les citoyens sont utiles;
Tous les grands seigneurs sont rangés.

Autrefois couronnés de roses,
Nous n'aimons plus que les lauriers;
Nous sommes au siècle des choses :
Tout pense, jusqu'aux financiers [1].

Adieu ta charmante méthode,
Gatti [2], nous sommes détrompés !
La santé revient à la mode,
La gaieté préside aux soupés.

L'Amour parmi nous n'a plus d'ailes,
Et suit toujours le sentiment;
Les époux tendres et fidèles
Vivent comme des tourterelles,
Et s'adorent, Dieu sait comment !
A quinze ans, la beauté discrète
Oseroit à peine rêver;
Les femmes... c'est une disette,
Et l'on ne peut plus en trouver.

Si vous connoissiez nos coulisses,
Nos chars transparents, nos palais,

1. Necker allait bientôt publier, en 1773, son *Éloge de Colbert*, et en 1775 son écrit *Sur la législation et le commerce des grains*.

2. Gatti, d'abord professeur de médecine à l'université de Pise, puis médecin consultant du roi de France, et le propagateur de l'inoculation en France.

Le boudoir des jeunes actrices,
Nos cuisiniers, nos chapeaux suisses,
Tous nos déguisements anglois,
Nos fiers cochers aux gros bouquets,
A la moustache germanique,
Et la fureur épidémique
De n'avoir plus l'air d'un François;
Vous verriez bien, troupe insensée,
Qui n'ayez point de Colisée,
De grands sauteurs, ni d'arlequin,
Que d'un Dieu bienfaisant et sage
Nous seuls annonçons le dessein :
L'Européen est son ouvrage;
Mais le nez plat d'un Africain
Ne sauroit être à son image.





A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE PARNY

Versailles, ce 4 juin 1776.

Maudit enchanteur que vous êtes!
Qui vous demande, en vers heureux,
Le récit de ce que vous faites
Dans vos bosquets délicieux,
Aux bords du ruisseau tortueux
Qu'on voit par des routes secrètes
Abandonner la Marne et son lit amoureux,
Pour arroser vos paisibles retraites?

Pourquoi des beaux jours que je perds
Occupez-vous ma rêverie?
Vos plaisirs et vos jolis vers
Me font mourir de jalousie.

Je n'ai pas de peine à me figurer, mon cher ami, combien le séjour d'Ozoüer[1] doit être agréable en ce

1. Ozoir-la-Ferrière (Seine-et-Marne), arrondissement de Melun, canton de Tournan, près la forêt d'Armainvillers.

moment, et ta muse pouvoit s'épargner le soin d'augmenter mes regrets. J'aurois bien voulu me joindre à votre petite caravane, et prendre de tous vos amusements, dans ce voyage, la part qui m'étoit destinée : mais il m'a été impossible d'abandonner Versailles; il m'a été impossible de m'éloigner de mon prince, qui nous est encore plus cher depuis que nous avons tremblé pour ses jours[1].

Ce demi-dieu convalescent,
Paré des grâces du bel âge,
Dans sa foiblesse intéressant,
Ressemble au lis courbé, qui lève, après l'orage,
Un front plus radieux vers un ciel sans nuage,
Et se balance au gré d'un zéphyr caressant.
Qui n'aimeroit mon maître, au pied même du trône
Dédaignant l'appareil qui suit la majesté,
Et rassurant par sa bonté
Ceux que trouble, à ses yeux, l'éclat qui l'environne?
Des talents qu'il promet, et des vertus qu'il donne,
On dit que l'Olympe surpris,
Déjà lui tresse une couronne
Du laurier sanglant de Bellone

1. Le 13 juin 1776, Marie-Antoinette écrivait de Marly à sa mère : « Nous venons d'être bien inquiets pour le comte d'Artois. Sa rougeole, qui s'est déclarée dès jeudi matin, nous a fait établir ici samedi. Il a été plus mal qu'on ne l'est d'ordinaire; sa toux a été si forte qu'il a craché un peu de sang; le mal de tête très violent, et une fièvre assez considérable a fait craindre qu'il ne fût en danger. Tous ces accidents ont cessé depuis hier; il est à la veille de la convalescence qui exigera bien des ménagements. » *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*, publiée par MM. d'Arneth et Geffroy, 1874, t. II, p. 452.

Et du myrte cher à Cypris.
L'Olympe, en le formant juste, aimable, intrépide,
Se plut à l'enrichir de ses dons réunis ;
Et dans le beau corps d'Adonis
Il plaça le grand cœur d'Alcide.

D'ailleurs, mon cher ami, si deux divinités m'appellent sur les rives de la Marne, deux divinités me retiennent ici, deux divinités aussi jeunes, aussi aimables que les premières, et dignes en tout de s'associer avec elles sous les frais ombrages d'Armainvillers [1]. Je vais essayer de te les faire connoître ; mais je désespère d'en faire une peinture aussi gracieuse que la tienne, quoique le modèle soit absolument le même.

Pleine de raison, de folie,
Et de tristesse et d'enjouement,
L'une à son naturel charmant
Sait mêler fort ingénument
Quelques grains de coquetterie ;
Raisonne avec étourderie,
Et déraisonne gravement ;
Confond dans sa tête jolie
La Perse et l'empire Ottoman,
La profane mythologie
Avec le Nouveau Testament ;
Et parant son babil des grâces de Thalie,
Plaît, on ne sait pourquoi, plaît, on sait trop comment !

L'autre, affligée de vingt ans, qu'elle ne veut pas seulement prendre la peine de compter, assemblage

1. Armainvillers (Seine-et-Marne), commune de Gretz. Le château actuel appartient à la duchesse de La Rochefoucauld-Doudeauville.

inouï d'insouciance et de sensibilité, et à qui l'on pourroit reprocher trop peu de prétention, par ce défaut-là même est aussi sûre de plaire.

De son esprit le charme inconcevable
Se sent très bien, et ne peut s'exprimer;
Mais ce qui plus vous invite à l'aimer,
C'est sa paresse d'être aimable.

Voilà, je crois, messieurs, des raisons assez bonnes, et j'espère que vous ne me ferez plus un crime de ne vous avoir point suivis. Vous pouviez vous épargner ce déluge d'imprécations en vers et en prose, dont votre lettre est remplie, car Dieu en est grandement offensé; et, si c'est un honneur pour moi, vous conviendrez que je ne le méritois guère. J'irai vous joindre dès que je le pourrai; mais, je vous en prie, ne me portez pas de si fréquentes rasades avec ce vin d'Aï, dont je ne trouverai pas une seule bouteille, si vous écoutez vos accès d'amitié pour moi.

Et quel est ce nouveau système
De vider à ma gloire un quartaut si vanté?
Mes amis, de ce zèle extrême
Je vous dispense, en vérité.
Depuis huit jours entiers qu'à table ainsi l'on m'aime,
Je ne m'en suis pas mieux porté:
L'Aï ne tourne à ma santé,
Qu'autant que je le bois moi-même.

Adieu, mon cher Tibulle; n'oublie pas de me mettre aux pieds des deux charmantes déesses qui ont du moins l'avantage d'être célébrées par un chantre digne

d'elles. Mille et mille choses agréables à votre seigneur châtelain. Il me tarde bien, je te jure, d'embrasser, tour à tour et à la fois, toi et ton frère, et ton frère et toi.

Je suis chargé de vous présenter à tous deux les compliments du plus poli, du plus simple, et du plus obligeant des hommes[1],

> Semant sur une étude aride
> Les fleurs de la belle saison,
> Et mêlant aux leçons d'Euclide
> Les vers de Virgile et d'Ovide,
> Et les couplets d'Anacréon.

Nous partons jeudi pour Marly, où je resterai jusqu'au premier du mois prochain ; et le soir du même jour, vous me verrez paroitre à Ozoüer.

> J'irai, j'irai sous l'abri solitaire
> Des myrtes frais, des marronniers fleuris,
> Menant Silène et la bande légère
> Des dieux joufflus qui restoient dans Paris,
> Le thyrse en main, le front ceint d'un beau lierre,
> Courir vos bois ébranlés par nos cris,
> Et des festins vous disputer le prix,
> Assis à table entre Horace et Glycère.

1. Boissonade pense qu'il s'agit ici du chevalier de Bonnard, et, en effet, le portrait lui ressemble beaucoup.





A MONSIEUR L'ABBÉ DE LILLE

SUR UN VOYAGE

Qu'il projetoit de faire en Italie.

Tu les verras, ces superbes remparts,
Trône immortel de l'antique Ausonie,
Ce ciel heureux propice à l'harmonie,
Au goût des vers, aux talents, aux beaux-arts,
Ces monuments et ces marbres épars,
Où des Romains respire le génie,
Et la grandeur du second des Césars !

J'admire sur tes pas ces ruines fatales,
Ces temples écroulés, ces combles entr'ouverts,
Ce théâtre où Mécène eût applaudi tes vers,
Et du fier Agrippa les voûtes triomphales.
Là, Brutus, au sénat, poignardoit un tyran ;
Là, respiroit Titus, l'amour de l'Italie ;
Là, Jupiter tonnoit au Vatican ;

Là, fut surpris Ovide avec Julie.
Volons au champ de Mars, au cirque plus vanté ;
Volons aux jeux guerriers inventés dans la Grèce :
Je vois une ardente jeunesse,
Qu'indigne son oisiveté,
Presser les flancs poudreux d'un coursier indompté,
Déployer, en luttant, sa nerveuse souplesse,
Et disputer, aux yeux d'une fière maîtresse,
Le prix de la valeur, et non de la beauté.
Oh ! que ne suis-je assis au bois de Lucrétile,
Au fond de ces jardins au profane inconnus,
Où ta muse autrefois, sous les traits de Virgile
Dans ses vers si touchants, pure, simple et facile,
Fit couler tant de pleurs au nom de Marcellus !
Cascades de Tibur, ombrages d'Albunée,
Qui vous voit, malgré lui, doit chanter ses amours !
Dans votre enceinte fortunée,
On dit qu'au déclin des beaux jours
L'ombre d'Horace, encor de roses couronnée,
Suit toujours Lalagé qui s'échappe toujours.





LETTRE

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DU HAUTIER[1]

Anet[2], ce 19 juillet 1780.

J'AI parcouru la Trappe et les mornes déserts
De la nouvelle Thébaïde :
Parmi ces vieux tombeaux que la mousse a couverts,
J'ai cherché vainement l'objet des plus doux vers,
L'infortuné Comminge auprès d'Adélaïde[3].

1. Le vicomte de Hautier, premier gentilhomme du duc de Penthièvre, dont la fille, la *petite Anniette,* depuis marquise de Chantérac, faisait la joie de la cour de ce prince.

2. Le château d'Anet, que Henri II avait fait construire pour Diane de Poitiers, et qui à sa mort avait passé à la maison de Lorraine, puis à celle de Vendôme, ensuite aux Condé, et par ceux-ci au duc du Maine, appartenait alors au duc de Penthièvre, son neveu, qui en hérita du comte d'Eu.

3. Personnages du roman célèbre de Mme de Tencin, *Mémoires du comte de Comminges* (1735) et d'une héroïde de Dorat.

Mon cœur, je l'avouerai, surpris, désenchanté,
N'a point retrouvé ses modèles.
« Deux amants si discrets, si tendres, si fidèles,
Dans ces lieux », m'a-t-on dit, « n'ont jamais existé. »
A leurs malheurs imaginaires,
Ainsi dans ma jeune saison,
Crédule, j'ai donné des larmes trop sincères :
Hélas ! chaque jour la raison
Détruit nos erreurs les plus chères.

Nous avons eu le bonheur, monsieur, de rencontrer à la Trappe [1] le contraste frappant de la vertu esclave dans une cellule, et de la vertu libre sur les marches du trône. En révérant la première, comme nous le devons, nous nous déclarons ouvertement pour la seconde.

Nous voici maintenant dans Anet, c'est-à-dire dans le séjour consacré de tout temps aux plaisirs, aux beaux-arts, à l'amour et à la gloire. Ici du moins rien n'est fabuleux. Tous les murs, tous les ornements du château sont encore chargés des chiffres de Henri II et de Diane de Poitiers. On lit encore sur les lambris cette foule de devises galantes et ingénieuses que ce jeune prince composa pour elle : on rencontre partout son amour. La petite statue de Diane, en pied, qu'il fit fondre en argent, et qu'on voit dans un des

1. Le duc de Penthièvre, après la mort de sa femme, Marie-Thérèse-Félicité d'Este, fille du duc de Modène et de Charlotte-Aglaé d'Orléans, le 30 juillet 1754, à l'âge de vingt-sept ans, s'était retiré un instant à la Trappe, et renouvelait presque tous les ans ce pèlerinage. (Voir H. Bonhomme, *le Duc de Penthièvre*, 1869, p. 53.)

appartements du château, n'est point sans doute aussi intéressante que la tête même de Mme de Montbason [1], apportée à la Trappe par l'abbé de Rancé, et conservée dans la chambre de ses successeurs ; mais on est bien aise de connoître au moins la taille et les traits d'une femme qui exerça encore, dans un âge aussi avancé, l'empire de la beauté.

Vous jugez bien, monsieur, qu'un de mes premiers soins a été de demander la plaine d'Ivry,

> Ce théâtre de la valeur
> Et du crime de nos ancêtres,
> Où d'un peuple plein de douceur,
> Trop docile en tout temps à la voix de ses prêtres,
> La moitié combattoit son prince avec fureur,
> L'autre à l'envi mouroit pour le sang de ses maîtres.

Je ne puis vous exprimer ce qui s'est passé en moi, lorsqu'après avoir gravi la côte un peu rude et sablonneuse qui renferme le vallon d'Anet du côté du nord, j'ai découvert tout à coup cette plaine immense, couverte des plus beaux blés du monde. Des pleurs ont coulé de mes yeux, en songeant que cette terre avoit été engraissée du sang de tant de braves François. J'ai passé cent fois de la tristesse à l'admiration, et de la peine au plaisir, à l'aspect de ces restes de retranchements qui virent débattre de si grands intérêts, et de ces riches sillons où le laboureur heurte encore tous les jours avec sa charrue des tronçons de lance ou

1. Fort aimée de l'abbé de Rancé, et dont la mort (1657) détermina, dit-on, sa conversion.

d'épée ; enfin, à l'approche de cet obélisque simple et noble, élevé à la gloire de Henri IV, par un de ses plus vertueux descendants [1], à l'endroit même où ce bon roi se reposa sous un poirier, après avoir gagné la bataille.

L'enceinte de l'obélisque, comme vous le savez, monsieur, est bordée de lauriers, qui sans doute n'ont point eu de peine à y croître. J'ai été saisi, en y entrant, d'une sorte de respect religieux ; et j'y serois encore plongé dans la plus douce rêverie, si la chaleur du jour ne m'avoit forcé à regagner Anet. J'ai parcouru, à mon retour, tout ce qu'il renferme d'aimable, et il ne lui manquoit, en vérité, que la présence du maître. Je me suis égaré avec délices dans ce beau parc,

> Ouvrage heureux de la nature,
> Où cent peupliers blancs qui tremblent dans les airs
> Vous amusent de leur murmure ;
> Et qu'en se poursuivant sous les ombrages verts
> Cent Naïades, filles de l'Eure,
> Embrassent à l'envi de leurs flots toujours clairs ;

dans ce parc, enfin, qui devint si fameux sur la fin du dernier siècle. Je ne fus pas longtemps à ressentir l'influence du lieu, et me livrant tout d'un coup à l'espèce d'enthousiasme que m'inspiroient la beauté de ces retraites et le souvenir des grands hommes qui les ont habitées, j'avois déjà pris ma lyre, et je me disposois à les chanter de mon mieux, c'est-à-dire assez

1. Le duc de Penthièvre.

mal, lorsque je vis sortir d'un bosquet voisin les deux Vendômes,

> Ces héros un peu singuliers,
> Trop négligés dans leur parure,
> Lions dans les combats, et moins chefs que guerriers,
> En paix, illustres porcs du troupeau d'Épicure,
> Tout souillés de tabac et couverts de lauriers;
> Et sur leurs pas soudain paroître
> La foule de ces beaux esprits
> Que rassembloit dans son pourpris
> De ces lieux le très digne maître,
> Et qui, fertiles en bons mots
> Contre les méchants et les sots,
> Le jour amusoient mon héros;
> Et le soir, admis à sa table
> Avec de jeunes libertins
> Et plus d'une femme agréable,
> Jugeoient du ton le plus aimable
> Les vers, les amours et les vins.

Chapelle étoit à leur tête. L'aspect de ces messieurs m'interdit au point que la lyre me tomba des mains; et, pour la gloire même d'Anet, je ne sais si vous devez en être fâché. Je l'aurois probablement flétrie en voulant l'augmenter. Je n'osai pas surtout, devant Chapelle, me risquer à vous écrire tout seul, dans un genre où il crut autrefois avoir besoin d'un second [1].

Il est bien difficile, monsieur, de connoître un séjour aussi délicieux sans vous porter envie. Que vous êtes heureux de passer toute la belle saison à Anet! Je sens que j'y passerois volontiers ma vie.

1. Bachaumont, auteur avec lui du *Voyage en Provence*.

Ah ! si jamais dans ce beau lieu
Vous bâtissez un monastère,
Je viens m'y rendre, en qualité de frère
De la règle de Saint-Chaulieu.

Achevez votre retraite à la Trappe ; je vais en faire une un peu plus longue à Versailles, l'endroit de la terre, comme on sait, après la Trappe, où l'on est le moins occupé des choses de ce monde. Je vous supplie de vouloir bien mettre aux pieds de monseigneur le duc de Penthièvre mon très profond respect. Son Altesse Sérénissime daignera peut-être se souvenir des regards pleins de bonté qu'elle a laissés tomber sur moi pendant mon séjour à la Trappe.

Adieu, monsieur ; je me recommande à vos prières et surtout à votre souvenir.





A MES AMIS

Amis, au printemps de mes jours
(On croit tout permis à cet âge)
J'allois, dans mon culte volage,
Visiter en pèlerinage
La Terre-Sainte des Amours.
Je reconnus sur le rivage
Le batelet d'Anacréon.
Des fleurs pendoient au pavillon,
Les Jeux formoient son équipage;
Silène en étoit le patron.
Je brisai le tissu frivole
Des rubans qui le retenoient;
Et sur le fleuve, au gré d'Éole,
Je m'abandonnai, sans boussole,
Aux tourbillons qui m'entraînoient.
Enfant chéri de la paresse,
Peu fêté de la docte cour,
Sans art, mais non pas sans ivresse,
J'osai célébrer tour à tour

Le vin, le plaisir et l'amour,
Entre les bras de ma maîtresse.
Je me flattois que sa beauté
Du connoisseur qui toujours fronde
Désarmeroit la gravité;
Mais monsieur Bardus irrité [1]
Troubla bientôt ma paix profonde
Et mon aimable obscurité.
Ce géant baisse sa visière,
Et, cuirassé d'un triple airain,
Vient aux yeux de l'Europe entière
Combattre, la lance à la main.
Mes vers armés à la légère.
Ainsi l'implacable vautour
S'élance sur deux tourterelles,
Qui dans un bosquet, loin du jour,
Mêloient leurs becs, battoient des ailes,
Aux pieds des autels de l'Amour.

1. Il ne saurait s'agir ici, comme on l'a cru, de Fréron, mort en 1776, et dont l'*Année littéraire* (1780, t. III, p. 246) avait loué plus que critiqué les *Amours*.





A MADAME LA COMTESSE
DE SAINTE-AULAIRE

SUR UNE ÉPITRE

Qu'on lui avoit adressée[1].

Oui, j'ai lu, cousine adorable,
J'ai lu deux fois les jolis vers
Qui, sous votre nom favorable,
Sont sûrs de courir l'univers.
Pouvez-vous bien d'un tel hommage
Vous étonner un seul moment?
Ah! lorsqu'au printemps de mon âge

1. L'épître était de M. de Choisy, et destinée à une autre Mme de Sainte-Aulaire (*Note de 1823*). Nous croirions plutôt, d'après le vers 7, qu'il ne s'agit ici que d'une seule Mme de Sainte-Aulaire, destinataire des deux épîtres, mais que Bertin fait parler, dans la sienne, le célèbre marquis de Sainte-Aulaire, le poète (1643-1742). Egidie de Noyan, fille de Louis-René, comte de Ranconnet de Noyan, et de N. d'Aydie, sa cousine, nièce du fameux comte de Rions, née vers 1756.

J'avois encor quelque talent,
Dans un moins séduisant langage,
Je vous en aurois dit autant,
Et peut-être bien davantage.
Du chantre ingénieux et doux
Qui vous aime, je le parie,
Et qui voudroit à vos genoux
Passer le reste de sa vie,
Vous ne connoissez, dites-vous,
Les traits ni la muse polie;
Mais connoissez-vous, je vous prie,
Tous ceux qui vous trouvent jolie,
Tous ceux que votre esprit rend fous?
D'un soin qui sans doute le blesse
N'allez pas vous embarrasser :
A quelle autre peut s'adresser
L'hymne charmant qu'il vous adresse?
Peu de femmes, en vérité,
Réunissent à la beauté,
Comme vous, cent moyens de plaire;
Et vous seule avez hérité
De l'esprit, de l'urbanité,
Comme du nom de Sainte-Aulaire.

morte en 1854, âgée de quatre-vingt-dix-huit ans. Elle avait épousé, en 1777, Louis de Beaupoil, comte de Sainte-Aulaire. Établie peu après à Paris, « elle recevait chez elle, dit M. de Barante, des hommes distingués dans les sciences et les lettres : M. de Villoison, l'abbé Brotier, M. Bouvard, etc. » Elle fut mère du comte de Sainte-Aulaire, le diplomate. (Barante, *Notice sur le comte de Sainte-Aulaire,* dans les *Études historiques.* Paris, 1878, t. II, p. 22.)

Pour peindre si bien vos appas,
Vos yeux, votre grâce divine,
Il faut avoir suivi vos pas,
Ou, si l'on ne vous connoît pas,
Vous conviendrez qu'on vous devine.





A MONSIEUR ***

Joigny, ce 19 septembre 1780.

En vers polis et délicats,
En vers qu'Olympe daigne lire,
C'est à vous qu'on voudroit écrire
Du sein de nos petits États ;
Mais auprès du dieu des combats
Le moyen de monter ma lyre ?

Prêcheur des amoureuses lois,
Des plaisirs courageux apôtre,
Dans ce pays très peu courtois,
Mi-Bourguignon, mi-Champenois,
Et qui, partant, n'est l'un ni l'autre,
Méditant les plus doux exploits,
Après une longue abstinence,
Je venois chercher, à la fois,
Les plus intéressants minois
Et les plus jolis vins de France ;
Je n'ai trouvé que l'ordonnance
Qui nous prescrit la résidence,
Et qui nous met à quatre mois.

Vous vous doutez bien, d'après cela, monsieur, que je suis au régiment, et que c'est de Joigny qu'on vous écrit. Vous demanderez qu'on vous le fasse connoître. La ville est bâtie sur le penchant d'une montagne; toutes les rues en sont étroites et escarpées; mais sa position sur la rivière, et des environs charmants, en forment un des plus agréables paysages que je connoisse.

Là, des prés étendus, là, des collines vertes
Où mûrit, plein de pourpre, un raisin velouté;
Ici, des bois touffus et des salles couvertes,
Où l'Amour vers le soir égare la beauté.
Un pont majestueux unit la double rive;
Des casernes de Mars plus loin règnent les murs;
Et l'Yonne en son cours, errante et fugitive,
Se plaît à les baigner de ses flots toujours purs.

J'ai vu, comme vous pouvez penser, tous les gens à voir, le maire, le bailli, le directeur, tous les notables, et Mme l'élue. On n'attend point ici qu'on ait bégayé les premiers compliments d'usage pour vous offrir des cartes. Le reversi s'empare sur-le-champ de la conversation, et la soutient à lui seul jusqu'à neuf heures du soir. En se quittant, il est fort ordinaire de se demander comment on se porte. Comme j'attends toujours le premier moment pour me montrer, et jamais le second pour disparoître, j'entre et je sors volontiers sans avoir proféré une seule parole. Le beau monde m'a pris jusqu'ici pour un sot, et je trouve encore cela tout à fait commode. Voilà, monsieur, la société telle qu'elle est; et c'est notre unique res-

source. Jugez si nous sommes à plaindre ; nous sommes persécutés par les mouches, et dévorés d'ennui.

On ne reçoit point en ces lieux
De ces mensongères nouvelles
Qui font l'amour des curieux.
Nos dames, à leur jeu fidèles,
N'ont jamais usé leurs beaux yeux
Sur ces profondes bagatelles ;
Et dans leurs moments sérieux
Ont bien assez de leurs querelles,
Sans embrasser celles des dieux.
Nous laissons, en rois d'Angleterre,
Aller le monde comme il va ;
Et pour nous le coche d'Auxerre
Est la flotte de Cordova[1].

Nous avons eu cependant, l'autre jour, un grand événement, pour Joigny. La foire y avoit attiré un peuple prodigieux de tous les villages, à dix lieues à la ronde. Et quelle terrible foire ! Celles de Bassora et d'Hispahan ne sont rien auprès. Vous imaginez bien que les enfants barbus d'Isaac et de Juda n'avoient point oublié les cannes, les lorgnettes, les ustensiles de la Tamise, et leur probité ordinaire.

On voyoit étalés par terre
Ces hochets de tous les climats ;
Des colliers, des bagues de verre,
Et les sifflets dont le parterre
A, dit-on, régalé....[2].

1. Amiral de la flotte espagnole, qui, uni au comte d'Orvilliers, avait menacé, en 1779, l'Angleterre d'une descente, et qui venait, le 9 août 1780, de lui prendre un convoi de 60 voiles.

2. Boissonade conjecture avec beaucoup de vraisemblance

Si vous joignez à ces petits passe-temps quelques bals que nous donnons en plein air à toutes nos élégantes, vous aurez un précis de toutes nos dissipations dans ce bienheureux séjour qui, suivant moi, n'a d'autre avantage que celui d'être fort près de Paris.

Mais dites-moi donc, je vous prie,
Des souffleurs éternel doyen,
Quelques mots de la comédie,
Où des dieux la troupe choisie
Naguère a figuré si bien ;
De cette riante folie,
Le plus doux charme de la vie,
Et que j'adore en vrai païen.

C'est là qu'il faudroit être, au lieu de végéter ici DE PAR LE ROI. Je n'oublierai jamais le plaisir que j'ai goûté aux dernières représentations[1]. Il n'est pas possible de saisir avec autant de vérité des tons aussi opposés, et de se reproduire avec plus d'agréments sous des formes aussi différentes.

Je suis encor tout ébaubi
De ces douces métamorphoses ;
Et G... sous les traits de la vieille Bobi
Cachant son visage de roses,

que le vers se terminait par le nom de *Thamas*, c'est-à-dire Thamas Kouli-Khan, héros d'une tragédie de *Nadir* donnée le 31 août 1780, par un Américain nommé Du Buisson, et sifflée outrageusement. Voir La Harpe, *Corresp. littér.*, t. III, p. 131 et 148, et les *Mémoires secrets*, t. XV, p. 282.

1. Sur le théâtre de Trianon, les 1er, 10 août et 6 septembre 1780.

Et J... au sourire enchanteur,
Aux traits piquants, à la grâce gentille,
Avec ce doux parler qui pénètre le cœur,
Laisseront à jamais au plus fin connoisseur
A deviner qui des deux est la fille[1].

Je m'arrête, monsieur, car j'aperçois tout le danger de l'entreprise. L'attendrissante Jenny, l'impayable Pierre le Roux, Gotte et Détieulette, Lise et le Commissaire de quartier, ont de grands droits à un article à part[2]. Je serois contraint de louer mal ce qui ne sauroit être trop bien loué. Il faudroit mettre dans mon rôle autant d'art qu'ils ont mis de naturel dans le leur; mais voilà la chose impossible. D'ailleurs ne savez-vous pas

Qu'un éloge fastidieux
Peut souvent tenir lieu d'injures?
Je crains surtout d'être ennuyeux,
Et n'ai pas les mains assez pures
Pour offrir de l'encens aux dieux.
Si pourtant je chantois celle à qui les dieux même
S'empressent en tous lieux de céder leurs autels,
Sous un chapeau de fleurs cachant son diadème,

1. Sous ces initiales, il faut lire les noms de Mme de Guiche et de sa mère la duchesse Jules de Polignac, qui remplirent ces deux rôles dans la pièce de *Rose et Colas*, de Sedaine, jouée à Trianon, le 19 sept. 1780. Voir les *Mémoires secrets*, t. XV, p. 309, 20 septembre 1780, et A. Jullien, *la Comédie à la cour de Louis XVI*, Paris, 1875, p. 22.

2. Personnages des comédies de Sedaine, *le Roi et le Fermier*, *Rose et Colas*, *la Gageure imprévue*, *On ne s'avise jamais de tout*. La reine joua les rôles de Gotte et de Jenny, et le comte d'Artois celui de Pierre le Roux.

Et se mêlant aux jeux des paisibles mortels ;
Si je disois cet heureux assemblage
D'esprit, de grâces, de bonté,
De raison et de badinage,
Et de douceur et de fierté ;
Enfin si je peignois près d'elle,
En dépit de la majesté,
L'amitié constante et fidèle
Ce portrait, sans être flatté,
Rendroit assez bien le modèle[1].

La baguette magique est véritablement dans ses mains. Il n'étoit réservé qu'à elle de réveiller les beaux-arts, et de les rassembler dans les délicieux jardins de Trianon. C'est une école de grâces et de goût, fondée par le Goût et les Grâces elles-mêmes. Je ne crois pas qu'il y ait des gens assez barbares pour condamner de si nobles amusements. Au reste,

Qu'à Paris un peuple hébété,
Pesamment à souper les fronde ;
Je conçois sa témérité.
La plus régulière beauté
Ne sauroit plaire à tout le monde :
Lorsque Vénus sortit de l'onde,
On critiqua sa tresse blonde
Et ses yeux pleins de volupté.

Adieu, monsieur, donnez-vous toujours bien du tourment pour servir, comme elle le mérite, la divinité que nous portons dans notre cœur ; car c'est le feu sacré qui nous fait vivre.

1. La reine.

Allez, courez, volez où son penchant l'entraîne:
Elle a tant pris de soin de combler mes désirs!
Qu'on prévienne les siens, qu'on charme ses loisirs!
Qu'on la console des soupirs
Que coûte quelquefois la grandeur souveraine :
Eh! dites-moi, sans les plaisirs,
Que serviroit-il d'être reine?





PROJET D'ORGIE

A M. Dorat.

Esprit toujours aimable,
Rimeur toujours galant,
Demain donnons au diable
Un monde turbulent;
Et qu'on dresse la table
Près d'un foyer brûlant.
Invitons au mystère
Deux ou trois libertins;
Et, couronnés de lierre,
Nous varierons les vins.
Que la beauté nouvelle,
Qui vous trompe à son tour,
Préside à ce beau jour;
Et qu'on donne près d'elle
Un couvert à l'Amour.
Cet enfant volontaire
A tous les vins préfère

Le champagne brillant,
Dont la vapeur légère
S'élève aux bords du verre,
Et mousse en pétillant.
Il est parmi nos belles
Si peu d'objets constants !
Buvons aux infidèles,
Nous boirons plus longtemps.





A MONSIEUR LE VICOMTE

DE BOURBON-BUSSET

En réponse à des vers
qu'il m'avoit adressés à Fontainebleau.

LASSÉ de tout, sans luth et sans maîtresse,
Depuis longtemps j'étois mort aux plaisirs,
Et le chantre de la tendresse
N'avoit plus même de désirs;
Lorsqu'à ma paupière éblouie,
Dans le plus brillant appareil,
Ce matin vint s'offrir, à l'instant du réveil,
Une beauté piquante, au visage vermeil,
Aux épaules d'albâtre, à la gorge arrondie.
Répandu sur ses traits, un reste de sommeil
La rendoit encor plus jolie.
Je reconnus la Muse si chérie,
Qui, toujours promenant sa foi,
De mes liens jadis, sans trop savoir pourquoi,

S'étoit brusquement dégagée.
Je crus qu'elle étoit corrigée,
Et qu'elle revenoit à moi.
Je voulus l'embrasser. « Arrête, me dit-elle,
Busset m'aime; il est fier, jeune, ardent, plein de zèle :
Pour lui seul désormais je garde ces appas.
Tu me servis trop mal : tiens, je sors de ses bras;
Regarde comme je suis belle.
Lis ce billet; en vers moins polis et moins doux
Autrefois s'exprimoit Horace.
Il l'écrivit sur mes genoux.
En le dictant, j'ai signé ta disgrâce.
Il faut nous séparer : adieu,
Tu ne me verras plus, car Busset me rappelle.
Tous les amants que j'eus, Anacréon, Chapelle,
La Fare et Sainte-Aulaire, et Vendôme et Chaulieu,
Je les retrouve en lui; je lui serai fidèle. »





LETTRE AU MÊME

Ah ! c'en est trop, monsieur le Vicomte ; et il n'y a plus moyen de résister à toutes vos coquetteries. Comment ! des vers, de la musique, des chansons, et la plus jolie lettre du monde ! Songez donc combien j'en suis indigne !

A moi des vers si gracieux !
Que je suis fier d'un tel message !
Mortel favorisé des cieux,
On voit bien à votre langage
Que vous êtes du sang des dieux.

Je ne sais où vous adresser mes remerciements ; car vous pouvez être également, en Flandre et en Bourgogne, occupé à faire mouvoir, comme il vous plaît, à gauche, à droite, des gens que cela n'amuse guère, ou à briller dans les États par la sagesse de vos vues, et par le charme de votre éloquence.

Je ne suis pas embarrassé de vos belles destinées.

La gloire ne sauroit être infidèle au nom que vous portez. Puissiez-vous seulement ne pas m'oublier tout à fait pour elle ! Dans la vie active à laquelle je vous vois condamné, j'imagine que vous êtes trop sage pour négliger les plaisirs. Comment passez-vous votre temps, et comment le faites-vous passer aux autres ? Je vous connois trop de moyens de plaire pour croire que, dans ce moment-ci, tout le monde ait lieu de se louer de vous autant que je le fais. Pour moi,

> Couché nonchalamment à l'ombre
> Des pins ou des peupliers verts,
> Je cherche à donner à mes vers
> Ce brillant coloris, ce nombre,
> Cet air fini, cet heureux tour,
> Et cette grâce naturelle,
> Qui d'une lumière immortelle
> Parent la moindre bagatelle,
> Et qui font vivre plus d'un jour.

Je corrige ces *Amours* que vous avez lus avec beaucoup trop d'indulgence, et qui n'ont d'autre mérite que d'être l'histoire fidèle de mon cœur et de ma vie. J'ajoute, et plus souvent j'efface. Confiné depuis trois mois dans mon ermitage, ma seule peine est de songer qu'il faudra bientôt m'en arracher. Mais je jouis, en attendant, de moi-même, du doux aspect de la campagne, des charmes de l'étude et des douceurs de l'amitié.

> Que dis-je ! Après tant de tourments,
> Les yeux encor mouillés de larmes
> Je reviens, malgré mes serments,
> A ce cruel dieu des amants

Qui seul a causé mes alarmes.
Je le conjure d'occuper
Ces derniers instants d'une aurore
Que je sens prête à m'échapper :
Hélas! et je lui porte encore
Mon cœur, s'il le veut, à tromper.
Ce qu'on nomme repos m'ennuie;
J'ai besoin d'un plus doux lien :
Lorsqu'une fois, je le sens bien,
D'aimer on a fait la folie,
Age et raison n'y peuvent rien;
Il faut aimer toute sa vie.





A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE BONNARD

SUR SA GOUTTE

Est-il bien vrai qu'en ce moment,
En proie au plus cruel martyre,
O du Pinde rare ornement,
Vos doigts engourdis tristement
Ne peuvent plus pincer la lyre?
Je me souviens bien qu'autrefois,
Menant tous deux joyeuse vie,
A table, auprès de Maillebois,
Humant, buvant jusqu'à la lie
Le vin d'Aï, le vin d'Arbois,
Le Rivesalte et le Hongrois,
Et celui de Commanderie,
Nous chantions d'une heureuse voix
Thémire et Glycère et Silvie :
Mais je me souviens bien aussi
Que dès lors et prudent et sage,

Avec ce qu'il faut, Dieu merci !
Pour ne l'être qu'au dernier âge,
Tandis que d'un si bon courage
Me livrant à tous mes désirs,
Pourvu d'un moins riche héritage,
Je le semois sur mon passage,
Et dévorois tous les plaisirs;
Vous, pour en jouir davantage,
Voluptueux épicurien,
De tout faisant un peu d'usage,
Vous n'abusiez jamais de rien.
De l'éternelle Providence
Admirons les desseins cachés :
C'est moi qui commis les péchés,
Et vous en faites pénitence.
Mais croyez-moi, consolez-vous
D'un mal qui vous fait des jaloux,
Et songez que l'on vous contemple.
Disciple harmonieux et doux
De l'aimable goutteux du Temple,
Comme lui chéri tour à tour,
Et du dieu que l'on nomme Amour,
Et du puissant fils de Sémèle,
Il ne vous manquoit aujourd'hui,
Pour égaler votre modèle,
Que d'être goutteux comme lui.
Mais votre gloire est plus brillante;
Vous devez vivre plus longtemps :
Car vous obtenez à trente ans
Ce qu'il n'eut, dit-on, qu'à soixante.



A MESSIEURS

LES DEUX FRÈRES DE PARNY

TROTTANT au milieu des hivers
Sur l'affreux chemin de Saintonge,
Meurtri par cent cahots divers,
Dont l'un m'élève dans les airs,
Et l'autre aux enfers me replonge;
C'est à vous qu'en courant j'écris,
Très chers frères en Épicure,
A vous, qui de repos nourris,
Et contre les maux que j'endure
Bien retranchés sous vos lambris,
Dans mainte agréable peinture,
En dépit d'un ciel toujours gris,
Revoyez les fleurs, la verdure,
Et ne jugez de la froidure
Que par le Journal de Paris
Et les nouvelles du Mercure.
Que faites-vous en ce moment
Sur les bords heureux de la Seine?
Votre cœur pressent-il ma peine?
Songez-vous à moi seulement?
Peut-être qu'au sortir de table,

Après un dîner délectable
Dont votre esprit fit l'ornement,
Humant la liqueur d'Arabie
Dans des soucoupes du Japon,
Vous calmez de ce doux poison
Les vapeurs de la Malvoisie,
Ou d'un vieux vin de Canarie
Imprégné d'ambre et de goudron;
Vous jugez la pièce nouvelle,
Vous fredonnez quelque chanson,
Tandis que sur un autre ton,
A travers la brume éternelle
Qui cache à mes yeux l'horizon,
A chaque poste je querelle
Maître, chevaux et postillon.
Je sais bien qu'autrefois Tibulle,
Entre les deux monts que voilà,
Comme moi, devers Nante alla[1];
Mais ce fut sous la canicule :
Il suivoit son cher Messala.
La route alors étoit plus belle,
Car le préteur pouvoit venir;
Et l'intendant de la Rochelle
Avoit soin de l'entretenir.
Tibulle étoit couvert de gloire;
Il avoit dompté, tour à tour,
Le Var, la Garonne et l'Adour :
Il couroit soumettre la Loire,
Et l'appareil de la victoire
Trompoit les chagrins de l'amour.
Du souvenir de l'Italie
On cherchoit à le consoler :
Il eut partout la comédie;
Et s'il lui manquoit sa Délie,
Il pouvoit du moins en parler.

1. Voir Tibulle, liv. I, élégie VII.

Il n'y a pas un mot, comme vous le voyez, messieurs, dans ce petit rapprochement, qui ne soit pour moi un juste sujet de dépit, de honte ou de tristesse. Que tout a dû changer sur la route, depuis l'expédition de Tibulle et de Messala dans l'Aquitaine, et le long du golfe de Biscaye! Que de monuments détruits, de générations ensevelies! Il ne reste peut-être de ce temps-là que les chevaux qu'on attelle dans ce moment à ma voiture, et le postillon qui doit les conduire; car je juge à leur extrême maigreur, et à leur figure moribonde, qu'ils peuvent fort bien être les mêmes qu'on donna, il y a environ deux mille ans, à nos aimables et illustres voyageurs. J'en ai fait la question à mon guide, en lui dépeignant de mon mieux les deux Romains; et il s'en est si mal défendu, que ma conjecture est devenue presque une certitude.

Oh! quelle différence, mes chers amis, entre cette partie aride de la Saintonge et les belles provinces que j'ai coutume de parcourir tous les ans! Où sont les riches plaines de l'Angoumois et du Poitou? Où sont ces délicieux paysages de la Touraine et de l'Orléanois? Vous jouissez, l'espace de vingt lieues, sur la Levée, d'un spectacle aussi agréable que magnifique. Les deux coteaux qui renferment la Loire, sans la gêner, sont couverts de bois et de verdure, de rochers habités, de villages et de châteaux qui dominent les deux rives. Tout cela est réfléchi sur les flots. Vous suivez le cours inconstant de la rivière : vous allez, vous venez, vous serpentez comme elle, mesurant sans cesse votre marche sur celle des voiles nombreuses qui vous accompagnent, et qui semblent

moins poursuivre leur route que disputer avec vous de vitesse et de légèreté. Ajoutez à cela les souvenirs sans nombre que réveille dans votre âme l'aspect de ce beau pays. Le vin et le tabac y inspirèrent à Chapelle ses derniers couplets; le goût seul et son génie, à Voltaire ses premiers beaux vers. Le sage Sully [1], le brave Maurice [2], s'y étoient retirés, l'un avec toute sa vertu, et l'autre avec toute sa gloire. Ce fut enfin, sous trois règnes, le théâtre de la galanterie et de la valeur, de la dissimulation et de la tyrannie, des grands projets et des plans de conquêtes plus qu'inutiles. Ici rien ne parle à l'imagination. Tout est triste, sauvage, inanimé. Je plains surtout les gourmands engagés dans cette route : ils ne doivent point se flatter de rencontrer ici

> Ces bons pâtés, ces truffes d'Angoulême,
> Ces fruits de Tours, ce joli vin des Grois
> Mûri plus loin, et la flatteuse crème
> Que fille active, aux environs de Blois,
> Légèrement fait mousser sous des doigts
> Dont la blancheur fait injure au lait même.

Mauvaise chère et mauvais chemin, c'est la devise du canton. Quoi qu'il en soit, je serai ce soir à Rochefort. Je me propose bien d'examiner, dans le plus grand

1. Au château de Sully-sur-Loire, où plus tard Voltaire écrivit les *Nuits blanches de Sully*, et quelques-unes de ses premières poésies légères.

2. Maurice, comte de Saxe, qui, après la victoire de Fontenoy, en 1745, reçut de Louis XV la donation du château de Chambord, où il mourut en 1750.

détail, tous les objets intéressants que peuvent offrir le port et la rade, et de monter à bord des vaisseaux formidables qui sont dans ce moment sous voiles. Avec quel plaisir je reverrai la mer! Avec quelles délices, assis sur un sable fin et humide, je prêterai l'oreille au sourd et continuel mugissement des vagues, et peut-être m'exposerai-je tout entier à leur fureur impuissante et salutaire! C'est un bonheur dont je n'ai pas joui depuis mon enfance.

Adieu, mes chers amis, ne craignez pas que je m'arrête longtemps à la Rochelle et à Nantes. Je suis trop impatient de vous revoir et de serrer contre mon cœur ces deux frères que je chéris comme s'ils étoient les miens; ces deux frères dont le cœur est si tendre et l'imagination si brillante; enfin

Ces galants et parfaits modèles
Des esprits les plus paresseux;
Des amis les plus précieux,
Et des amants les moins fidèles;
Ces courtisans ingénieux,
Courus des soupeurs et des belles;
Tous les soirs applaudis par eux,
Et tous les soirs grondés par elles.





A MADAME

LA MARQUISE DE ***

Qui m'annonçoit un nouveau recueil d'élégies, en trois livres, intitulé : les Amours.

Il est des Amours à Paphos,
Et de tout rang et de tout âge :
Chacun a ses traits, son langage ;
Ils sont tous frères et rivaux.
Il est des Amours volontaires
Qu'irritent les plus doux liens :
A vos pieds vous n'en trouvez guères ;
Mais, interrogez les bergères,
Le monde est plein de ces vauriens.
Il est des Amours plus sincères,
Trahis par des beautés légères,
Et nourris de larmes amères ;
Dans ce nombre ont paru les miens.
Leur front ingénu trouva grâce
Auprès de quelques beaux esprits ;

Mais vous m'apprenez qu'à Paris
D'heureux cadets prennent la place
De ces aînés que je chéris,
Et que des rives de Cythère
Un prêtre de la même loi
Vient, plus jeune et plus sûr de plaire,
Me prouver qu'on pouvoit mieux faire.
Hélas ! qui le sait mieux que moi ?
Adieu la brillante couronne
Que vos mains daignoient me tresser !
Le Pinde à mon rival la donne ;
Aux pieds du chantre de Sulmone,
C'est lui que vous devez placer.
Par sa muse aimable et frivole
Que je me sens humilié !
C'est un malheur d'être oublié ;
Mais il faut que je m'en console.
Je n'irai point me dépiter
Pour un semblable badinage,
Ni très sottement disputer
L'honneur d'un si frêle avantage ;
Car, si vous n'êtes leur appui,
Zulmé, quel sera le partage
Des vers qu'on m'oppose aujourd'hui ?
Ils verront deux soleils peut-être ;
J'en connois qui vivront toujours ;
Et les véritables Amours
Sont ceux que vous aurez fait naître.



VERS

Faits et présentés dans un bal masqué[1].

C'EST assez m'abuser, ô divine inconnue,
Laissez tomber ce voile et montrez-moi vos yeux.
Par de si doux accents mon âme prévenue
S'obstine à voir en vous le chef-d'œuvre des dieux.
J'ignore dans quel rang leur sagesse profonde

1. Nous pensons avec Boissonade que ces vers ont été faits pour Marie-Antoinette. Voir, sur ces visites de la reine au bal de l'Opéra, Arneth et Geffroy, *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*, t. II, p. 406, 431, 438, et t. III, p. 19 et 299. Le 15 février 1777, Mercy écrivait à ce sujet à l'impératrice : « La reine est venue à plusieurs reprises au bal masqué de l'Opéra, toujours suivie par Monsieur ou Madame ou par M. le comte et Mme la comtesse d'Artois. Les deux princesses ne sont venues qu'alternativement ; Monsieur n'a été qu'à deux bals, mais M. le comte d'Artois n'en a manqué aucun de ceux où était la reine. Dans pareilles occasions, cette auguste princesse n'est

Vous fit naître en secret pour ma félicité ;
Mais, par l'esprit, le ton, les grâces, la beauté,
Vous êtes la reine du monde.

jamais perdue de vue par un officier des gardes du corps, qui la suit en masque et à quelques pas de distance. Sa Majesté a pareillement auprès d'elle une de ses dames qui reste à ses côtés. »





LETTRE

A MONSIEUR

LE COMTE DE PARNY

Écrite des Pyrénées.

Vous serez surpris, mon cher ami, de recevoir une lettre de moi, datée des eaux de Saint-Sauveur : je semblois condamné à ne plus vous écrire que des rives du Cocyte. Les dernières lignes que j'ai dictées pour vous, avant mon départ, vous annonçoient que j'étois mourant : vous jugerez par cette longue épître, entièrement tracée de ma main, que je suis plus qu'à demi ressuscité. A qui dois-je attribuer l'honneur de cette espèce de guérison? Est-ce à la nature ou au changement d'air, à la dissipation et à l'agrément du voyage? Je l'ignore. Tout ce que je sais bien positivement, c'est que ce n'est pas à mon médecin.

Vous avez si souvent entendu parler des Pyrénées,

que je n'entreprendrai point ici de les décrire. Je serois d'ailleurs embarrassé de vous peindre l'étonnement, l'horreur et l'admiration dont j'ai été saisi à leur approche. Cette longue chaîne de montagnes ressemble de loin à un vaste amas de nuages bleuâtres, bizarrement groupés sur l'horizon. Depuis Lourdes jusqu'à Saint-Sauveur, vous montez constamment par un chemin taillé dans le roc, et vous voyez sans cesse, à deux ou trois cents pieds au-dessous de vous, tantôt à votre droite, tantôt à votre gauche, un torrent qui semble avoir employé des milliers de siècles à se frayer une route à travers ces masses de granit, et dont le bruit horrible vous annonce encore sa présence, quand votre œil ne peut plus le suivre au fond du précipice. En sortant de la gorge de Pierrefitte, on découvre enfin la petite et fraîche vallée de Luz. Saint-Sauveur est auprès. Il est assis sur la croupe d'une montagne très escarpée, mais dans une position riante et pittoresque. Le Gave coule au pied. Entre le Gave et la montagne s'étendent quelques tapis de verdure bordés de frênes et de tilleuls. On compte peu de maisons à Saint-Sauveur, et elles ne forment qu'une rue; mais elles sont assez commodes et agréables. Celle des bains est au milieu.

Sous une voûte ténébreuse
Où pend et brille en perle un sel jaunâtre et dur,
Des veines d'un rocher, recouvert d'un vieux mur,
S'échappe à gros bouillons une onde sulfureuse,
Qui, tombant dans le marbre ou sur la pierre creuse,
Y dépose un limon doux, savonneux et pur.
Debout, dès l'aube matinale,

C'est là qu'un thermomètre en main,
Tout malade, en guêtre, en sandale,
En mule étroite, en brodequin,
Curé, juif, actrice, ou vestale,
Ou moine, ou gendarme, ou robin,
Court s'entonner d'eau minérale,
Et cuire à la chaleur du bain.
L'onde fume : on invoque ensemble
Ce pouvoir si caché qu'on révère en ces lieux.
La Nymphe les entend ; et sur l'autel qui tremble,
Soudain, penchant son urne, elle s'offre à leurs yeux.
Sur ses pas marche l'Allégresse,
Fille et mère de la Santé ;
L'Espoir trompeur à son côté
Sourit malignement, fuit et revient sans cesse.
Elle dissipe la tristesse,
Exerce, en l'amusant, la molle oisiveté ;
Rend un jour de printemps à la froide vieillesse,
Et son premier éclat au teint de la beauté.
La pâle et débile jeunesse
Lui doit un nouveau cœur et de nouveaux désirs ;
Enfin elle guérit les maux de toute espèce
Par le seul charme des plaisirs.

Celui que je goûte le plus volontiers, et qui s'accorde le mieux avec mon régime, est l'exercice du cheval. Hommes et femmes, nous nous formons deux fois par jour en escadron, et nous galopons, partout où il est possible de galoper, sur des chevaux du pays, fort petits et fort maigres, mais les seuls qui tiennent pied dans ces chemins montueux et hérissés de cailloux. On trouve encore du temps pour marcher ; et vous savez combien cet exercice me plaît. Je me rappelle avec délices les promenades que nous avons faites si souvent ensemble dans la forêt de Saint-Germain,

dans les bosquets de Marly, et sur les hauteurs du bois de Satory. Les bois nous offroient alors sans peine une douce solitude. Je suis contraint de la chercher ici sur le sommet des montagnes. Mais quel ravissant spectacle ! Je vois sous mes pieds leurs flancs environnés de nuages, tandis que leur cime et moi nous sommes éclairés des rayons du soleil. Là, toutes les pièces du procès sous les yeux, je cherche à décider la fameuse et inutile question de la formation, de l'âge et des changements du globe ; et je m'aperçois bientôt que la nature m'a formé plutôt pour jouir de tout ce que je vois, que pour deviner comment tout ce que je vois existe. Je descends alors par des sentiers très difficiles : je gagne l'ombre des arbrisseaux ; et, assis aux bords de ce torrent dont le bruit, semblable à celui de la mer, nous étourdit nuit et jour, je me livre à la plus douce mélancolie. La fuite de l'eau me retrace celle du temps. Je songe à toutes les pertes que j'ai déjà faites dans un âge aussi peu avancé. Hélas ! j'ai vu disparoître les objets les plus aimables et les plus aimés. Mon âme, par degrés, se pénètre de tristesse. Je me trouve bientôt inondé de mes larmes ; et je vous répète du fond du cœur ce que je vous dis rarement, parce que je crains de vous affliger : « O mon ami, puissé-je ne jamais vous survivre ! »

Mais de ma douce rêverie
Quel bruit vient soudain m'arracher ?
Pour pleurer un moment ne peut-on se cacher ?
De coteaux en coteaux mon nom résonne ; on crie :
Je me lève, et déjà tous les Amours, armés
De fers longs et pointus dans l'épine enfermés,

Sont descendus dans la prairie.
On court au village voisin
Manger la fraise montagneuse,
Du miel, du beurre, un doux raisin,
Et sur la ronce buissonneuse,
Chemin faisant, le fol essaim
Cueille ou détache sans dessein
Une mûre qui teint la bouche,
Et qui sur le doigt qui la touche
Laisse l'empreinte du larcin.
On charge à peu de frais sa poche
Des plus riches productions ;
Et l'on fait des collections
De marbres, de cristal de roche,
De beaux cailloux dont rien n'approche,
De plantes et de papillons.

Ce village où l'on court se nomme *Sasis.* L'aspect en est fort riant. Les paysans y sont mieux logés que la plupart des habitants des petites villes. En général, le peuple des Pyrénées est riche, parce qu'il a peu de besoins et qu'il est laborieux. On n'aperçoit point sur toutes ces montagnes une seule veine de terre un peu fertile qui ne soit cultivée. Vous admireriez surtout l'industrie avec laquelle ils distribuent l'eau dans leurs prairies. Au moyen de quelques rigoles et de deux ou trois ardoises, ils la font monter, descendre et circuler partout. Les herbes sont arrosées deux ou trois fois par jour. Aussi les coupe-t-on souvent ; et alors vous voyez des hommes manier librement la faux dans des endroits où une chèvre de nos campagnes auroit peine à se tenir.

On auroit tort de chercher ici la sévérité des mœurs. Elle n'existe pas plus à Luz qu'à Paris ; et

c'est une chose que je prie messieurs les moralistes de noter dans le premier livre qu'ils feront, et qu'on ne lira point. Le peuple ne laisse pas d'être très dévot à *Notre-Dame de Heas.* C'est une chapelle déserte et perdue dans les montagnes. Il s'y rassemble, la nüit du 7 au 8 de septembre, un monde prodigieux de toutes les vallées voisines ; et le reste de l'année elle n'est guère fréquentée que par des troupes d'isards et de chevreuils sauvages.

Nul ermite n'est préposé
A la garde du tabernacle ;
Le peuple, en tous lieux peuple, et toujours abusé,
N'y court point engraisser quelque fripon d'oracle ;
Mais le granit du seuil, par ses genoux usé,
Voit tous les ans se faire un assez grand miracle ;
Car la plus timide beauté
Qui, dans cette solennité,
De pourpre la joue un peu teinte,
Et le scapulaire au côté,
Trotte vers la demeure sainte,
En jupon de laine écourté,
Dans cet asile respecté
Entre avec sa virginité,
Et bientôt en revient enceinte.

Nous choisîmes précisément ce jour pour faire, de notre côté, une petite dévotion à l'abbaye de *Saint-Savin,* c'est-à-dire pour y dîner aux dépens de saint Benoît. Le clocher de l'abbaye se fait voir de loin, entre Pierrefitte et Argelès. On y monte, toujours à l'ombre, par un chemin un peu raboteux, mais frais, impénétrable aux rayons du soleil, et arrosé par une infinité de sources vives qui coulent de la montagne. Il est

bon de vous dire que nous étions, les uns en voiture, les autres à cheval, et la plus grande partie juchés, tant bien que mal, sur des ânes. Aussi notre entrée fut-elle triomphante. Ces dames furent reçues, par le prieur, au bruit de l'orgue, le seul instrument qu'il pût animer, grâce encore au talent de son cuisinier, et avec des bouquets et un compliment qui ne signifioient pas grand'chose, mais avec des yeux qui signifioient beaucoup. La maison est bien bâtie, spacieuse, et dans la plus belle position du monde. De la première terrasse du jardin, les yeux dominent et ne se lassent point d'admirer cette riche et superbe plaine d'Argelès, comparable pour le moins, à la fameuse vallée de Campan. La journée se passa très agréablement, mais presque toujours à table. On revint le soir un peu tard; et il ne nous arriva d'autre accident que la perte d'une de nos montures, qui s'avisa de mourir en route, sous prétexte qu'on l'avoit forcée le matin, et qu'elle ne pouvoit plus avancer. Cet événement n'affligea guère que celui qu'elle portoit, et prêta beaucoup à rire aux autres. La verve de tous les voyageurs s'échauffa. Nous célébrâmes dans des couplets, moitié tristes et moitié plaisants, auxquels chacun s'empressa de contribuer,

Le trépas de la vieille ânesse
Qu'on magnétisa, mais en vain
(Trop sotte étoit la sotte espèce);
Le long dîner, la courte messe,
La chère fine et le vieux vin,
L'enjouement et la politesse,
Du bon prieur de Saint-Savin.

Barèges et Cauterets sont si près de Saint-Sauveur, qu'il n'arrive guère à ceux qui prennent ici les eaux de s'en retourner sans avoir visité ces deux sources d'une chaleur et d'une vertu si différentes. Il n'en est pas de même du voyage de Bagnères par la montagne du Tourmalet, et de celui de Gavarnie. C'est une entreprise pour laquelle il faut un peu plus de courage, ou un goût très vif pour les beaux accidents de la nature. J'ai fait les deux routes. La première est très pénible et ne m'a offert que ce que j'avois déjà vu. Les Pyrénées sont partout les Pyrénées : toujours des chutes d'eau, toujours le bruit du Gave, toujours des cimes inaccessibles, élevées sur des cimes qu'on n'espéroit point atteindre. Le seul objet vraiment beau qui m'ait frappé, c'est, avant d'arriver à Gripp, et près du Pic du Midi, une superbe cascade qui s'élance à travers des rochers et des pins entrelacés, et qui forme dans le même endroit huit ou neuf sources bien distinctes, dont l'écume brillante, en opposition avec le soleil et la verdure, eût arrêté comme moi un peintre de paysages et l'eût forcé à prendre ses crayons. Tous les environs de Bagnères sont charmants. La vallée de Campan mérite, sans doute, les éloges qu'on se plaît à lui prodiguer; mais la grotte est beaucoup trop fameuse. Oh ! combien Gavarnie est au-dessus de tout cela ! combien on payeroit cher à Paris un seul de ces effets bizarres et sublimes qu'on rencontre à chaque pas sur la route ! Le chemin, toujours bordé d'un précipice, est si pénible, si étroit, et même en quelques endroits si périlleux, qu'on ne peut y aller qu'à cheval ou en chaise à porteurs. Vous seriez

étonné de l'adresse et de la rapidité avec laquelle ces gens-ci courent, pieds nus, sur les pointes des rochers, et portent entre deux brancards, l'espace de quatre lieues, ces espèces de fauteuils de paille mal recouverts d'une toile cirée. Nous nous mîmes en route à trois heures du matin, et nous nous arrêtâmes au petit village de Gèdre pour déjeuner. Pendant qu'on tiroit des paniers les provisions nécessaires, nous nous empressâmes de voir, à vingt pas de la maison où nous descendîmes, une espèce de caverne formée par deux rochers énormes qui se rejoignent en voûte, sans se toucher, et ombragée d'une infinité d'arbustes et de lianes qui pendent en festons. Dans le fond jaillit, comme d'un escalier tournant, et se précipite sur trois degrés, une eau si transparente, que vous comptez aisément les truites qu'elle roule parmi de gros bouillons d'écume. Ne me demandez pas ce qui me charmoit le plus dans cette grotte, ou de sa fraîcheur délicieuse, ou de l'aimable tristesse que son obscurité inspire, ou de ce doux murmure des eaux qu'on rencontre partout dans les Pyrénées : tout ce que je sais, c'est que j'y revenois sans cesse malgré moi, et qu'on fut obligé de m'en arracher.

Nous poursuivîmes notre route; et, après avoir rencontré des femmes et un moine espagnol qui alloient prendre les bains de Barèges, et avoir ri de la frayeur du moine, abandonnant prudemment sa mule au moment où celle-ci, effarouchée par nos cris, abandonnoit le sentier pour se précipiter dans le Gave, nous nous trouvâmes entourés d'un amas prodigieux de rochers énormes et carrés, de trente ou quarante

pieds sur toutes les faces, et dont un seul, comme nous l'avons remarqué, suffiroit pour bâtir une assez belle maison. Ils sont portés à vide les uns sur les autres, sans aucun mélange de terre ni de sable; et de quelque côté qu'on les envisage, ils menacent. Le chemin passe au milieu. Cet endroit est très bien nommé *le chaos*. L'imagination ne peut rien concevoir de plus horrible et de plus beau, de plus triste et de plus imposant. Ce sont visiblement les débris de deux montagnes de granit et de pierres calcaires qui se sont écroulées à la fois par leur base. La catastrophe paroît récente, et cependant elle n'a point laissé de trace dans la mémoire des hommes.

Nous arrivâmes enfin à Gavarnie, cette montagne qu'on découvre de si loin, qui fuit lorsqu'on croit la toucher, et dont la cime, élevée de plus de quatorze cents toises au-dessus du niveau de la mer, sépare la France et l'Espagne. Je me crus tout d'un coup jeté dans un désert à cent mille lieues de l'Europe et de vous, seul en un mot dans l'univers. Figurez-vous, s'il est possible, un vaste amphithéâtre de rochers perpendiculaires, dont les flancs nus et horribles présentent à l'imagination des restes de tours et de fortifications, et dont le sommet ruisselant de toutes parts est couvert de neiges éternelles. L'intérieur de l'enceinte, l'arène, si j'ose ainsi m'exprimer, est jonchée d'un amas effroyable de décombres, et traversée par des torrents. Qu'on parle encore de ces ouvrages des Romains, de ces amphithéâtres dont les voyageurs courent admirer les ruines à Nîmes et dans d'autres villes! Pour être frappé de ces monuments

où de vils gladiateurs combattoient autrefois aux yeux d'un peuple oisif, il faut n'avoir pas vu ce cirque bien plus auguste, bien plus terrible, où la Nature, aux yeux du philosophe, lutte perpétuellement avec le Temps.

En pénétrant dans l'enceinte, ce qui n'est point facile, on jouit d'un coup d'œil certainement unique dans son espèce. Du sommet de la montagne se précipitent sept cascades. La plus belle est à gauche : elle tombe d'une hauteur si prodigieuse, et si détachée du roc, qu'elle ressemble à une longue pièce de gaze d'argent qu'on dérouleroit dans les airs. Elle en a l'éclat, la souplesse et les différentes ondulations. Elle disperse en tombant une espèce de fumée qui mouille. L'air auprès est si froid, qu'après avoir beaucoup peiné et s'être échauffé, en marchant pendant trois quarts d'heure sur ce tas de rocs brisés, le voyageur est obligé de se couvrir promptement, et de boire quelque liqueur spiritueuse. C'est là qu'on voit naître et fuir, sous un pont de neige solide, ce Gave qui, d'abord foible ruisseau, murmure à peine, tout d'un coup se grossit, prend une couleur d'azur foncé,

Et roulant en grondant ses ondes blanchissantes,
De cascade en cascade au loin retentissantes,
S'élance des rochers, tombe dans les vallons,
Entraîne les débris et des bois et des monts,
Fait rentrer leurs sommets dans la terre profonde,
Et menace, à grand bruit, d'ensevelir le monde.
O d'un pouvoir terrible inexplicables jeux !
O monts de Gavarnie ! ô redoutable enceinte !
Sur vos flancs escarpés, sur vos remparts neigeux,

De ce monde changeant la vieillesse est empreinte :
L'auteur seul à mes yeux s'obstine à se cacher.
De ce vaste tombeau je ne puis m'arracher.
Ces cyprès renversés, ces affreuses peuplades
De noirs rochers au loin l'un sur l'autre étendus,
Sur des gouffres sans fond ces hameaux suspendus,
Ce luxe de ruisseaux, de torrents, de cascades,
Par cent canaux divers à la fois descendus,
Tout m'attriste et me plaît, tout m'annonce l'empire
De l'éternel vieillard qui fuit sans s'arrêter :
Sur la nature enfin tout force à méditer.
Qu'elle est belle en ces lieux ! quelle horreur elle inspire !
Il nous faudroit ici Buffon pour la décrire
Et Delille pour la chanter.





LE CLAIR DE LA LUNE[1]

Sommeil, triste Sommeil, viens fermer ma paupière;
Et vous, enfants du soir, tumultueux Désirs,
Fuyez. L'astre des nuits poursuivant sa carrière
Verse encor sur ces murs des torrents de lumière,
Et pour huit jours entiers éloigne mes plaisirs.
Que je hais la splendeur calme et silencieuse
De ce globe argenté qui roule dans les airs.
Pour arrêter mes pas quelle main odieuse
D'innombrables soleils a semé ces déserts?
Tombez, sources de feu; laissez régner les ombres,
Et qu'un brouillard ami se répande sur nous.
Hélas! j'entends sonner l'heure du rendez-vous.
L'Amour aux soirs brillants préfère les nuits sombres :
C'est le temps fortuné des larcins les plus doux.

1. Cette pièce, qui fait partie du recueil de 1780, liv. III, élégie XII, ne fut pas reproduite dans celui de 1785, où ne figurent pas non plus les trois pièces suivantes, parues dans l'*Almanach des Muses* de 1775, 1777 et 1778.

Alors, un bras tendu, la maîtresse captive
Du lit d'un vieil époux s'esquive adroitement,
Et confiant au mur sa marche fugitive
Ses souliers à la main, va trouver son amant.
Alors, sous des ormeaux, demi-nue et voilée,
La Dryade au plaisir invite le passant;
Le Faune alors poursuit la Nymphe échevelée.
On n'entend que des ris, et la porte ébranlée
Retentit sous les coups du marteau bondissant;
Éloignez-vous, fuyez de ces lieux solitaires,
Esclaves, retirez vos flambeaux indiscrets.
Vénus à tous les yeux veut cacher ses mystères.
Gardez-vous, en courant, d'effrayer nos bergères,
Ou, la flamme à la main, d'interroger de près
Sous les mouchoirs trompeurs leur visage et leurs traits.
Qu'il se taise du moins l'imprudent téméraire
Qui dans ces jeux charmants nous auroit reconnus;
Qu'il jure par sa sœur, qu'il jure par sa mère,
Qu'il atteste les dieux qu'il ne s'en souvient plus.
Quiconque au doigt montrant la place fortunée,
Osera révéler les secrets de l'amour,
Sentira que Vénus d'un sang barbare est née,
Et que des flots amers elle a reçu le jour.





AUX TURCS

Vous que jamais Vénus n'a brûlés de ses flammes,
De la beauté craintive oppresseurs odieux,
Dites-moi donc, au nom des dieux,
Pourquoi vous enfermez vos femmes !

De vos goûts dédaigneux esclaves couronnés,
Ces objets ingénus des bornes de l'Asie
Sont pour vous tous les ans en triomphe amenés.
Vous dépeuplez la Circassie :
En êtes-vous plus fortunés ?

Vous ne connoissez pas ces transports pleins de charmes
Et la crainte, et l'espoir, et ces jalouses larmes,
Ces refus qui toujours irritent le désir,
Et le premier baiser de la bouche qu'on aime :
Ce baiser, gage du plaisir,
Et plus doux que le plaisir même.

Dans un sérail voluptueux
Où fume l'encens d'Arabie,
Couchés sur un sopha, vous recevez les vœux

De cent jeunes beautés aux superbes cheveux,
Aux épaules d'albâtre, à la jambe arrondie,
Au beau sein agité d'un désir amoureux.
Vous en avez, comme on peut croire,
A l'œil noir et d'azur, au regard vif et doux.
Mais vous en avez tant! hélas! qu'en faites-vous?
Mes chers amis, j'ai lu l'histoire,
Et s'il faut le dire, entre nous,
Salomon est le seul époux
Qui jadis en servit près de mille avec gloire.

Son talent aux mortels n'est pas donné toujours;
Et lorsqu'en vos jardins, sur le soir des beaux jours,
Des groupes demi-nus sous des gazes légères
Cherchent en soupirant les plus sombres détours,
Et sous les palmiers solitaires
Vont respirer le frais et rêver aux amours,
Malgré les lois du grand prophète,
Messieurs, il est aisé de voir
Qu'au sérail l'on n'a qu'un mouchoir,
Et que rarement on le jette.

Du sexe aimable que je sers
Que ne puis-je venger la vertu poursuivie,
Et lui rendre, en brisant ses fers,
La liberté qu'il m'a souvent ravie!
Mais je laisse au Russe indompté,
Qui n'aime point du tout à rire,
Le soin de renverser l'empire
Où l'on opprime la beauté.



LE CONGÉ

BILLET D'OVIDE A UNE DAME ROMAINE

Eh! ne croyez donc plus, madame,
Qu'à ce point il m'ait affligé :
C'est encor pour troubler mon âme
Trop peu de chose qu'un congé.
Soyez infidèle et légère;
Qu'importe? je ne m'en plains pas :
L'amour seul donne la colère,
Et puisqu'il faut être sincère,
Je vous cherche encor des appas.
Qu'avez-vous? des lèvres de rose,
Un pied charmant, un joli nez?
Un joli nez! la belle chose!
J'en connois cent de mieux tournés :
Et ce pied charmant, pardonnez,
Mais moi, je n'en suis pas la cause,

Promet moins que vous ne donnez[1].
Vous êtes, entre nous, trop fière
De vos grâces, de vos talents.
Vous savez et trahir et plaire?
Le beau mérite à dix-huit ans!
Flore, Céphise, Églé, madame,
Ont ces charmes que vous vantez :
Et parmi ces jeunes beautés
Je puis trouver une bonne âme
Qui daigne encor tromper ma flamme
Pour punir vos légèretés.
Ah! depuis que j'ai cessé d'être
Et votre dupe et votre amant,
Que mon cœur s'est senti renaître!

1. Pour illustrer ce passage, nous emprunterons le secours d'un grave conseiller à la Table de marbre de Dijon (la patrie de Piron et de La Monnoye), M. Picardet, dont le rondeau suivant, fort connu au dernier siècle, figure dans l'*Élite de Poésies fugitives*, Londres, 1770, t. IV, p. 45.

Il est joli, l'objet que je désire.
Raison, gaieté, doux regard, doux sourire,
Rosire a tout. Vous autres, beaux esprits,
A qui Phébus en a tant, tant appris,
Onc ne sauriez mieux jaser ni mieux dire.
Un sein, hélas! dont je sens tout le prix :
Je l'ai baisé, je l'ai vu, je l'ai pris :
Par quoi l'Amour ici me fait écrire :
Il est joli.

En cet endroit, et ce secret pourpris,
Où le plaisir fait sentir son empire ;
Las! Cupidon ne m'en a rien appris.
Bien est-il vrai que je vois à Rosire
Un pied mignon, et pied mignon veut dire :
Il est joli.

Que je m'endors paisiblement !
Mon sang circule avec vitesse,
Et je retrouve ma gaieté.
Non, rien, madame, en vérité,
Rien n'est si bon à la santé
Que de quitter une maîtresse
Ou bien que d'en être quitté.





ROMANCE[1]

Lison guettoit une fauvette
Dans un buisson;
Tout auprès, l'Amour en cachette
Guettoit Lison.
L'oiseau s'enfuit : l'autre, surprise
Par un amant,
Au trébuchet se trouva prise,
Ne sais comment.

« Laissez-moi rejoindre ma mère
A la moisson.
— Il me faut deux baisers, ma chère,
Pour ta rançon. »
La belle fit, pour se défendre,
Un mouvement.
Mais Lucas eut l'art de les prendre,
Ne sais comment.

1. L'*Almanach des Muses* de 1778 donne la musique de cette romance, par Mme D***.

« Je sens la volupté secrète
D'un baiser pris :
Mais ceux que donne une fillette
Ont plus de prix. »
Lison soupire et s'abandonne
Au sentiment,
Reprend les baisers, les lui donne,
Ne sais comment.

« Que je prenne encor cette rose
Sur ton beau sein !
— Non, finissez; non, je m'oppose
A ce larcin. »
Elle s'opposa, la pauvrette,
Si tendrement,
Qu'on lui prit sa fleur sur l'herbette,
Ne sais comment.





ÉPILOGUE

O vous qui lirez mes écrits,
Lecteurs trop indulgents, voulez-vous me connoître?
Au sein des vastes mers l'Afrique m'a vu naître.
Foible arbuste, à neuf ans transplanté dans Paris,
Et de mon premier ciel favorisé peut-être,
Je surpassai l'espoir de mes maîtres chéris.
Au Pinde et chez les rois, dans les camps, à Cythère,
J'osai me montrer tour à tour.
Sincère et timide à la cour,
J'eus pourtant le bonheur de n'y pas trop déplaire.
En amitié fidèle encor plus qu'en amour,
Tout ce qu'aima mon cœur, il l'aima plus d'un jour.
Lorsque j'entrai dans la carrière,
On caressa ma muse; on daigna l'accueillir
Comme on accueille, en France, une jeune étrangère
Qui d'un lointain climat dans nos murs vient s'offrir.
Le chantre de Ferney, sous son toit solitaire,
Voyoit alors l'Europe à grands flots accourir :

Hélas ! j'ai peu connu Voltaire ;
Je l'ai vu seulement triompher et mourir.
Mais Dorat, mais Bonnard, mais cette foule aimable
De convives joyeux et d'esprits délicats
Me rechercha longtemps : je leur versois à table
Les rubis du Pomard et l'ambre des muscats.

Combien tu répandis de charmes
Sur ces premiers instants de mes premiers beaux jours,
Toi dont l'absence encor m'arrache ici des larmes,
Cher Parny ! tu le sais : rivaux et frères d'armes,
Et dans tous les sentiers nous rencontrant toujours,
Compagnons échappés aux fureurs de Neptune,
Témoins de nos succès sans en être jaloux,
Espoir, craintes, ennuis, plaisirs, gloire, fortune,
Tout devint commun entre nous.
Conformité d'âge et de goûts,
Et d'esprit et de caractère,
Resserra chaque jour une amitié si chère.
Mais de ces doux liens qui m'unissoient à toi,
Ton frère, ton aimable frère
Fut encor le plus doux pour moi.

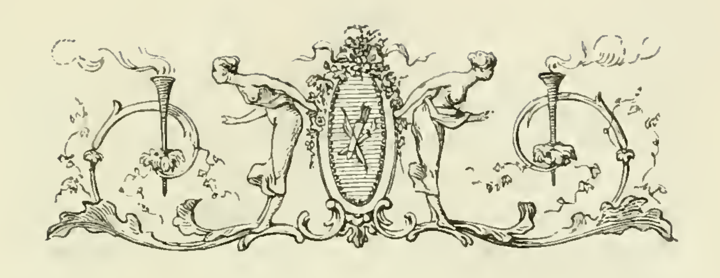
La passion fit mon génie.
Saint-Lambert des saisons avoit chanté le cours ;
Disciple moins heureux des cygnes d'Ausonie,
Moi, dans l'âge de la folie,
J'aimois : je chantai les Amours.
Tout Paphos applaudit aux accords de ma lyre,
Et, sans être fameux, mon nom courut partout.
Je vis à mes accents les dieux mêmes sourire.

Plus d'un héros m'aimoit, et daigna me l'écrire.
La Harpe m'estimoit. Cet oracle du goût,
Qui sut le mieux donner, par leur juste mesure,
Du prix à la louange, et même à la censure,
M'aborda quelquefois en répétant mes airs.
Delille, dans Marly, me récitoit les vers
Où de ce lieu charmant il vante les prodiges.
Ses vers qu'il marioit au murmure des eaux,
Au doux bruit des forêts, au doux chant des oiseaux,
Beaux lieux, étoient alors vos plus heureux prestiges!
Mais à peine deux fois j'ai compté seize hivers,
Et déjà dans sa fleur ma jeunesse est flétrie;
Des ombres du trépas mes beaux jours sont couverts.
Il faudra donc bientôt quitter ces antres verts,
Ces prés, ces bois touffus, ma tendre et douce amie!...
Qu'elle remplisse au moins le reste de ma vie!
Pinde, adieu pour toujours! Voici mes derniers vers.
En vain des filles de Mémoire,
Dieu des vers, dieu du jour, vous m'offrez les faveurs:
Ah! pour me rendre heureux, et vous pouvez m'en croire,
Ma maîtresse en sait plus que vos neuf doctes sœurs!
Laissez-moi préférer le plaisir à la gloire!
J'étouffe dans mon cœur des désirs superflus.
J'aime mieux dans ses bras vivre un seul jour de plus
Que mille siècles dans l'histoire.



INDEX





INDEX







TABLE DES MATIÈRES

Nous avons indiqué par des astérisques les élégies des *Amours* qui ne figurent pas dans la première édition de 1780 et qui ont été ajoutées par Bertin dans celle de 1785. Les dates qui suivent le titre de certaines pièces sont celles de leur publication soit séparément, soit dans l'*Almanach des Muses*.

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

POÉSIES DIVERSES

Achevé d'imprimer

par



LE 15 OCTOBRE 1879

















